

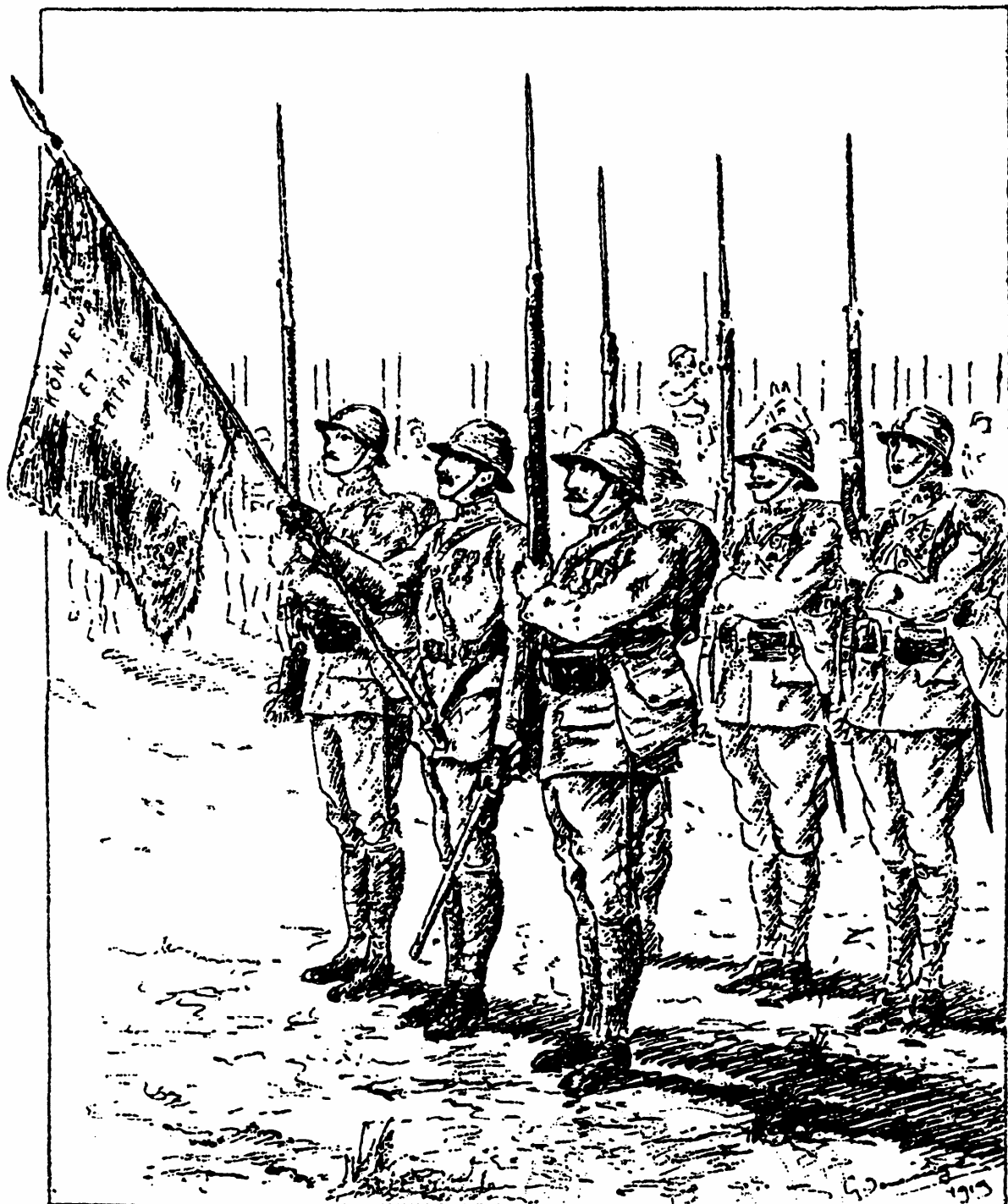
1914

1919

Le 201^e d'Infanterie

en Campagne

PRÉFACE de M. EUGÈNE ÉTIENNE. Ancien Ministre de la Guerre



JOUVE & Cie

PARIS-6^e

Le 201^e d'Infanterie en Campagne

1914-1919



Préface de M. Eugène ÉTIENNE

Ancien Ministre de la Guerre



JOUVE & Cie, ÉDITEURS
15, RUE RACINE - PARIS-VI^e

1919

*À la mémoire
de tous nos camarades du 201^e
Morts au Champ d'honneur*

PRÉFACE

Je viens de lire et de relire, avec une profonde émotion, l'histoire épique du 201^e régiment d'infanterie, depuis la mi-Août 1914 jusqu'au 11 Novembre 1918, jour où l'ennemi, encerclé de toute part, capitulait honteusement devant les armées alliées.

Au cours des plus sanglantes batailles que l'histoire ait jamais enregistrées, officiers et soldats de l'active, de la réserve, de la territoriale, jetés ensemble dans la terrible fournaise, rivalisent d'audace, de vaillance, d'intrépidité, d'héroïsme.

Aux heures difficiles, alors que la mitraille décime nos bataillons et que sur l'ordre du Haut Commandement la retraite est ordonnée, l'armée française déploie, au milieu de l'ouragan de fer et en face de forces écrasantes, les plus belles qualités militaires.

Les efforts de l'ennemi ne parviennent pas à rompre le front inébranlable que lui opposent les poitrines de nos immortels héros.

Et puis une grande voix s'élève dans les cieux : « Soldats de la République Française, clame le Général en chef des armées, tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. »

« Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. »

Et le 6 Septembre 1914, la grande et sublime victoire libératrice de la Marne illustre à jamais nos glorieux drapeaux.

Et alors c'est la course à la mer ; ce sont les batailles de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de la Somme, dès Flandres, puis encore et de nouveau les jours sombres.

Mais au 15 Juillet 1918, le ciel sombre va s'éclaircir. Du sort de la tragique mêlée qui va s'engager, dépend le salut ou la mort de la Patrie.

La ruée furieuse de nos poilus, que n'arrêtent ni la résistance de l'ennemi, ni sa puissante artillerie, ni ses gaz asphyxiants, culbute et met en déroute les hordes barbares.

C'est la Victoire formidable, décisive.

L'ennemi est vaincu, terrassé, il demande grâce.

Dans toutes ces mêlées sanglantes, le 201^e a tenu fièrement son drapeau. Entraîné par des chefs intrépides comme le lieutenant-colonel Hebmann et le lieutenant-colonel Mougin, il accomplit les plus magnifiques exploits. Il est toujours au premier rang des unités de choc.

Les opérations les plus périlleuses lui sont confiées. À Verdun il s'illustre. Le général Guillaumat, le grand chef à qui la France doit tant, s'écrie que le 201^e a sauvé la forteresse de Verdun.

Et depuis, dans la course vers le Rhin, sans relâche, sans répit, exténué de fatigue mais toujours prêt à l'assaut, il est dans le dos de l'ennemi, le harcelant, le poursuivant, le disloquant, ne s'arrêtant que lorsque l'orgueilleuse Allemagne s'agenouille.

Sublimes enfants de la Grande, de l'Immortelle Patrie soyez à jamais bénis.

Et vous, vous mon cher et vaillant ami Mougin, vous qui m'avez donné l'immense joie de connaître la gloire impérissable de vos incomparables soldats que vous avez toujours conduits à la victoire, laissez-moi vous embrasser avec tout mon cœur fidèle et dévoué.

EUG. ÉTIENNE

Ancien ministre de La guerre

Paris le 15 mars 1919

LE 201^e D'INFANTERIE

EN CAMPAGNE

CHAPITRE PREMIER

PHYSIONOMIE DU REGIMENT.

LA RETRAITE DE BELGIQUE. — LE CHOLERA.

LA MIETTE. — LE MOULIN DE SOUAIN.

(Août 1914-Mai 1915)

Nous avions, en partant en campagne, beaucoup d'illusions. Par exemple nous n'imaginions pas qu'un régiment de réserve comme le nôtre pût être appelé à jouer un rôle glorieux. Et si quelqu'un s'étonne aujourd'hui de voir publier l'histoire du 201^e R. I. son étonnement n'est rien auprès de celui que nous aurions éprouvé nous-mêmes, au mois d'août 1914, si l'on était venu nous dire qu'un jour on l'écrirait.

De fait, les éléments que la mobilisation, dès les premiers jours, avait rassemblés à Cambrai paraissaient assez peu guerriers. Le Cambrésis avait envoyé ses cultivateurs aux mœurs tranquilles et pacifiques. Le Douaisis avec la région *Dennain-Anzin* y avait mêlé un important contingent d'ouvriers mineurs et métallurgistes d'idées plus avancées, de mœurs plus turbulentes mais attachés aux doctrines pacifistes et très ennemis de la guerre. Au milieu d'eux et comme noyés dans la masse, il y avait des représentants de toutes les classes de la société : employés, commerçants, industriels, ingénieurs, voire même des instituteurs et des prêtres. Pour les encadrer l'armée active avait fourni sans doute quelques officiers et sous-officiers, mais cependant le plus grand nombre des gradés appartenaient, comme leurs hommes, à la réserve.

Heureusement la guerre avait éclaté dans des conditions telles que le bon sens populaire en avait, du premier coup, saisi les vraies causes. Nous étions assez conscients, nous Français, de nos sentiments pacifiques et de l'absence chez nous

de tout esprit de domination et de conquête, pour voir au premier coup d'œil que nous étions l'objet d'une injuste agression de la part d'un ennemi qui, se croyant le



plus fort, prétendait nous asservir sans rien respecter. Déjà il avait violé la neutralité de la Belgique, et sans en voir encore l'extrême danger, nous en avons été indignés et nous avons compris que contre le bandit qui entrait chez nous en

traître, il fallait nous défendre par la force, énergiquement. À cela nous étions tous résolus et l'évidence devant laquelle nous étions, avait créé entre nous tous un parfait accord. Ce fut sans doute le fond même de tout l'esprit militaire dont bientôt nous allions faire preuve. Du reste avec notre recrutement d'hommes solides et laborieux, en pleine force de l'âge, nous avions plus de qualités militaires que nous ne pensions : les événements l'ont montré depuis.

Nos débuts furent très modestes. À peine arrivés le 9 Août 1914 dans la zone déconcentration du 1^{er} C. A. nos deux bataillons furent séparés. Le 6^e reçut mission d'assurer pendant la marche en Belgique la garde des convois et nous pensions que ce ne serait pas très périlleux. Quant au 5^e, il fut réuni aux deux bataillons du 284^e R. I. pour former, sous le commandement du lieutenant-colonel Fonssagrives, un régiment de marche. On ne pouvait vraiment lui trouver un nom mieux choisi.

À la suite du 1^{er} C. A. nous entrâmes en Belgique par la région de Couvin entre la Sambre et la Meuse et nous prîmes la direction de Dinant. Que de fois depuis nous nous sommes rappelés avec un douloureux serrement de cœur l'accueil joyeux et confiant que nous avons alors reçu de la population belge. Dans ce pays riche et paisible encore, on nous acclamait comme des libérateurs, on nous traitait en amis, et les habitants nous donnaient tout ce dont nous avons besoin : du linge pour nous changer, de la bière pour nous rafraîchir, des cigares et surtout dans toutes leurs maisons la plus large hospitalité. Et nous ne pensions pas un seul instant que quelques jours plus tard et pour longtemps, la désolation et la servitude allaient accabler tous ces pauvres gens.

Pourtant dès le 15 Août, le 1^{er} Corps était engagé sur la Meuse et disputait avec acharnement à l'ennemi, les passages du fleuve à Dinant. Le régiment de marche était en réserve ce jour-là et nous ne fûmes pas engagés. Les bruits qui nous en revinrent nous apprirent que l'affaire avait été très sanglante, mais ils étaient assez vagues pour que nous ne soyons pas sérieusement alarmés.

Quelques jours plus tard, le 1^{er} C. A. relevé par la 51^e Division sur la Meuse, se portait rapidement à l'ouest de Namur, sur la Sambre, que l'ennemi tâtait déjà. Nous l'y suivîmes et là, le général Mangin nous prit sous son commandement avec le 148^e R. I.

Tout de suite, il voulut prendre personnellement contact avec nous, se présenta à chaque élément du régiment et sut gagner en quelques instants la confiance de tous. Le 23 Août, les Allemands attaquèrent à la fois les deux côtés de l'angle dont nous occupions le sommet entre la Sambre et la Meuse. À l'ouest, c'était la bataille de Charleroi qui commençait, au sud celle de Dinant qui reprenait. Placés d'abord en réserve, nous allions entrer en ligne au sud-ouest de Namur, quand soudain l'ordre arriva de nous porter en toute hâte dans la région au sud de Dinant, où l'ennemi avait réussi à franchir la Meuse et pouvait compromettre gravement nos communications. Malgré la chaleur accablante de cette journée d'été, le régiment exécuta son déplacement avec une telle rapidité que, le soir même, il atteignait le village de Onhaye. Les avant-gardes ennemies y étaient déjà, elles n'attendaient guère une contre-attaque leur venant du côté du Nord et quand nos éléments conduits par le général Mangin en personne s'élancèrent à la baïonnette à l'assaut du village, elles s'enfuirent et nous cédèrent la position.

Hélas ! le lendemain la grande retraite commençait. Toutes les routes étaient couvertes de nos voitures, de nos trains d'artillerie, de nos régiments qui marchaient sous la protection de leurs arrière-gardes. Et nous n'osions plus regarder les Belges dont nous traversions les villages inquiets.

Bientôt nous vîmes se mêler au nôtre, le triste cortège des femmes et des vieillards fuyant en hâte devant l'invasion, emmenant les petits enfants et emportant dans des voitures ou sur leur dos ce qu'ils désiraient sauver. Et ce spectacle, navrant de détresse, trop souvent revu depuis, nous a laissé un ineffaçable souvenir : celui des premières « horreurs de la guerre » !

Le 25 Août, nous repassions la frontière française et presque en même temps que nous arrivaient les débris de l'armée belge de Namur : une troupe exténuée, sans armes et sans vivres, qui venait à son tour, chercher asile et refuge sur le sol de France.

Nous prîmes la direction de Guise, ignorant tout de ce qui se passait, inquiets de cette retraite rapide et cependant nullement désespérés. Notre retraite n'était pas une débandade. Au contraire, à mesure que nous marchions, l'ordre se remettait comme de lui-même et les diverses unités, d'abord mélangées et confondues à la suite des combats du 23, se trouvaient reformées, bien encadrées et se sentaient conduites. Sûrement on prévoyait un plan et si nous renoncions à le comprendre, nous demeurions prêts à l'exécuter ; il nous tardait même de le faire.

Le 30 Août, le jour sembla venu. Près de Guise 1^{er} Corps livra bataille à l'ennemi et le refoula par endroits de 7 kilomètres en arrière. Ce n'était qu'un combat d'arrêt. Le soir venu, les régiments victorieux reçurent l'ordre de reprendre la marche en retraite. Nous qui n'avions pas été engagés, dûmes la reprendre aussi. Nous comprenions de moins en moins, mais nous marchions de plus en plus, et si la fatigue physique augmentait et allait jusqu'à l'accablement, le moral tenait quand même. On eut dit qu'il se tendait comme un ressort à mesure que nous retrairions, en attendant le moment de faire demi-tour et de reprendre l'avantage.

Le 5 Septembre, enfin, l'ordre parut de livrer la grande bataille ; la retraite était terminée et chacun avait fait preuve d'une si belle énergie, que le régiment pouvait se féliciter de n'avoir laissé aux mains de l'ennemi aucun traînard et d'avoir ramené tout son matériel.

La glorieuse victoire de la Marne fut gagnée sans nous, mais elle nous fit oublier ces rudes journées, elle nous rendit toute notre confiance et même par surcroît quelques illusions. Qui se rappelle aujourd'hui un incident très significatif à cet égard ? C'était le matin du 8 Septembre, nous attendions avec anxiété des nouvelles ; un avion parut volant très bas. On discutait : « C'est un Blériot » ; « non c'est un boche qui nous repère ». Pourquoi se croire toujours repéré ? Bref, il cherchait seulement un champ d'atterrissage. Il se posa non loin de nous et nous courûmes à la rencontre des aviateurs. Déjà un artilleur impétueux en avait saisi un à la gorge croyant avoir fait un prisonnier boche ! C'était un Anglais qui heureusement se fit comprendre et, débarrassé de notre artilleur, nous donna des nouvelles. Cela marchait, il venait de Coulommiers, la menace contre Paris s'éloignait, l'ennemi reculait partout. Nous l'écoutions avec joie. Et finalement il ajouta d'un air grave : « Ce sera long encore, très long et très dur, ils sont très forts... ». Nous n'étions plus de son avis et pourtant il avait raison.

Quelques jours après, nous entrions dans Reims solennellement, drapeau déployé et musique en tête. Mais ce n'était pas encore l'heure de triompher et après avoir passé trois jours à nettoyer la ville qui se ressentait beaucoup du pillage de l'ennemi, nous gagnâmes la vallée de l'Aisne. Là le 201^e régiment se reforma avec ses deux bataillons réunis sous les ordres du lieutenant-colonel de Nerciat. Nous étions devenus des soldats endurcis et entraînés, notre régiment allait commencer à mener une existence vraiment personnelle, et faire son apprentissage de la guerre de tranchées. Très vite le lieutenant-colonel Baston succéda au colonel de Nerciat et c'est avec lui que nous allâmes tenir le secteur qui s'étendait au nord-ouest de Berry-au-Bac, depuis la ferme du Cholera à droite jusqu'au delà du ruisseau de la Miette à gauche.

Quand on évoque le souvenir de ces premières tranchées, creusées à l'outil portatif, sans autre gourbi, que les excavations informes faites à la hâte dans le parapet, sans boyaux d'accès, sans aucun de ces aménagements qui plus tard rendirent le séjour sous terre presque confortable, on croit rêver. Nous n'avions même pas à l'époque pour répondre à ceux de l'ennemi le moindre engin de tranchées, à part ceux que l'ingéniosité de nos soldats s'exerçait à construire pour lancer par exemple quelques grenades d'artillerie. Mais on n'était pas difficile, et si c'était ça la guerre, on la ferait aussi bien qu'autrement.

L'ennemi en fit l'expérience tout de suite, car dès le 22 Octobre, il tenta de s'emparer d'une de nos tranchées tenue par une section devant la ferme du Choléra. C'était le secteur du 5^e bataillon. Au premier choc l'ennemi prit pied, mais énergiquement contre-attaqué à la baïonnette par la compagnie du capitaine Belval, il dut nous rendre aussitôt la position. Malheureusement le capitaine Belval tomba mortellement blessé. Ce fût la 17^e Cie qui fut chargée de s'opposer à tout retour offensif de l'ennemi. Elle remplit sa mission noblement le 28 Octobre. Ce jour-là, l'ennemi reprit son attaque, avec des forces importantes après un sérieux bombardement, qui nous avait beaucoup éprouvé. Le combat fut extrêmement dur, l'ennemi en se glissant dans les betteraves arriva jusque

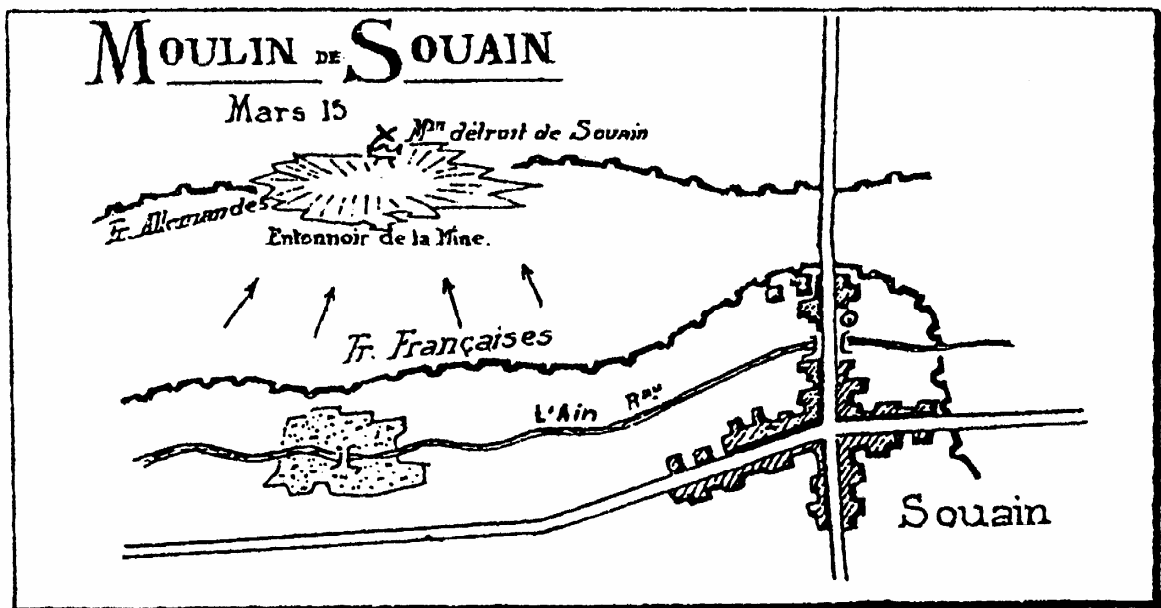


sur le parapet de la tranchée que ne protégeait encore aucun réseau de fils de fer, mais là son effort se brisa contre nos baïonnettes, dans un terrible corps à corps. Le sous-lieutenant Dumortier aux prises avec le capitaine saxon qui commandait l'assaut, était mis en joue par celui-ci et allait être infailliblement abattu quand le soldat Cateu, d'un coup de baïonnette, transperça l'officier ennemi. Nous restâmes maîtres du terrain sur lequel gisaient beaucoup de cadavres gris, et vraiment, dès notre premier contact avec l'ennemi, nous nous étions si bien classés parmi ceux sur lesquels on pourrait compter, que la 17^e C^{ie} pour sa vaillante résistance fut citée à l'Ordre du corps d'armée.

Combattre les Allemands, passe encore. Mais avec l'hiver 1914 commença pour nous une lutte plus obscure et infiniment plus pénible contre l'eau, la boue et le froid. Sans doute nous y avons reçu des obus, des minen et des balles, mais nous nous en souvenons beaucoup moins que des journées et des nuits entières passées à grelotter, les pieds dans l'eau, dans des vêtements mouillés, sans pouvoir manger, ni boire chaud. La vie, dans un fossé, tout un hiver, nous ne l'aurions jamais crue possible et cependant ce fut la nôtre. Le jour on dormait un peu comme on pouvait, mais, la nuit, toute la longue nuit d'hiver tout le monde veillait presque au coude à coude dans la tranchée, car il ne fallait plus reculer, mais attendre sans doute le printemps pour prendre l'offensive et reconduire les Allemands chez eux...

En Février 1915, nous quittâmes sans regret cet humide séjour, en y laissant comme trace de notre passage une organisation militaire bien achevée. Le 16, nous fûmes emmenés de l'autre côté de Reims dans la région de Souain et rattachés à la 60^e division.

Être « prêtés » cela nous est arrivé souvent et ne nous a jamais bien réussi. Ici nous étions invités à prendre part à une opération projetée contre les positions allemandes du moulin de Souain. Il occupait le sommet d'une colline allongée



d'où l'ennemi dominait le village et nos lignes. Celles-ci passaient au pied même de la colline et un gros travail souterrain, avait été mené par le Génie pour détruire à la mine la garnison de l'ouvrage du moulin.

Le 7 Mars, avec un fracas épouvantable, la mine très fortement chargée sauta, faisant disparaître le moulin et creusant au sommet de la colline un immense entonnoir semblable au cratère d'un volcan. Quatre compagnies du régiment se tenaient massées juste en face du moulin prêtes pour l'assaut. D'un seul élan elles se précipitèrent par la brèche et dépassant l'entonnoir prirent pied sur l'autre versant dans une tranchée allemande, creusée derrière le moulin. Le soldat Bocquillon qui était parti à l'attaque armé d'une hache abattit successivement sur leur pièce les trois servants d'une mitrailleuse.

L'objectif était atteint. Malheureusement les régiments qui devaient eux aussi aborder la crête à notre droite et à notre gauche, ne réussirent pas à sortir de leurs tranchées et à prendre pied dans la ligne allemande qui, sauf à l'endroit où la mine avait sauté, demeurait intacte. De toutes parts, le feu de l'artillerie ennemie rapidement déclenché vint se concentrer sur nous tandis que l'infanterie croisant ses feux, prenait d'enfilade la tranchée atteinte au-delà de l'entonnoir. Celle-ci ne put être conservée mais nous essayâmes de tenir à tout prix le cratère. Là, dans ce trou d'à peine 100 mètres de long sur une quarantaine de mètres de largeur, nos quatre compagnies firent une résistance héroïque. Sans arrêt, obus, minen, grenades à main s'y déversèrent semant la mort. Nos soldats agrippés aux pentes glissantes et ravagées par l'explosion, tâchaient de se maintenir près de la lèvre supérieure et de faire face à la fois de trois côtés. Les balles de mitrailleuses rasaient le parapet et l'on ne pouvait passer la tête qu'un instant pour lâcher son coup de fusil. À chaque moment, l'un des nôtres atteint par une balle ou par un éclat, perdait pied et glissait jusqu'au fond du trou en criant. Et là il était très vite achevé par les grenades qui éclataient autour de lui. Parfois ses vêtements s'enflammaient au feu même des explosions et sans qu'on put lui porter secours il brûlait. C'était une vision d'enfer !

Deux fois dans la soirée, l'ennemi nous croyant à bout de forces tenta l'assaut, deux fois il fut énergiquement repoussé par les « diables » de cet enfer. Pourtant, la plupart des officiers étaient déjà hors de combat. Le capitaine Sautai, les sous-lieutenants Milon, Lasson, Morelle et Dubron étaient morts. Mais tous ceux qui restaient même blessés, officiers et soldats, ne songeaient qu'à faire leur devoir. Le lieutenant Dubus atteint de trois blessures et étendu à terre gardait le commandement de sa Compagnie et maintenait par son calme et son courage, la froide résolution de tous. Un prêtre soldat, Michel, apportait ses secours aux mourants et ne cessait d'aller chercher les blessés qu'il pouvait sauver et ramener au poste de secours.

Tous les noms seraient à citer.

Cela dura trente heures ! Trente heures d'une agonie sans espoir mais sublime, où le plus modeste fut un héros et dont les survivants furent rares. Aux premières heures du 9 Mars, un dernier assaut ennemi balaya les défenseurs exténués. Le lieutenant Le Marie qui en avait encore la garde du côté où l'ennemi entraît, se fit tuer sur place avec une poignée d'hommes, plutôt que de céder ; mais il était impossible de prolonger encore une résistance inutile puisque nul ne l'appuyait. Ceux qui le purent rentrèrent dans nos lignes.

Depuis nous avons eu, en 1917, l'occasion de revoir ces parages : Souain, nos anciennes lignes et l'entonnoir tout blanc de craie qui domine le paysage. Des ossements épars que le glissement des terres n'avait pas enfouis, furent trouvés et

pieusement recueillis. Une croix fut dressée à la lèvre de l'entonnoir à l'endroit où l'ennemi fit irruption le dernier jour et sur une plaque de cuivre on grava le nom de nos morts et de nos disparus. Ce petit monument, il faut l'espérer, aura survécu à la guerre et marquera longtemps au chiffre du 201^e ce coin de champ de bataille qui est vraiment nôtre depuis que nous l'avons payé d'un sang si généreux.

Le régiment malgré ses pertes demeura une quinzaine de jours encore en secteur, un peu plus à droite devant Souain. Puis ayant achevé notre rôle à la 6^o division, nous fûmes heureux de revenir dans le sillage du 1^{er} C. A. À cette époque le lieutenant-colonel Hebmann succéda au lieutenant-colonel Baston et c'est avec lui que, le 26 Mars, relevés de Souain, nous prîmes par chemin de fer la direction de Verdun.



Au mois d'Avril, se livrèrent à l'est de la forteresse les ardents combats des Épargés, mais nous demeurâmes en réserve à Moulainville sans être engagés. Puis nous revînmes dans une région plus connue, occuper successivement, pendant le mois de mai, le secteur de Cormicy près de Berry-au-Bac et celui du Chauffour plus près de Reims. La vie n'y était pas très dure, les organisations militaires y avaient déjà quelque confort, c'était l'été. Nous y aurions fait volontiers séjour mais nous ne fîmes que passer et le 17 Juin, nous revînmes à Cormicy pour y subir une importante transformation. Un régiment du 1^{er} corps, le 84^e régiment d'infanterie, allait partir à Salonique. Nous étions appelés à le remplacer et à former brigade avec notre régiment d'activé, le 1^{er} régiment d'infanterie. C'était

une nouvelle phase de la guerre qui s'ouvrait pour nous.



CHAPITRE II

LE 16^e BATAILLON DE MARCHE. — SAPIGNEUL.

PARGNY. — LES OPÉRATION DE SEPTEMBRE 1915.

L'HIVERNAGE.

(Juin 1915-Février 1916)

La première conséquence de notre passage à une division d'active fut que, pour nous porter à l'effectif normal, nous « touchâmes » un nouveau bataillon. Le 1^{er} R. I. avait les 1^{er}, 2^e et 3^e bataillons ; nous jusqu'alors, les 5^e et 6^e ; on créa pour nous l'adjoindre celui qui manquait, le 4^e bataillon. Il nous arriva, tout fait, de la région de Roanne, sous la forme d'un bataillon de marche du 16^e R. I., composé de jeunes recrues de la classe 1914.

Faut-il le dire ? Les gâs du Nord que nous étions tous, firent un peu la grimace. D'abord, Roanne, sans être tout à fait dans le Midi, n'était pas du Nord et nous avions, mieux vaut l'avouer, quelque tendance à nous croire les meilleurs soldats du monde. L'esprit de corps a souvent de ces pardonnables faiblesses. Et puis, c'étaient des jeunes, qui n'avaient pas encore fait la guerre et nous étions déjà des anciens. Or, dans la vie militaire, ce n'est pas comme dans la vie civile ; et tel, qui à trente-cinq ans se trouverait encore presque un jeune homme dans la vie, se classe volontiers parmi les vieux quand il est soldat et n'aime pas beaucoup se voir traiter comme un jeune.

Heureusement, quelques semaines de contact suffirent à faire tomber ces idées trop étroites et les épreuves communes qui nous attendaient, eurent vite fait de donner à notre 4^e bataillon sa place dans la famille et de faire régner entre lui et les autres la meilleure camaraderie, tout en maintenant à l'intérieur du régiment une pointe d'émulation.

Dès le 19 Juin nous eûmes à occuper le secteur de Sapigneul et de la Neuville, immédiatement à droite du Secteur de Berry-au-Bac et nous fîmes connaissance du terrain sur lequel nous allions avoir bientôt à livrer de sérieux combats. Le village de Sapigneul, complètement ruine déjà, se trouve sur la rive ouest du canal de l'Aisne à la Marne, immédiatement au sud de la fameuse Côte 108 d'où les Allemands dominant Berry. À l'époque nous bordions cette rive du canal, depuis l'écluse située au nord du village, jusqu'à l'écluse située au sud, l'ennemi tenait l'autre rive. Plus à droite vers l'écluse sud, nous passions sur la rive est et nous

couvrons le village de la Neuville.



Autant cette dernière partie de notre secteur était calme, autant celle de Saigneul était agitée. Le peu de distance qui séparait les lignes d'une berge à l'autre, surtout à l'écluse nord, permettait aux deux adversaires un fréquent échange de grenades. L'ennemi nous en fournit de très nombreux échantillons, depuis le « manche à gigot » jusqu'à la « tortue » et la « tourterelle ». Nous répondions comme nous pouvions avec les nouveaux engins qu'on voyait peu à peu paraître et

qui rétablissaient l'équilibre.

Nos gourbis du reste, creusés dans la berge même du canal, et recouverts de quelques rondins ou de tôles légères rembourrées avec des sacs à terre, n'avaient rien à craindre des grenades. Ils avaient malheureusement d'autres ennemis plus sérieux.

Établis au sud des Carrières de la côte 108, de gros minenwerfer nous envoyaient chaque jour une large ration de bombes : « tuyaux de poêle », « seaux à charbon »... etc. C'était au fond toujours la même chose : un cylindre de tôle fermé d'un côté par un bouchon de bois et muni à l'autre extrémité d'une mèche qui s'enflammait au départ du coup.

On les voyait très bien monter dans le ciel, redescendre sur nous avec leur ronflement sinistre et soudain éclater, en produisant, en raison de leur charge énorme d'explosif, une déflagration puissante, ils soufflaient tout et trop souvent ils abattaient comme un château de cartes nos légers abris ; mieux valait presque rester dehors.

Chaque jour aussi, l'artillerie lourde de l'ennemi concentrait sur ce malheureux secteur son tir méthodique : les 150 et les 210 qui venaient, pensions-nous, du fort de Brimont, retournaient tout et nous infligeaient des pertes fâcheuses.

Un mois de ce régime et ceux qui y furent soumis sans en subir de dommage possédaient l'oreille la mieux exercée à discerner les divers genres de « marmittes » et les nerfs les plus habitués à résister aux émotions de toutes les espèces de bombardement. C'était une véritable école de résistance.

Le 13 Juillet, ou nous jugea sans doute suffisamment instruits sur ce chapitre, car nous fûmes relevés pour aller dans la région de Pargny à l'ouest de Reims, quinze jours de repos et d'exercice.

Pargny, Jouy, Coulommes et Vrigny reçurent nos divers éléments et nous ne

fûmes pas fâchés de goûter le charme des beaux jours dans le cadre de cette riche plaine de Reims et des jolis villages champenois encore intacts.

Puis nous commençâmes la deuxième année de guerre en allant faire des travaux de seconde ligne dans la région de Concevreux, Chaudardes, du bois des Coulevres et dans celle de Saint-Thierry. Tout notre mois d'août se passa entre Aisne et Vesle.



Ces travaux, l'activité plus grande qui se manifestait partout, les bruits qui nous arrivaient, « de la cuisine » et d'ailleurs, tout nous laissait prévoir qu'on préparait quelque chose. Aussi quand le 1^{er} Septembre nous revînmes à Cormicy pour monter en secteur, nous pensions bien que ce ne serait pas pour y languir. Nos prévisions se trouvèrent immédiatement confirmées.

À peine revenus à Sapigneul, nous commençâmes à creuser dans la berge du canal, de part et d'autre de l'écluse nord, des sapes qui furent poussées jusqu'à la couche de ciment qui formait le lit du canal. C'était clair, nous préparions des portes secrètes pour l'assaut.

En même temps, plus à droite, notre 14^e Cie commandée par le lieutenant Battet, un jeune Saint-Cyrien de vingt ans, aussi habile que courageux, élargissait soudain nos communications de l'autre côté du canal près de l'écluse sud, en établissant dans la nuit du 9 Septembre une tranchée avancée.

L'ennemi se montrait inquiet et bombardait fortement la nouvelle tranchée et toute la berge du canal. Il essaya même de s'emparer de cette position qui le gênait, mais on le reçut de manière à lui ôter l'envie de recommencer. Ce n'était encore pourtant que préparatifs et escarmouches.

Le 13 Septembre, cela devient plus sérieux. À la tombée de la nuit, au fond de chaque sape, la croûte en ciment doit être rapidement percée et le 4^e bataillon, en surgissant de toutes ces issues doit prendre pied sur l'autre rive, en s'emparant de la Maison de l'Éclusier et du Vieux Moulin, situé sur le ruisseau des Trois-Fontaines.

Notre artillerie commence la préparation à toute volée sur la première ligne allemande, couvrant le bruit des pics sur le ciment. Puis soudain la fusillade éclate et crépite de toutes parts, nos soldats ont traversé le canal en quelques points. La 13^e Cie, commandée par le lieutenant Tournier, cerne la Maison de l'Éclusier et

s'efforce de la faire tomber, tandis qu'une section avancée parvient jusqu'au ruisseau du Moulin. Mais des réseaux intacts empêchent d'aborder la maison d'où part un feu meurtrier. La 13^e Cie est décimée, n'ayant pas été soutenue à droite où les sapes n'ont pas pu être ouvertes. Ses débris reviennent à la berge de départ. Son chef, le lieutenant Tournier, est atteint de trois blessures, un de ses officiers, le lieutenant Auroy, tué.

À l'autre extrémité, la 14^e Cie a considérablement élargi son occupation commencée les jours précédents de l'autre côté du canal. Elle passe le ruisseau des Fontaines et elle s'installe sur les pentes de la côte 91 dont le sommet est à l'ennemi. De ce côté le succès est complet et il est tel qu'il va permettre d'obtenir par une pression tenace et continue, la position que nous n'avons pas pu enlever du premier coup.

Naturellement, l'ennemi qui sent cette menace nous mène la vie dure. Il cherche avec ses minen et ses gros obus, à rendre intenable nos positions de la Côte 91 qui s'avancent en coin dans le flanc de ses lignes du canal. Mais nous sommes résolus à tenir ; nous tenons malgré tout.

Le 5^e bataillon succède au 4^e bataillon. À son tour il élargit notre position. Le 18 Septembre, il réussit à franchir le canal à droite de la Maison de l'Éclusier, à prendre un poste allemand et à le conserver malgré toutes les tentatives de l'adversaire. De là nous allons pouvoir rejoindre peut-être nos lignes de la côte 91 qu'on pousse toujours plus à gauche pour faire lâcher à l'ennemi toute la berge nord du canal jusqu'à la Maison de l'Éclusier.

De notre ancienne tranchée de départ il ne reste presque rien. Tous les abris sont souillés et détruits, les uns après les autres, par tous les explosifs qui pleuvent sur nous. Le capitaine Dubus qui, pour donner l'exemple, n'a pas voulu quitter son léger abri y est mortellement blessé le 19 Septembre, tandis qu'il signait ses pièces comme dans un bureau. Jambes et bras fracturés, blessé à la tête, il garde son calme, son énergie, sa douceur. Ceux de ses soldats qui le peuvent viennent le voir en pleurant.

Il les reconnaît à la voix. « C'est toi, un tel ? — Oui, mon capitaine — Viens m'embrasser, viens embrasser ton capitaine ! » Et rien n'est poignant comme le calme de cet officier mourant en face de l'intense émotion de ces rudes soldats qui le pleurent. La fraternité d'armes n'est pas un vain mot.

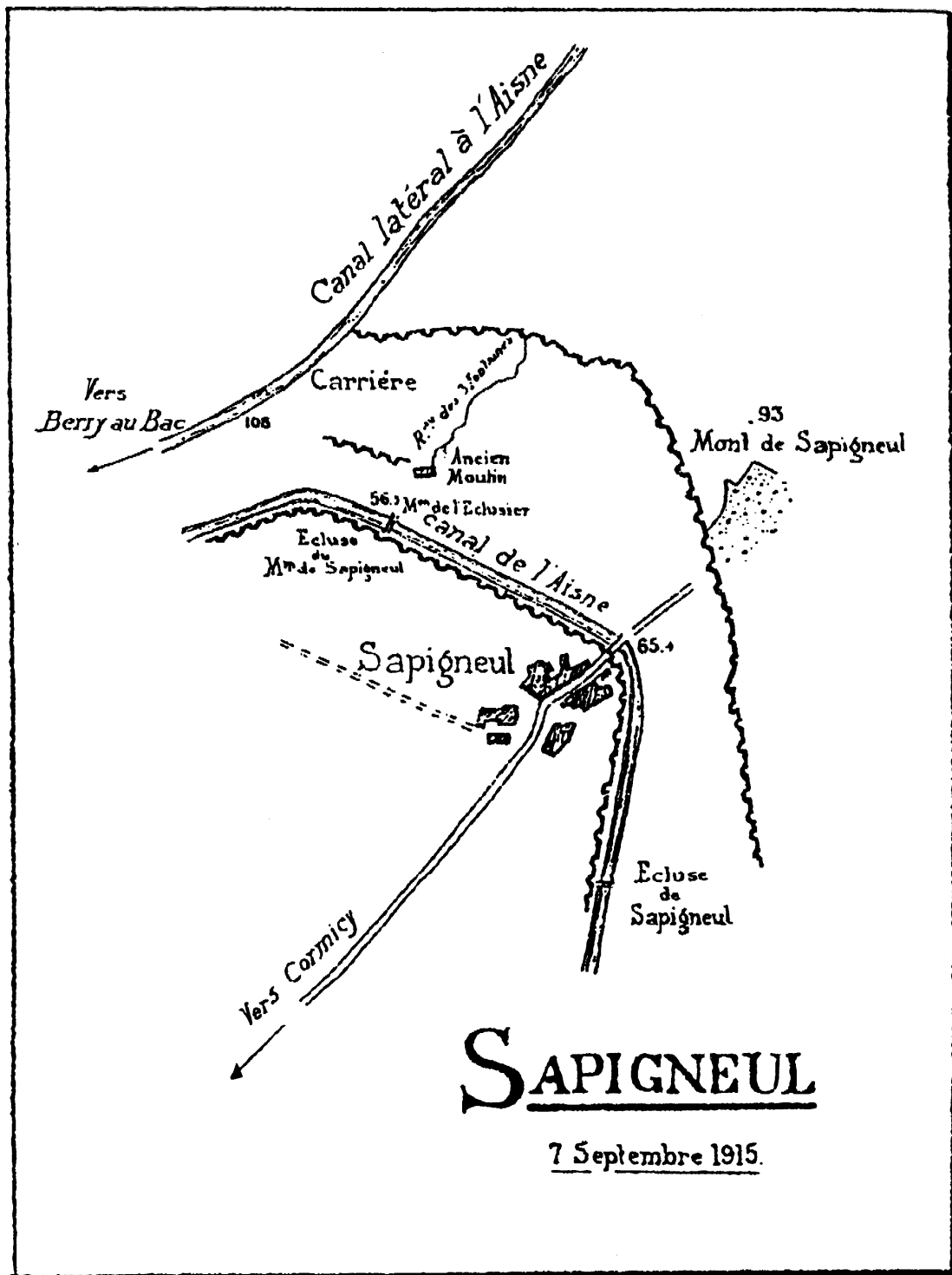
Le 21 Septembre, le 6^e bataillon achève la conquête de toute la rive nord du canal, depuis la Maison de l'Éclusier jusqu'à la côte 91.

Mais la maison tient toujours, ce soir-là, une de nos reconnaissances y est encore repoussée.

Le lendemain, au petit jour, la maison saute, l'ennemi que nous ne cessions de traquer l'a quittée et détruite. Aussitôt, à gauche, entre elle et la fameuse côte 108, nous poussons des postes avancés qui passent à leur tour le canal et s'installent à une centaine de mètres du Moulin ruiné. Nous retrouvons, sur le terrain, nos morts du 13 Septembre, auxquels nous ne pouvons que donner sur place une pauvre sépulture.

Quand nous aurons le Moulin, nos positions seront très fortes et beaucoup plus

faciles à tenir ; mais toutes les tentatives que nous faisons, nous coûtent de fortes pertes et nous n'aboutissons à aucun résultat appréciable.



Les courages commencent à se lasser de fournir cet effort intensif depuis si longtemps dans ce petit coin du champ de bataille, où l'ennemi semble avoir concentré contre nous ses plus puissants moyens.

Mais voici soudain le coup de baguette magique !

Nous apprenons que le 25 septembre une grande offensive a commencé en Champagne. Aux premières nouvelles : 20.000 prisonniers et la prise de nombreux canons...

Tout s'éclaire : nos opérations du canal prennent un sens. On nous a fait conquérir une base de départ pour une offensive plus vaste, liée à celle qui a commencé en Champagne... L'espoir renaît, le souvenir des mauvais jours s'efface, nous regardons en avant. Nous attendons d'un jour à l'autre une offensive étendue, qui nous séduit plus que nos laborieuses opérations de détail. Et sûrement nous y apporterons le plus bel entrain, car, si nous sommes fatigués, nous ne sommes pas abattus. Mais rien ne bougea plus, Septembre s'acheva dans l'attente. Puis il ne fut plus question que de nous organiser sur place dans notre nouvelle tête de pont. Nous reprîmes la vie de travail. Un peu à la fois les boyaux d'accès se creusèrent, les centres de résistance furent créés, les abris aménagés.

Les bombardements quotidiens continuaient, mais nous en avions, à la longue, pris l'habitude et, bien qu'ils fissent, tous les jours, parmi nous des victimes, nous n'y prêtions plus beaucoup d'attention. Nous les attendions tellement que quand, par hasard, nous ne recevions rien, nous nous demandions ce que ce silence voulait signifier.

Nos patrouilles restaient actives et faisaient des incursions chez l'ennemi. Le soir du 8 Octobre en particulier, le sergent Philibert de la 15^e Cie réussit à pénétrer avec quatre hommes dans la tranchée ennemie. Il abattit de sa main, à coup de fusil trois Allemands et rentra en rapportant sur l'organisation des défenses ennemies d'utiles renseignements.

Le 25 Octobre, nous revînmes dans la région Chenay-Chalon-sur-Vesle prendre quinze jours de repos et ce fut l'occasion, pour le général Guillaumat commandant le 1^{er} C. A., de venir nous dire sa satisfaction. Après avoir remis au lieutenant-colonel Hebmann la rosette d'officier de la Légion d'honneur, il nous adressa ces belles paroles :

« Officiers et Soldats du 201^e régiment d'Infanterie, quand on décore le colonel d'un régiment sur le champ de bataille, c'est comme si on décorait son drapeau. Je tiens à vous féliciter du courage, de la ténacité, de la résolution avec lesquels vous avez lutté pendant les mois de Septembre et d'Octobre dans les tranchées de Saigneul ! Il n'a pas dépendu de vous de pousser plus loin vos succès. Je suis sûr de pouvoir compter sur vous s'il en est besoin pour achever l'œuvre entreprise. »

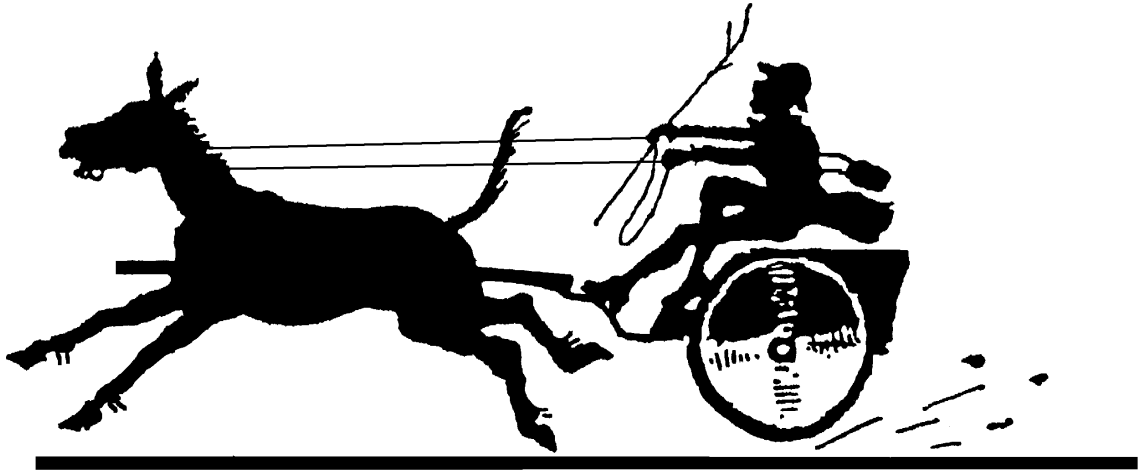
C'était juste, ce témoignage de notre Chef nous fit plaisir. C'était comme si nous avions eu une citation au C. A.

Le 15 Novembre, nous revîmes Saigneul, nous allions y passer les trois mois d'hiver et retrouver nos adversaires de l'an dernier : l'eau et la boue.

Impossible d'évoquer Saigneul sans parler du boyau couvert de tôles cintrées qui mettait en communication le village ruiné de Saigneul avec la tranchée du canal. Il permettait de circuler sans être vu de la côte 91 et toutes les corvées se faisaient par le « métro » comme nous disions. Malheureusement, le niveau d'eau montant partout, une source jaillit bientôt au beau milieu du métro, qui devint un

canal couvert. Et, malgré tous les efforts de nos pionniers, il fallut se résigner à prendre plusieurs fois chaque jour un bain de pieds froid, qu'on emportait à domicile dans ses chaussures.

Dans les gourbis l'eau montait aussi par le fond. On superposait alors des planchers de caillebotis, jusqu'à dépasser de quelques centimètres le niveau de l'eau et, comme la voûte ne s'élevait pas d'autant, on finissait par avoir à peu près un mètre d'espace en hauteur entre la surface liquide et le plafond. Ce fut la cause de beaucoup d'incidents comiques dont on riait.



Au repos, ce n'était pas beaucoup mieux. Pour éviter les bombardements de Cormicy, nous n'utilisions plus le village comme cantonnement ; mais on avait aménagé, dans les bois situés entre Cormicy et Guyencourt, quelques baraques en bois : une sorte de village nègre qui s'appelait le camp des Grandes-Places... L'hiver passé dans cette solitude des bois dénudés, nous parut long.

L'esprit gaulois y trouvait quand même son compte et le sergent Robbe de la 13^e Cie qui chanssonait à merveille, nous en « fit plus d'une » sur notre triste sort. On riait, et quand on sait rire de ses misères, elles sont vaincues.

La messe de minuit traditionnelle prit elle-même à Noël un aspect bien imprévu dans ce cadre tout spécial. Une baraque servait d'église. Nous y chantâmes nos vieux Noël, et comme nous n'avions pas de grandes orgues, deux camarades nous accompagnèrent d'une guitare et d'une flûte ! En fait de réveillon, nous fîmes une relève.

C'est là qu'entre nous, nous échangeâmes au début de 1916 de sincères et ardents souhaits de Victoire et de Paix.

La guerre avait déjà singulièrement dépassé en durée toutes nos prévisions, et nous souhaitions une offensive générale sur tous les fronts : Russie ; Salonique, Italie, France et Belgique qui nous permettrait de briser la ligne ennemie et d'imposer aux Allemands nos volontés.

Nos vœux seraient-ils exaucés ? Nous l'espérions et c'est dans cette attente que nous attendions, la relève. Elle ne devait arriver qu'en mi-février

CHAPITRE III

BOUVANCOURT. — LHÉRY. — SAINT-LUMIER. — VERDUN.

FROIDETERRE. — DOUAUMONT. — CÔTE DU POIVRE.

L'HIVERNAGE.

(Février 1916-Avril 1916)

Relevé de Sapigneul le 19 Février, le régiment se regroupe à Bouvancourt. C'est déjà une première détente que de se trouver dans un village, après n'avoir eu, pendant de longs mois, pour tout repos, que le camp boueux des Grandes-Places. Nous partons très à l'arrière, pour plusieurs semaines, dans la vallée de la Marne, à Cumières. C'est la joie partout et la grande joie ! Songez que c'est notre premier grand repos depuis le début de la Guerre. La neige pouvait tomber, le froid devenir plus vif, notre belle humeur était inattaquable.

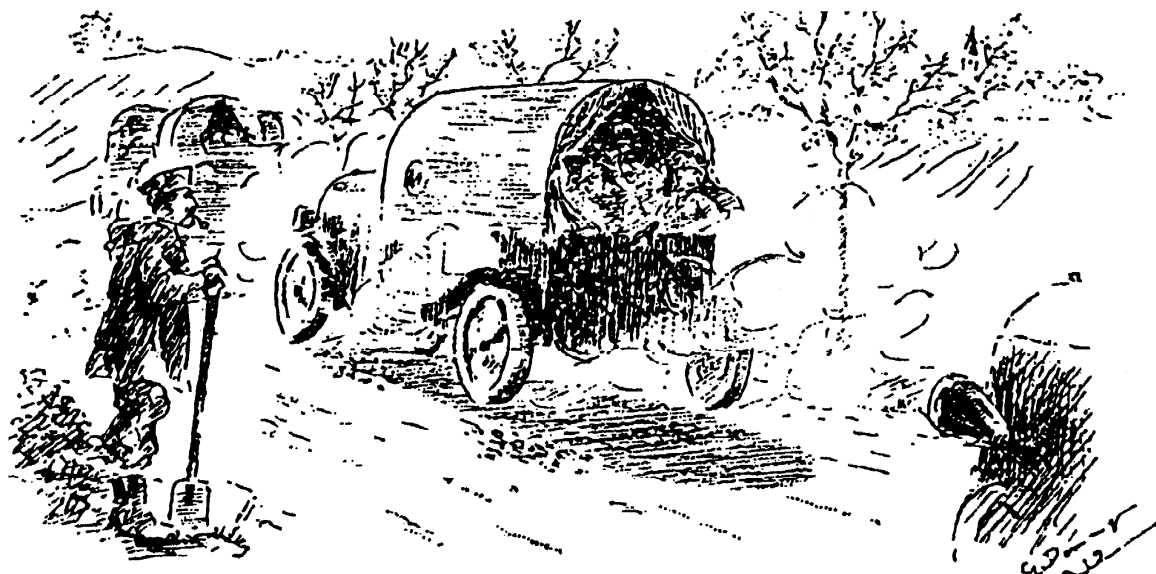
La serait-elle toujours ?

Quelques jours à Bouvancourt et nous nous mettons en route, le 22 Février, vers le Sud, par Jonchery, où le général Franchet d'Espérey, commandant la Ve armée, nous fait ses adieux. La route se poursuit longue et dure par un froid vif. À Ville-en-Tardenois des ordres arrivent, nous n'allons plus à Cumières, nous devons être embarqués.

Un « tuyau » court avec rapidité : les Allemands attaqués du côté de Verdun où nous devons nous rendre sans perte de temps.

L'étape se termine dans la nuit et nous cantonnons à Lhéry-Lagery, dans des baraques. Le froid est vif et l'on dort peu. Le branle-bas est donné dans la matinée, le régiment est embarqué en camions. Toute la journée, toute la nuit, les camions nous véhiculent et nous déposent, le 24 Février, à Saint-Lumier, glacés presque à l'état de « frigorifiés ».

Les nouvelles étaient mauvaises, celles qui nous parviennent s'ajoutent, se complètent, se contredisent, mais l'ensemble est net : la ligne est rompue, la percée, peut-être faite. Haumont, Beaumont, Samogneux. Sur les cartes nous suivons la progression de l'ennemi, c'est là qu'il faut aller, c'est là qu'on nous mène.



Le 25 Février, à peine regroupé à Saint-Lumier, le régiment est à nouveau pris par les camions et transporté de nuit aux portes de Verdun. En cours de route nous revoyons les tristes cortèges des malheureux civils fuyant avec leur maigre bagage devant l'invasion.

Quelle terrible vision ! l'encombrement des routes, ces milliers de camions qui transportent troupes, matériel, munitions, ces autos sanitaires qui ramènent les blessés, les voitures, les caissons et au-dessus de tout ce fourmillement, les escadrilles ennemies qui ronronnent en toute tranquillité, tandis que sur les crêtes au nord de la ville, de gros panaches de fumée, de grandes gerbes noires marquent le point de chute des obus.

La situation est grave, il ne faut pas se le dissimuler. Cependant en même temps que nous, arrive le général de Castelnau, son auto nous a dépassés, nous l'avons tous vu et s'il y a quelque apparence de désordre nous y sommes maintenant indifférents. La confiance renaît et malgré les nouvelles qui arrivent toujours mauvaises de l'avant, nous sentons que cela ne durera pas. Le général Pétain ne vient-il pas de prendre le commandement ? le général Guillaumat n'est-il pas avec nous ? Avec des chefs énergiques on ne craint rien, on a la foi. Aussi faisons-nous peu de cas des récits fantaisistes que colportent les « derniers survivants » qui arrivent des lignes.

D'ailleurs l'ordre renaît partout et bientôt nous savons que nous devenons réserve du général Guillaumat, qui a pris le commandement du secteur compris entre la Meuse et Douaumont.

Des casernes de Verdun, nous allons successivement d'abord cantonner le 2 Mars, au champ d'aviation puis le même jour, prendre position sur les pentes sud du fort Saint-Michel et enfin à la ferme de Thiaumont.

Les attaques des 28 et 29 Février avaient porté principalement sur la région du fort de Douaumont et quand celui-ci tomba, tout notre secteur risquait de se trouver pris à revers.

Pour parer à ce danger le 6^e bataillon, puis tout le régiment sont portés à la limite est du secteur, à la disposition de la 39^e division. Le 6^e bataillon (commandant Hennart) et la 1^{re} compagnie de mitrailleuses (lieutenant Deledalle) sont placés en potence, à cheval sur la croupe de Thiaumont. Dès que ces unités sont en place, les hommes durent créer des éléments de tranchée, sous un bombardement intense d'obus de gros calibres, calibres qui nous étaient jusqu'alors inconnus.

Nos pertes furent lourdes. Le capitaine Pillon, commandant la 21^e compagnie, fut des premiers tués.

Les 5^e et 4^e bataillons vinrent en réserve dans les ouvrages de Froideterre et dans la redoute de Thiaumont, où ils subirent des bombardements précis et sévères. La nuit suffisait à peine à réparer les dégâts de la journée et chaque jour nos rangs s'éclaircissaient. Nos nerfs étaient à bout, le ravitaillement se faisait très mal.

C'est là que nous avons eu les plus horribles visions. C'était l'enfer. Et dans cet enfer, la consigne, plus pénible que toutes les consignes d'attaque, était de « tenir coûte que coûte ».

Tenir coûte que coule afin de donner le temps à nos camarades d'arriver, à nos chefs de prendre les dispositions, à notre artillerie d'être renforcée. Et nous sentions que notre sacrifice n'était pas vain, la densité de nos obus se faisait plus grande chaque jour, notre 75 finissait par tenir tête à l'artillerie ennemie qu'il contrebattait vigoureusement.



Et les corvées de soupe à Verdun ! qui ne se les rappelle sans frémir ? La journée terminée, les camarades partaient pour une marche de toute une nuit, marche

non exempte de périls, dans un terrain pilonné, bouleversé, constamment battu, marche dans l'obscurité où chaque pas pouvait conduire à l'enlèvement dans une boue liquide. Heureux encore lorsque les hommes trouvaient les cuisines. Ah, oui, il en fallait du courage pour faire partie de ces corvées et plus d'un avouera qu'il était moins dangereux « d'encaisser » toute une journée que de « risquer sa peau » pour rapporter « rata et pinard » aux amis.



À toutes ces misères, s'ajoutaient des chutes de neige ininterrompues et un froid intense. Accroupis toute une journée, tassés contre la paroi des tranchées, sous le déluge de marmites, nous ne pouvions circuler, nous gelions littéralement sur place.

Mais nos souffrances allaient cesser.

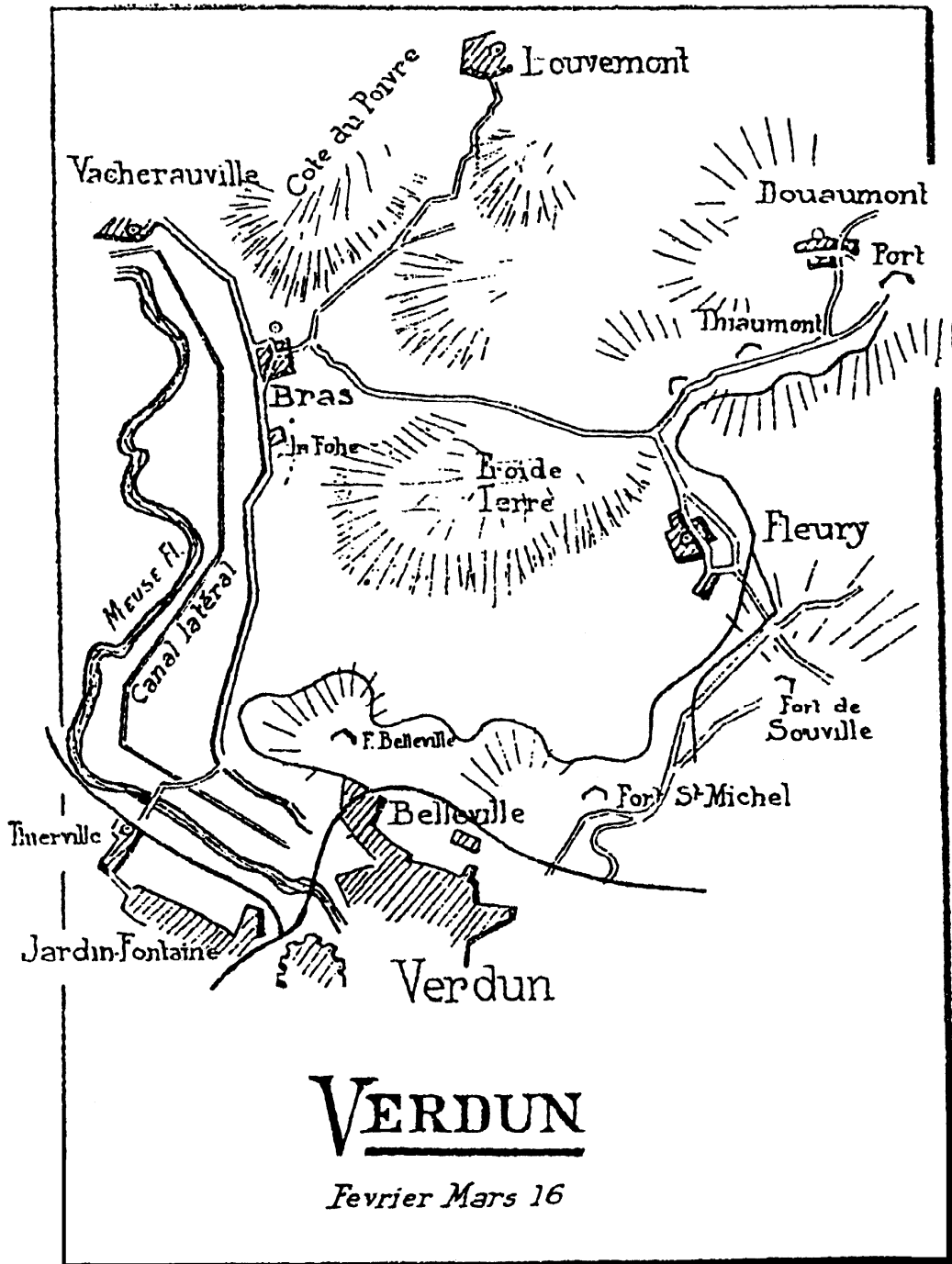
Le 9 Mars en effet, le bombardement commence, à 8 heures, plus tôt que de coutume. Que va-t-il se passer ? Allons-nous être attaqués à notre tour ?

Le bombardement prend dès le début, une intensité inconnue jusqu'ici. Les 210 et les 150 pleuvent par salve de 6. Dans l'effroyable tintamarre, on entend l'arrivée de ces « chemins de fer » et au bout de peu de temps, chacun peut reconnaître sa salve. Les heures passent très longues, dans l'attente de l'attaque maintenant certaine.

Cette préparation fait éprouver au 6^e bataillon de lourdes perles ; il est en effet pris d'enfilade. La 21^e compagnie, élément de tête, est plus particulièrement malmenée.

Et quand l'ennemi croit avoir complètement retourné la position, nivelé les tranchées, anéanti ses défenseurs, il sort de ses trous. Son attaque débouche du village de Douaumont, en direction des ravins qui le menaient au sud de la côte du

Poivre. Comment se fait-il qu'alors des coups de fusil partent, des mitrailleuses crachent, de ce qui ne doit plus receler un vivant ? Comment se fait-il que l'Allemand se replie et abandonne la tranchée de la 21^e compagnie, seul point qu'il avait pu occuper dans son premier élan ? La consigne était de tenir jusqu'au bout coûte que coûte, la consigne était de se faire tuer sur place, nous l'avions exécutée.



Malgré des pertes énormes, le peu d'hommes qui restait voulait non pas mourir, c'eût été trop facile, il voulait vivre. Vivre et faire tout son devoir, cela avait suffi pour arrêter l'ennemi et le faire rentrer chez lui.

Le bombardement reprit de plus belle. Rien ne fit. La 21^e compagnie disparaissait, chefs et hommes, tués, blessés ou ensevelis. Qu'importe puisque la 22^e compagnie était là bien décidée à faire la besogne de deux.

Et au cours de cette journée, que de héros se révélaient, quels nobles exemples étaient donnés par tous, officiers et soldats !

La journée était à nous, elle marquait la fin de la grande ruée sur Verdun. À partir du 9 Mars, plus d'attaques d'ensemble de la part de l'ennemi, mais simplement des attaques localisées. La forteresse restera française.

La relève du régiment s'effectua le 12 Mars ; les 8^e et 16^e bataillons de chasseurs à pied nous remplaçaient sur nos positions.

Rassemblé au camp d'aviation de Verdun, le 201^e reçut la visite du général Guillaumat ; faisant allusion aux combats du 9 Mars en avant de la ferme de Thiaumont, notre chef put dire : « Ce jour-là, le 201^e a sauvé Verdun ». Et pour honorer le régiment il demanda au lieutenant-colonel Hebmann de lui en laisser prendre le commandement. Il le fait défiler devant notre drapeau.

C'est à l'issue de cette cérémonie que furent accordées les récompenses à ceux qui s'étaient si bien conduits :

Le 6^e bataillon et la 1^{re} compagnie de mitrailleuse, cités à l'ordre de l'armée. Le commandant Hennart l'ait officier de la Légion d'honneur. Le capitaine Daillencourt, le capitaine Dubois et le lieutenant Deledalle faits chevaliers de la Légion d'honneur, le caporal Vanmoralgliem et le soldat Lefebvre décorés de la Médaille militaire.

Nous quittâmes le 17 Mars, le terrain d'aviation pour être répartis dans les casernes de Verdun et à Thierville.

Notre mission était terminée et nous rentrions à la 1^{re} division.

Le secteur qu'elle tenait était celui de la côte du Poivre, sa gauche appuyée à la Meuse. Pendant que nous nous battions à Douaumont, elle avait occupé et commencé une organisation défensive de la position. Nous étions appelés à la continuer.

Après avoir reçu quelques renforts, le régiment remonte en ligne le 18 Mars, les 4^e et 5^e bataillons vont occuper la côte du Poivre, le 6^e bataillon est placé le 26 Mars en réserve à Bras où est le P.C. du colonel.

Il s'agit ici de travailler et « d'encaisser ». Mais les « rations » sont bien moins fortes qu'à Thiaumont, nous trouvons le bombardement très supportable. Cela ne veut d'ailleurs pas dire qu'on y prenait goût. Nous savions mieux l'éviter et voilà tout.

L'éviter, un poste d'écoute installé sur la côte nous y aidait grandement en prenant tous les messages ennemis. C'est ainsi qu'on avait tous les jours, les heures des tirs de harcèlement. C'était alors un spectacle assez réjouissant d'attendre, à l'heure fixée, le bombardement « par surprise » de Bras. Sachant les camarades à l'abri, nous assistions du haut de la côte du Poivrera de beaux feux d'artifices d'ailleurs inoffensifs.

Dès le début d'Avril nous entendîmes parler de relève. Elle eut lieu en effet, les 6, 9 et 8 Avril. Nous étions remplacés par le 78^e R. I.

Nous nous souvînmes alors d'un certain grand repos sur lequel nous avions compté en quittant Sapigneul, allions-nous l'avoir maintenant ?

Les autos-camions nous emmenèrent loin du front à Saint-Dizier où nous lûmes heureux de reprendre contact avec la civilisation.

CHAPITRE IV

TRÉLOUP. — PAISSY. — LE BOIS FOULON.

CAMP DE CRÈVECŒUR.

LA SOMME. — MAUREPAS. — RANCOURT.

(Avril 1916-Octobre 1916)

On trouve la vie belle quand on n'ait d'avoir tant de chances de la perdre, et Dieu sait si à Verdun les chances remplissaient l'air. Aussi est-ce d'un cœur léger qu'après nous être remis de nos fatigues à Saint-Dizier nous embarquâmes pour Epernay : Il nous tardait de partir, très loin et au plus vite, de cette région trop rapprochée de Verdun. Et puis, nous escomptions ce grand repos, depuis si longtemps promis et jamais accordé ! Il s'annonçait bien, car la vallée de la Marne est exquise en Avril et le renouveau nous paraissait, au sortir de la fournaise, plus merveilleux que jamais : allègrement, fut couverte en deux étapes, 12 et 13 Avril, la distance Epernay-Tréloup, le long du fleuve magique qui par deux fois en 1914 et 1918 marqua l'arrêt des hordes barbares, et vit leur défaite :

Enfin, on allait goûter ce bon repos : on l'avait bien gagné : déjà on cherchait des terrains de revue et d'exercice, preuve que l'on s'entraînerait ici aux luttes futures... que l'on espérait lointaines. Le dimanche, 16 Avril, nous honorions nos Morts, dans la petite église de Tréloup, et le lendemain, c'était aux survivants de Verdun, qui s'y étaient valeureusement conduits qu'allait l'hommage du pays. Le général de Fonclare venait remettre Croix, Médailles militaires et Croix de guerre, récompenses promises par le général Guillaumat aux vaillants défenseurs de Thiaumont.

Mais, brusque, et inattendue, puis bientôt précisée par les ordres, était arrivée la nouvelle du départ : Adieu, riants coteaux de Passy, Courcelles, Tréloup, adieu, ruban argenté de la Marne : Verdun dévore nos troupes ; nous allons relever les gardiens de l'Aisne afin de leur permettre de coopérer à leur tour à la défense de la forteresse assiégée.

Heureusement nous avons de la chance dans notre malheur car le secteur de Paissy où, les 21 et 22 Avril, nous relevons le 218^e est véritablement pépère, et nous comprenons l'ennui des camarades de quitter un secteur qu'ils ont si bien aménagé, ennui d'autant plus grand qu'ils ont la perspective de faire connaissance avec le paysage lunaire et malsain de Verdun. Égoïstement et satisfaits de notre

sort nous les voyons partir pour le terrible inconnu. Dans ce petit coin de Paissy, nous aurons coulé d'heureux jours, bien tranquilles, car l'ennemi est peu bruyant, peu remuant en face de nous et c'est à notre gauche que la 2^e D. I. effectue les sérieux coups de mains dont nous sommes simples spectateurs : nous admirons... sans trop les envier les camarades du 8^e et du 110^e. Et puis chez nous, deux bataillons seulement sont en ligne, le 3^e est à Glesnes. Et à Paissy, les compagnies de réserve sont bien logées, il y a musique le jeudi et le dimanche à 1.700 mètres des lignes ennemies, et il y a quantité de civils !



On peut tenir ici !

Nous y tiendrons jusqu'au 17 Mai ; relevés par le 81^e R. I. et contrairement au conseil de la Sagesse des nations, nous glissons et nous appuyons... vers la droite ; nous ne nous en sommes pas mal trouvés, car le sous-secteur du bois Foulon ne nous fut pas trop ingrat ; il y avait bien ces mines que d'aucuns prétendaient entendre creuser sous nos tranchées par les pionniers bavarois, et dont l'existence bien que contestée par les idoines troubla le sommeil de beaucoup d'entre nous. Dame, on a bien l'habitude d'encaisser « manicraques », torpilles, grenades venues de la voie des airs, ce n'est pas une raison pour envisager sans effroi la perspective d'être projeté en l'air, au milieu de son sommeil, par la sournoise explosion souterraine et d'être obligé d'aller rechercher l'un de ses bras dans la vallée Foulon ou une de ses jambes près du boyau du 80 de montagne.

Fort heureusement, les occupants successifs de cette tranchée suspecte du bois Foulon en furent pour leurs appréhensions et nous n'eûmes pas à chercher nos « abatis » dispersés comme le contenu d'un ballot de permissionnaire, après six semaines de séjour au dépôt de matériel et plusieurs déplacements de la division.

À côté de cela on était bien, au repos, à Pargnan, à la ferme de Cuissy, en cette belle saison d'été 1916 ; et puis, on était heureux et fier de savoir que les camarades de Verdun continuaient à tenir comme nous l'avions fait, et la canonnade formidable que nous entendîmes le 1^{er} Juillet n'était-elle pas, l'impressionnant prélude de ce coup de boutoir, dont les copains rentrant de permission des départements du Nord nous décrivaient les formidables apprêts ? Ils avaient vu des canons français et anglais d'une longueur fantastique, d'un calibre énorme montés, sur des trains spéciaux. Les auditeurs pourtant sceptiques, comme tout bon fantassin, en restaient impressionnés.

Ah ! si le boyau qui allait de Vassogne aux tranchées avait été moins raide pour les hommes de soupe, qu'il ait fait moins chaud pour le monter avec la charge de gamelles et les bidons de pinard en bandoulière, la vie eût été parfaite pour nous qui applaudissions de loin à nos succès de Verdun et de la Somme ; lorsqu'il a fallu des volontaires pour des coups de mains devant le bois Foulon, on en a trouvé plus qu'il n'était besoin, et on a eu les prisonniers demandés par le commandement. Justement, c'étaient de vieilles connaissances, puisqu'appartenant à ce régiment bavarois qui le 9 Mars à Verdun s'était brisé sur notre 6^e bataillon. Pas étonnant qu'ils se soient tenus si « peinarde » en face de nous, quand ils ont su que nous leur étions opposés au bois Foulon : « Rien à faire avec le 201^e », ont-ils dû se dire !

Mais il y a bien des conciliabules et des allées et venues : sûrement qu'il se mijote quelque chose par ici, on entraîne un régiment à l'arrière, on amène, des canons ! « Hum, disent les vieux, les gâs, ça sent mauvais ». Et les cuistots d'enquêter ! Il ne s'agit rien moins pour la 1^{re} D. I. que d'enlever le plateau de Vauclerc et les tranchées d'Hurtebise ! Rien que cela ! Sans doute, nous serions en réserve nous, mais on sait ce que cela veut dire.

Nous ne fûmes pas longtemps incertains, car un vague bruit nous parvint, rassurant. Nous étions relevés, pour aller dans la Somme. Tout le monde fut rasséréiné et après avoir passé le secteur au 300^e R. I., nous gagnâmes Fismes les 19 et 20 Juillet puis Vandières-sous-Châtillon. Ceux qui ont fait cette dernière étape, par l'étouffante chaleur de ce 21 Juillet, s'en souviennent encore ; et cependant des 4 régiments de la D. I. le 201^e fut le seul à entrer dans son cantonnement avec tout son effectif : personne n'était resté à la traîne le long de la route. Le lendemain soir, nous arrivions à Cumières près d'Épernay. « Installez-vous confortablement, mes enfants, vous êtes ici pour un bon repos, vous pourrez vous baigner dans la Marne tous les jours, on va vous organiser une baignade de première classe ». Encore une fois, nous étions ravis de croire... Enfin, c'était le repos. Eh bien, ici, on sera bien. Oui, mais, comme en Avril dernier, la Marne ne voulut pas de nous et le lundi 24 Juillet nous embarquions pour le camp de Crèvecœur.

L'E. M. le 5^e et 6^e bataillons cantonnèrent à Crèvecœur, le 4^e à Rotangy, petit pays noyé dans la verdure, au milieu des champs dorés. Nous garderons longtemps le souvenir du champêtre repos où nous conviaient leurs vergers propres aux longues siestes.

Ah ! ces vergers : on y mangeait la soupe, on y lisait le rapport, on y dormait de jour comme de nuit sous les toiles de tente. Mais quelle ne fut pas la stupeur profonde de ce brave conducteur du T. C. qui, resté auprès de ses voitures un matin que tous étaient à la manœuvre, vit émerger d'une petite tente, un gracieux

minois féminin apeuré et rougissant, puis, d'une tente voisine, un autre minois non moins féminin, non moins apeuré ! De stupeur, il laisse tomber son étrille et faillit s'enfuir ! Explications... sourire, promesse de discrétion. Ces minois appartenaient aux épouses de deux de nos soldats, qui ayant reçu, la veille au soir leur moitié, n'avaient pu trouver à se loger dans le pays et... à la guerre comme à la guerre... s'étaient résignés à monter leur tente pour avoir le logis isolé et discret.

Nous y aurions coulé d'heureux jours s'il n'avait pas fallu chaque matin être debout à quatre heures pour aller manœuvrer dans le camp de Crèvecœur, manœuvres auxquelles donnait une grave signification la proximité du grand champ de bataille, dont l'effervescence soutenue nous était révélée par l'incessant roulement des canons. Nous nous instruisions pour vaincre quand viendrait notre tour et chacun le sentait approcher, mais gardait le sourire. Une de ces manœuvres dura deux jours et une nuit, on lit des exercices de passage de ligne, de traversée de bois, avant d'enlever brillamment le village d'Hardivillers. Si le régiment ne fut pas cité pour ce fait d'armes cela tient sans doute à ce que ses défenseurs étaient Français et n'avaient que des cartouches à blanc !

Le 9 Août, nous quittons Auchy-la-Montagne pour Conty et Tilloy-les-Conty, c'est au cours de cette marche que le régiment défila superbement devant le général Foch, commandant les Armées de la Somme, qui exprima ensuite aux officiers réunis sa satisfaction et sa conviction que tous nous serions ardents dans la lutte prochaine. Le lieutenant-colonel Hebmann s'en porta garant.



Nous vivions tranquilles depuis le 9, lorsque le 12 au soir arriva l'ordre de suspendre les permissions, suivi de l'ordre de départ pour le lendemain. En camions, par Amiens, Villers-Bretonneux, Warfusée-Abancourt nous arrivons à Sailly-Laurette, le long de la Somme, et nous nous acheminons vers le camp Gressaire, sur le plateau au nord de Chipilly traversant, chemin faisant, les camps des camarades du XX^e Corps qui ont fourni déjà un très gros effort et nous accueillent, nous les gâs du 1^{er} C. A. avec sympathie et satisfaction, car ils savent que l'œuvre qu'ils ont commencées si bellement, ils peuvent confier le soin de la continuer à des unités qui ont déjà fait leurs preuves et dont la renommée n'est plus à établir. Cette marque d'estime de la part du 37^e R. I. nous a été sensible ; on en est fier, dans ces moments-là, et on se redresse, malgré soi.

Au camp Gressaire. au contraire, on se courbe, mais c'est pour le nettoyer, car il est fort sale, et il y a du travail, heureusement les corvées de nettoyage sont poétisées par... les harmonies qui s'échappent du bois voisin. En un clin d'œil, on lâche balais, pelles, pioches pour se précipiter dans le bois à la recherche de l'origine des sons. « Eh bien oui, c'était pas de la blague, on a une musique, à c'te heure ». Oui, le 201 a une musique à lui, avec des instrumentistes à lui, pris dans ses brancardiers, anciens musiciens d'active. Et il faut voir si ces braves gens en « mettent un coup » pour que bien vite, la musique du 201 puisse donner sa première audition. Aussi, peu de jours après, nous avons le plaisir de les applaudir, en un amical concert avec la musique du 1^{er} R. I. Le jour on compte les saucisses françaises qui surveillent l'ennemi, on nettoie, on joue au foot-ball, on écrit aux siens. Le soir on admire le somptueux feu d'artifice tiré par les artilleurs et les

fantassins des deux armées qui luttent avec opiniâtreté ; c'est féérique car la concentration des bouches à feu est fantastique et il y en a de tout calibre. Quel grondement : la terre tremble. Et sur le fugace et incessant rougeoiement qui empourpre le ciel en des centaines d'éclairs, se détachent paisibles et innombrables les lueurs rouges, vertes ou blanches des fusées lancées par l'ennemi affolé. C'est vraiment beau.

On admire, mais on a le cœur pincé en songeant que si aujourd'hui la fête nous semble belle parce que nous la contemplons sans risques, demain nous la trouverons moins séduisante parce que nous serons acteurs de premier plan. Et cette pensée, enlève subitement du charme au majestueux tableau, et l'on voudrait ne plus attendre au camp dans cet état d'esprit qui est si pénible en période préparatoire d'attaque. Puisqu'on doit y aller, autant que ce soit tout de suite.

Le 19 au soir, nous partons résolus, néanmoins avec un peu de vague à l'âme. Mais, le spectacle que nous offre la zone arrière du champ de bataille fait diversion et nous admirons l'ordre des campements anglais aperçus, la belle ordonnance des convois, la richesse des stocks d'obus, la profusion et l'importance des bouches à feu.

Et nous arrivons à Maricourt où s'arrête le 6^e bataillon. Les 4^e et 5^e bataillons (C^t Roche et C^t Heinson) relèvent à l'ouest de Maurepas le 1^{er} régiment mixte de zouaves et de tirailleurs. À la vérité, les tranchées toutes chaudes encore de la bataille, manquent de confort et de protection. Mais nous ne sommes pas là pour organiser un secteur, mais au contraire pour continuer la poussée. Et puis, n'est-ce pas la première fois que le régiment occupe le sol reconquis ?

Nous pouvons voir le beau travail de notre artillerie, tout en déplorant que ce soient nos villages de France qui subissent l'effroyable écrasement. Hardecourt-aux-Bois n'a plus aspect de village, l'emplacement même de l'église ne peut être retrouvé qu'après de minutieuses recherches. Quel chaos ! La vue de ces ruines, très affligeante à nos cœurs de Français, donne pourtant espoir à nos cœurs de soldats ; la besogne nous serait facilitée, au jour prochain de la ruée.

Mais dans quel terrain fallait-il progresser ? les énormes cratères jointifs, cette boue liquide et profonde, plus gluante, plus traîtresse encore que celle de Verdun, rendaient la marche plus difficile.

L'ennemi, très vigilant, réagit violemment chaque jour par son artillerie et nos pertes sont sévères déjà le 21 et le 22, où le 6^e bataillon (C^t Hennart) monte en ligne, en liaison avec les britanniques à gauche.

Le 23, nous souffrons également : le poste de secours du 5^e bataillon reçoit un obus de 150 qui tue le médecin aide-major Roshem, blessant l'abbé Liénart et le médecin-auxiliaire Férot, qui malgré tout restent à leur poste.

Mais les 4^e et 5^e bataillons sont prêts à la lutte et résolus à arracher à l'ennemi la tranchée des Fous et le coin de Maurepas qu'il tient encore.

Le 24 Août, à 17 h. 45, les bataillons d'assaut s'élancent comme un seul homme, suivant le barrage roulant merveilleux de précision, et enlèvent splendidement les objectifs fixés. Vu depuis les lisières d'Hardecourt, le spectacle est prodigieux, de nos hommes bondissant en avant au milieu des éclatements nourris du barrage

adverse et malgré les nappes de balles des mitrailleuses ennemies. Il faudrait citer tous les cas d'héroïsme individuel pour être complet et juste ! L'adjudant Pépin, à la tête de ses bombardiers avançant, « sur les talons de nos obus » selon l'expression du général Foch, saute le premier dans la tranchée des Fous, abattant d'un coup de revolver le feldwebel de garde au moment où il allait donner l'alarme à la garnison terrée dans ses abris, celle-ci fut prisonnière en partie ; le reste recalcitrait, nos grenades asphyxiantes en viennent à bout.

La 14^e compagnie, commandée par le capitaine Battet part à l'assaut avec un plan réglé comme pour un ballet et tous accomplissent de point en point le programme tracé à chacun par ce jeune et admirable chef. Grâce à la précision de sa progression, à son initiative et à l'énergie de son intervention personnelle, le bataillon du 1^{er} de ligne avec lequel il était en liaison, peut atteindre son objectif : les dernières maisons de Maurepas. Leurs défenseurs opposent à l'avance du bataillon du 1^{er}



d'infanterie une résistance des plus sévères. La compagnie Battet les débordant largement par une manœuvre hardie, les réduit au silence et permet ainsi la progression des camarades.

Au centre, les compagnies Garcenot et Bar balayent tout sur leur passage, mais la compagnie Huet, poussant jusqu'au bois de Maurepas est cruellement prise à partie par les mitrailleuses de ce bois et de la ferme Falfemont et perd tous ses chefs de section. Le 6^e bataillon assurait la liaison entre l'aile gauche du régiment et l'armée britannique, tâche ingrate qu'il remplit sans défaillance. Son adjudant-major le capitaine de Parseval était tué. Il fallait voir le capitaine Daillencourt entraîner avec son autorité habituelle les compagnies britanniques qui hésitaient. Quelle chaude soirée, mais quel élan, quelle ardeur ! Et cependant nous attaquions une tranchée formidablement flanquée à droite de Maurepas (partie ennemie), à gauche par la funeste ferme de Falfemont que nos canons de 37 canardèrent si bellement, au commandement du lieutenant Tissot.

Le régiment se révéla, ce jour-là, aussi vigoureux dans l'attaque qu'il avait été tenace dans la défensive, aussi fut-il récompensé par une belle citation à l'ordre de la VI^e armée.

Comme dans tout drame il y a l'incident amusant, narrons celui-ci : En pleine attaque le pasteur Nick, dont la haute silhouette (toujours surchargée de musettes, couvertures, paquets divers, tout cela destiné aux blessés) apparaissait au milieu des combattants chaque fois qu'il y avait un coup dur. M. Nick parcourait le champ de bataille, à recherche des blessés, non loin de M. l'abbé Liénart : avisant un groupe de prisonniers qui venait vers nos arrières et ayant besoin sur l'heure d'un renfort de brancardiers, il se précipite vers eux pour les embaucher. Saisis de peur à la vue de ce grand homme si vif, ils tombent tous les six à genoux devant lui et levant les bras, croyant leur dernière heure venue et pensant se trouver en face d'un chef d'un grade très supérieur, M. Nick étant le seul Français à cet endroit,

vêtu d'une tenue bleu sombre, sur laquelle brillait la croix d'aumônier.

D'abord surpris, notre Pasteur leur expliqua ce qu'il attendait d'eux, non sans leur dire en quelques mots l'indignité de leur cause. Puis il songea subitement qu'il se trouvait seul, en face de six gaillards bien découplés. Il ne fut rassuré que lorsque ayant fouillé dans sa poche il eut constaté qu'il avait sous la main... son canif ; l'excellent homme fut dès lors tranquille.

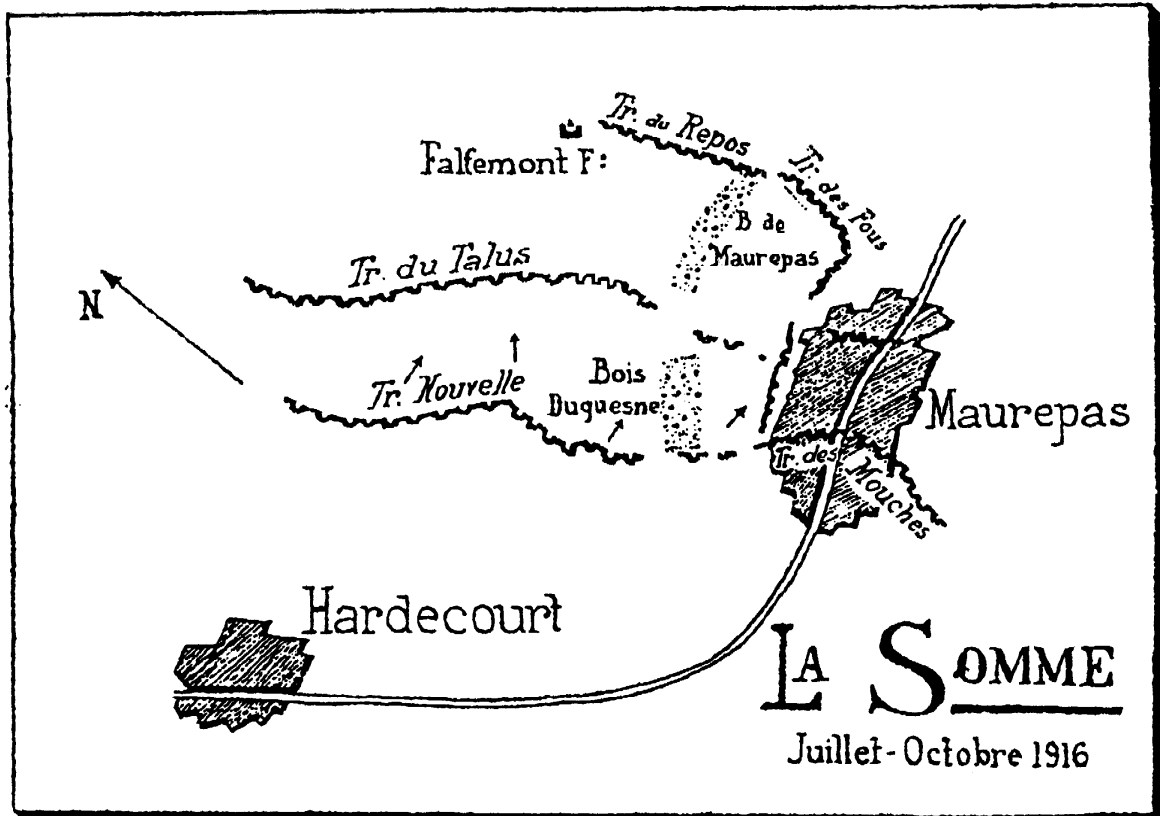
Un officier de l'État Major belge, le Major Panhuys, avait assisté à l'attaque menée par le régiment et visita le terrain sous la conduite du lieutenant-colonel Hebmann. Lorsqu'il quitta l'E. M. du régiment où il avait passé quelques jours, il témoigna son admiration au colonel et en repartant vers Maricourt, il ne manqua pas de se retourner à plusieurs reprises du côté où combattait encore le régiment, en saluant les talons joints. Le planton qui l'accompagnait n'en revenait pas... Cet hommage discret n'a-t-il pas son éloquence ?

Le 4^e bataillon fut relevé le 27 par le 2^e bataillon du 127^e et vint se placer en réserve dans les inconfortables tranchées à l'est d'Hardecourt, on prenait cela pour du luxe ! Il n'eut pas, d'ailleurs, à profiter longuement des délices de Galata, car il fut bientôt remis à la disposition du 127^e et invité à prendre le bois de Maurepas.

Ah ! ce brigand de bois, qui barrait le ravin de Combles, menaçait la gauche de notre ligne nouvelle, et était bourré de solides abris et de mitrailleuses. Quel mauvais sang il nous fit faire ! On le croyait imprenable ! Eh bien, si vous voulez savoir comment il a été occupé par la 15^e compagnie il faudrait entendre le capitaine Champeaux qui la commandait. S'étant faufilé dans le bois terrible, avec le brave lieutenant Lemaire, il a avisé un abri à l'intérieur duquel brûlait une bougie. Pas de doute, l'abri était occupé par les Allemands. Soyons humains ! : « Sortez, vous êtes prisonniers ». Personne ne sort : « Allons les grands moyens » vlan, une grenade asphyxiante adroitement balancée explose dans l'abri, le remplissant de fumée. Revolver au poing, nos patrouilleurs attendent et voient sortir, affolé... un immense chat roux... puis un être humain, un peu étonné. O stupeur ! C'est le caporal Papon de la 15^e compagnie qui était venu également patrouiller et furetant dans l'abri, un peu dur d'oreilles, n'avait pas entendu les appels de son chef... Rire homérique puis on visite les autres abris et on ramasse le butin que l'ennemi trop pressé et trop talonné par le 4^e bataillon depuis deux jours a abandonné en fuyant.

Le bois de Maurepas occupé, ce fut l'épine retirée du flanc gauche du 127 qui put attaquer avec succès le 4 Septembre et progresser en direction de Combles.

Le 4^e bataillon est relevé dans la nuit du 4 au 5 et vient rejoindre les deux autres qui sont depuis la veille au bivouac à l'ouest de Bray-sur-Somme.



Nous étions exténués, luttant depuis seize jours sans répit, ravitaillés par des corvées de pionniers, effectuées dans de très dures conditions de parcours ; nous aspirions à bien nous nettoyer et à nous reposer. Mais était-ce un lieu de rafraîchissement, ce bivouac très sale, où sous nos toiles de tente nous n'avions même pas de paille ? Non, aussi partions-nous le 8 Septembre pour des lieux plus habitables : 4^e et 6^e au camp des Célestins, E. M. et 5^e bataillon à Sailly-Laurette. Ce n'était pas folichon, mais nous pûmes au moins nous doucher, pour tenter de noyer les « totos boches » qui avaient, eux aussi, fait « Kamarade » et s'étaient mis, spontanément en « subsistance » sur nos délicates personnes.

Nous vivions presque heureux lorsque dans la nuit du 11 au 12, ordre de départ : « Mince alors ! — Déjà ! — on a encore besoin du 201 ! Toujours les mêmes ! ».

Et c'est l'embarquement en camions : cela presse tant que cela ? La percée ? Pourtant, on doit bivouaquer au bois Billon, près de la saucisse et des grosses pièces de 240 de chez nous et des mignons obusiers de 305 et 380 anglais. Il y a aussi un camp de prisonniers où à chaque instant des chasseurs à cheval amènent d'arrogants officiers ou de pauvres « Fritz » complètement abrutis. Alors, ça marche, là-bas ? — Épatamment !

À 20 heures, départ pour le ravin du bois Vieux — au sud-ouest de Maurepas ; nous sommes en réserve de la 45^e D. I. — Mauvais tabac, grognent les vieux qui se méfient. Pas drôle la route du bois Billion à ce ravin on ne se méfie pas et tout d'un coup à trois mètres de vous part un coup de canon anglais, un de ces petits jouets de 8 à 10 mètres de long sur lequel on a failli marcher, tellement il est bien camouflé. On sursaute, c'est agaçant, ce n'est pas qu'on ait eu peur, non, mais cette

flamme chaude qui vous fouette le visage, celle déchirante détonation, il y a de quoi surprendre les plus crânes.

Et puis, pas moyen de passer sur la route encombrée par les autos, les convois d'artillerie ; et toujours les gros départs anglais et parfois un obus ennemi.

« Où va-t-on d'abord ?— En réserve—T' vas vire ! » — En effet, être en réserve au bois Vieux, cela consiste à aller à 4 kilomètres plus loin, aux tranchées du Mamelon et de Sivas dans un terrain bouleversé effroyablement par une nuit d'encre. Personne ne connaît le chemin, pas de guides, les Allemands cognent, tout le monde rouspète... et tout le monde arrive quand même. Il y a des grâces d'état. La journée du 12 a été bonne, Bouchavesnes a été arraché aux Allemands, qui, sous la poussée de la brigade Messimy détalaiement dare-dare. Nous recevons le 13 Septembre à 11 heures l'ordre de nous porter à 15 heures direction de Rancourt pour renforcer la 89^e brigade. Ce fut épique et jamais encore nous n'avions eu à jouer un rôle aussi dangereux. Pensez donc ! Effectuer trois kilomètres en pleine vue de l'ennemi, à trois heures de l'après-midi, par temps clair, sous le contrôle de son artillerie et de ses mitrailleuses. Brrr ! on en tremble encore. Cependant il le fallait.

Le bataillon Heinon part le premier de la tranchée du Mamelon. Quel cortège lui font les artilleurs d'en face !

Puis, venant de la tranchée de Sivas le bataillon Hennart, au milieu duquel marche le colonel Hebmann, et son état-major, tous impassibles sous la rafale incessante. Ensuite, c'est la C. H. R. elle-même déployée derrière son chef le lieutenant Péchabrier. Enfin le bataillon Roche. Le commandant, très froid, a très grand air avec sa queue de billard qu'il manie avec l'élégance d'un gentilhomme du siècle de Louis XIV. Il précède, très digne, la troupe de ses « Petits » qu'il voudrait bien voir ailleurs . Il marche dans le sillage des autres bataillons.

L'aventure s'annonçait bien ! Aux prix de pertes sérieuses, nos bataillons atteignirent leurs positions de combat, effroyablement battues. Certains passages sont si bien repérés que tout homme qui y passe sans précautions est abattu. Ah ! c'est bien le champ de bataille ici : aucun abri, des tranchées à peine ébauchées et un ennemi des plus vigilants.

Mais il faut soutenir les bataillons d'infanterie légère d'Afrique du colonel Abbat qui tombe mortellement frappé dans les bras de notre colonel.

Alors, nous attaquons aussi, le 6^e bataillon fait de son mieux, mais ses effectifs sont pauvres. Autour du capitaine Mérienne il n'y a que six hommes ; il part quand même. Le capitaine Daillencourt, en tête de sa compagnie s'est avancé près de la tranchée ennemie, mais il reste seul indemne avec deux hommes, sous une nappe de balles tirées à bout portant. Pendant six heures il fera le mort, s'astreignant à rester immobile, pour s'éviter d'être pris comme cible ; profitant de la nuit il parvient à regagner sa tranchée. Le régiment tout entier vécut là, sous Rancourt, des heures terribles se sacrifiant obscurément, sans gloire, attaquant avec des poignées d'hommes.

Avec quelle joie nous reçûmes Tordre de relève le 16 au soir, elle s'effectua sous un triple tir de barrage qui ne toucha personne. Nous allions à Hardecourt remis enfin, à la disposition de la 1^{re} D. I. Oh ! la joie de rentrer dans le giron de sa fa-

mille ! Hardecourt nous apparaît à ce moment comme un lieu de délices ; il est vrai qu'on y a eau et gaz (à tous les étages) car il pleut, il pleut, et il nous arrive des obus à surpalite, les premiers suffocants auxquels nous ayons affaire. C'est nouveau ! C'est nouveau comme ces engins dont les Anglais viennent de se servir et qui écrasent tout ; des « crème de Menthe », comme disent les initiés.

Le 21 nous quittons Hardecourt, devenu presque l'arrière, pour retourner au bois Billon ; des camions nous emmenèrent rondement à Aubigny près de Corbie ; qu'ils soient bénis, ceux-là qui, pour une fois, nous conduisent au repos !

Oui, ce fut un bon repos, en ce pays où le régiment fut vite appréciée des habitants. Le colonel passa une revue dans un brouillard opaque pour remettre aux braves les récompenses méritées par leur conduite, et notre aumônier en des paroles qui nous firent vibrer nous convia à rendre hommage à ceux d'entre nous qui avaient payé de leur vie et de leur sang l'acquisition et la conservation de la parcelle de terre française que notre régiment avait arrachée de haute lutte à l'ennemi.

Le 30 Septembre, renforcé de 500 hommes, dont 42. Sénégalais, superbes gars, nous embarquons en camions pour Lœuilly où nous pensions séjourner. Mais dès le lendemain, nous apprenions que nous partions pour le Tréport, comme les troupes qui nous avaient précédées. À la gare de Crèvecœur où nous avait amenés des camions, on nous dit : « Ce n'est pas au Tréport que vous allez, vous le 201, mais à Chantilly, à la garde du Grand quartier ».



« C'est une affaire ! » Confiants, nous nous endormons ; ah ! les rêves roses de cette nuit-là !!!!

Un matin brumeux... une campagne nue... de petits bois de sapins... le train stoppe dans une gare silencieuse. « Chantilly ! Tout le monde descend », crie un loustic.

Nous débarquons à Saint-Hilaire-au-Temple, en Champagne.

CHAPITRE V

SAINT-HILAIRE-AU-TEMPLE. — LA CABANE. — LA CHEPPE.

PIÉMONT. — MAISONS-DE-CHAMPAGNE.

(Octobre 1916-Février 1917)

La déception est grande quand, embarqués pour Chantilly, nous arrivons, le 3 Octobre, à Saint-Hilaire-au-Temple. Ce n'est pas précisément ce que nous avons rêvé. Que se passe-t-il donc ? Est-ce là le repos ? Non, nous allons prendre le secteur et libérer une division qui, fraîche, ira aider les camarades dans la Somme. Et malgré le peu de charme que cela nous réserve et les tristes souvenirs que nous rappelle ce secteur de Souain nous allons nous y installer, à la Cabane, devant la fameuse ferme Navarin.

La relève se fait le 6 Octobre. Certes on « bougonne » un peu et pour cause : nous nous étions fait des illusions. Après avoir compté, durant toute l'attaque de la Somme, sur un peu de repos au bord de la mer, en Seine-Inférieure, nous avons cru aller à Chantilly, où nos camarades du 1^{er} d'infanterie étaient cantonnés. Et au lieu de cela, la Champagne désolée et désolante est là, nous attendant.

L'hiver qui commence s'annonce dur. On s'installe cependant, d'ailleurs assez bien, car le secteur est bien organisé et pas très agité. Ce nous est une consolation, car nous aurions pu tomber beaucoup plus mal.

Notre séjour à la Cabane, coïncide avec la transformation de notre division qui sera à l'avenir formée des 1^{er}, 201^e et 233^e. Les 43^e et 127^e quittent la 1^{re} division pour former avec le 327^e, la 362^e division.

Le 29 Novembre, nous sommes relevés, mais pour rester dans la région, au repos à Piémont, la Cheppe. Ce repos dure d'ailleurs très peu de temps car un travail urgent de deuxième position s'impose et nous y sommes employés.

Nous remontons en ligne, dans notre ancien secteur, devant Navarin, le 6 Janvier. Mais déjà nous savons que ce sera pour peu de temps. De nombreux « tuyaux » circulent en effet, l'un d'eux prend consistance : le 1^{er} corps d'armée a des éléments dans la région de Jonchery, où ils procèdent à des reconnaissances ; on attaquerait de ce côté et nous serions de la fête. C'est sans doute le travail à faire au printemps qui se prépare.

Le 15 Janvier, le colonel Hebmann nous quitte pour aller prendre le comman-

dement d'une Infanterie divisionnaire à Verdun. Le lieutenant-colonel Mougin venant du 8^e R. I. lui succède au commandement du régiment.

Fin janvier nous sommes relevés et nous descendons à la Cheppe et Bus-sy-le-Château. Dieu que nous y avons souffert de froid ! au cours de cette si dure période ! À peine arrivait-on à se réchauffer un peu dans la journée, les nuits dans les baraquements étaient terribles. Voilà un pays qu'on, ne regrettera pas.

Enfin l'ordre arrive de nous préparer au départ et de fait nous partons le 15 Février, pour aller cantonner à Saint-Germain-la-Ville, où nous arrivons à 15 heures. L'étape déjà longue (25 kilomètres) avait été rendue pénible par le mauvais état des routes. Depuis le matin nous n'avions pas cessé d'entendre un violent roulement. Une attaque se produisait certainement quelque part, dans la direction du Nord-Est. Chacun se souvenait alors, qu'il y a un an presque jour pour jour, l'ennemi avait attaqué sous Verdun, se demandait si nous n'allions pas être appelés vivement à aller étayer nos lignes. Le canon semblait nous convoquer.

Et de fait, alors que nous étions arrivés à 15 heures, exténués de fatigue, un coup de téléphone est donné à 18 heures au lieutenant-colonel qui reçoit l'ordre d'alerter immédiatement le régiment. Les camions arrivent pour nous embarquer. C'en est fait, nous n'y « coupons » pas. Les autos nous prennent et nous mènent, dans la nuit, vers le Nord, vers les lieux du bombardement, dans le secteur tenu par la 2^e division.

À Saint-Jean-sur-Tourbe, le général Guignabaudet nous envoie dans le secteur de Maisons-de-Champagne. Le 4^e bataillon est en tête, bientôt suivi par le 5^e et le 6^e. Nous apprenons alors ce qui s'est passé.

L'ennemi a attaqué Maisons-de-Champagne, le 8^e et le 208^e R. I., ont subi le choc, ont perdu du terrain et maintenant que la crête qui domine le Marson est prise par les Allemands, nous ne savons pas ce que sera demain.

Débarqués à Laval, il nous faut gagner les lignes par la grand' route et le ravin de Marson.



Nous sommes on ne peut plus fatigués, la longue marche de la journée, le manque de repos complet, cet embarquement inopiné en camions, cette nuit sans sommeil, nous ont mis à « plat ». Et cependant on marche, puisqu'on va au secours de camarades.

À partir de Minaucourt nous entrons dans une véritable nappe de gaz. Les Allemands, pour empêcher nos réserves d'avancer, arrosent en effet la grande route et créent dans le ravin de Marson un barrage serré d'obus toxiques.

Déjà on n'y voyait guère ; maintenant, avec le masque sur la figure, il devient impossible de se diriger. Les hommes se

tiennent par la capote et, en file indienne, on marche en aveugle. Il faut se garer, et des obus qui sonnent la route, et des caissons d'artillerie qui nous croisent à toute allure.

Pour se diriger il faut soulever le masque et c'est alors le gaz qui nous suffoque.

C'est, croyons-nous, la marche la plus pénible que nous ayons faite au cours de cette dure campagne.

Au petit jour nous arrivons à l'ouvrage du Fortin et la journée toute entière fut employée à prendre position homme par homme car l'ennemi qui nous a vus, salue nos débuts dans le secteur, par un arrosage des plus copieux sur tous les boyaux.

Le 4^e bataillon occupe l'ouvrage Poquereau, son installation lui coûte des pertes sensibles. Deux chefs de bataillon les commandants Roche et Heinson sont évacués pour intoxication. Les 5^e et 6^e bataillons sont en réserve dans le ravin de Marson et sous le Tunnel.

Notre rôle est maintenant de tenir la ligne sur laquelle le 208^e R. I. a été rejeté, de la mettre en état de défense tout en préparant une attaque qui aura pour but la reprise du terrain perdu.

L'ennemi semble vouloir se contenter de son succès, la position dominante qu'il occupe lui suffit.

Il ne prononce aucun mouvement et se borne à interdire tous nos travaux, par un tir des plus soutenus et des plus nourris qui décèle une nombreuse artillerie.

L'attaque pour la reprise de la position devient de plus en plus précise et il semble bien que cet honneur va encore nous échoir. Cette perspective n'a rien d'emballant, d'autant que le terrain se prête peu à l'opération, que la fatigue est énorme, que nos pertes depuis notre arrivée ont été sévères.

Mais s'il le faut on ira et, ma foi, nous nous préparons.

Un labeur énorme commence alors ; la création d'une parallèle de départ sur tout le front du régiment qu'il faut faire en quelques nuits réclame toutes les énergies. La pluie tombe sans discontinuer sur ce terrain imperméable et ajoute encore à nos fatigues ; l'ennemi a d'ailleurs prévu nos intentions que nos travaux révèlent ; il fait dans tout le secteur des tirs de contre-préparation qui nous gê-



nent considérablement.

L'attaque est fixée au 25.

Il était dit que nous ne la ferions pas. Tout est terminé, le travail est au point grâce à la belle énergie du capitaine Battet, qui toujours sur la brèche, donnant le plus bel exemple, stimulait le zèle de chacun. Le 4^e bataillon a achevé au jour voulu le travail qui lui incombait. Les 5^e et 6^e ont pris la tenue d'attaque au ravin des Pins et montent pour prendre position. Les premiers éléments atteignent déjà la ligne quand le contre-ordre arrive.

Le régiment n'attaquera pas et sera relevé. Il doit, aller à l'arrière pour se préparer à la grande attaque du printemps, à laquelle il doit coopérer.

Cette période, si elle n'avait rien eu de glorieux, est certainement une de celles qui restera le plus longtemps gravée dans la mémoire de tous, comme ayant été une des plus dures de la campagne.

Le 4^e bataillon, commandé par le capitaine Battet, avait donné son plein de dévouement et le général Grégoire l'en récompensa par une très belle citation à l'ordre de la division.

CHAPITRE VI

CONDÉ- EN-BRIE. — BEAURIEUX. — MAIZY. — CRAONNES

(Mars-Avril 1917)

Notre arrivée dans la région de Condé-en-Brie coïncida avec une très sérieuse chute de neige ; dans les petits hameaux et les fermes où nous cantonnions, la vie manquait de charme. Mais le 8 Mars au matin, nous reprenions les cantonnements du 1^{er} régiment d'infanterie, qui avec le 233 et l'E.-M. de la division est monté du côté de l'Aisne, où, paraît-il, il se prépare quelque chose de sérieux. Nous recueillons, nous, pour l'instant la récompense de nos souffrances à Maisons de Champagne, et nous éprouvons une certaine satisfaction à savoir que nous sommes les seuls éléments de la division laissés au repos.

D'ailleurs, les cantonnements sont vastes et bons ; l'État-Major est à Condé-en-Brie, le 4^e bataillon à Montigny-les-Condé et écarts, le 5^e à Courboin, Confremieux et le 6^e à Celles-les-Condé ; on fait bien quelques exercices pour ne pas s'ankyloser, même des marches de nuit, mais il ne faut pas nous plaindre ; ce n'est pas là du surmenage.

Et puis, les distractions les plus variées nous arrivent de Paris. Voici d'abord notre Polin national, si populaire, si plein d'esprit dans sa bonhomie, si amusant dans ses chansons que bien vite nous aurons apprises. Et nous tenons à ce qu'on sache bien, dans toute la France, que c'est devant nous, le 201, que Polin a chanté pour la première fois *la Madelon* (qui depuis...) afin de se rendre compte si elle serait bien accueillie, devant un public de troupiers ! Ah ! mes enfants, il a du être satisfait le « bon gros père », car après les tâtonnements du premier refrain, voilà que nous avons tous chanté à faire crouler la salle. Pour un succès, c'en était un. Hâtivement, notre clique et notre musique en notèrent le chant et *la Madelon* fut adoptée par acclamations. Beaucoup de gens vous diront qu'ils ont été les premiers à entendre *la Madelon* : qu'on le dise à d'autres, c'est nous qui en avons eu la primeur à Condé-en-Brie.

À côté de Polin, nous avons applaudi à tout rompre la toute gracieuse Marguerite Deval et son ineffable compère Guyon fils. Ils ont joué deux jours l'après-midi et le soir. Quelle simplicité, quel désir de nous distraire. Ah ! on en oubliait la guerre.

Nous étions encore sous le charme quand on nous annonça l'arrivée du Théâtre aux Armées. Décidément, on nous gâtait ; derechef nous nous ruons dans le petit

hangar très gentiment orné, élevé à la dignité de Théâtre. Cette fois c'est pour admirer Cécile Sorel, la divine charmeuse. Mme Lesenne à la voix si chaude, si prenante, Jane Faber, exquise, Marie-Ange Feriel d'un talent si profond, sa fille infiniment gracieuse et souple dans ses danses russes, le gentil couple Vallet.

Le croiriez-vous ? Eh bien, ces étoiles ont joué devant notre parterre de Soldats avec, certainement plus de plaisir, que devant la plus belle salle de Paris. Et quelle perfection ! Vrai, on était flatté !

Qu'ils soient bénis tous ceux-là qui sont venus nous arracher à nos préoccupations de guerriers, appelés à marcher bientôt ! Ils nous ont, pour un moment, donné une douce émotion et fait apprécier cet art français qui est une partie du patrimoine national que nous défendons depuis deux ans et demi contre le brutal peuple de proie qui s'enorgueillit de sa prétendue « Kultur ». Qu'ils viennent prendre de la graine, les Barbares ! Mais durant toutes ces réjouissances, les canons défilent nombreux, montant vers l'Aisne ; on sent qu'il se prépare un gros coup. Et nous n'en serions pas ? Que si !

Le 23 Mars à 13 heures, au son de *la Madelon*, nous quittons ce charmant coin de Condé-en-Brie, passons à Dormans et arrivons très tard aux cantonnements de Sainte-Gemme et Goussancourt. En route le lendemain pour Hourges et Unchair ; nous commençons à voir que l'on se prépare ferme ici : camps d'aviation, voies ferrées, H.O.E., dépôts de munitions...

Le 20 Mars (on dort une heure de moins, car cette nuit, nous adoptons l'heure d'été), nous nous acheminons vers l'Aisne. Le 4^e bataillon entre à Beaurieux sous un intense bombardement (le sous-lieutenant Mathieu a les deux jambes coupées), le 6^e s'installe à Cuiry-les-Chaudardes ; deux compagnies du 5^e bataillon sont restées à Goussancourt, les deux autres se logent dans les grottes de Romain ; la C.H.R. arrive à Maizy en même temps que les obus de 150 que ces Messieurs nous octroient avec largesse. Ah ! nos cantonnements d'arrière ne sont guère folichons !



Heureusement, les artilleurs allemands sont méthodiques ; ils tirent généralement à heure fixe, sur le quartier de la gare de Maizy, alors, on s'en écarte à ces moments-là. La bonne solution est prise par la C.H.R. qui se loge à l'autre extrémité de Maizy, dans les vastes péniches immobilisées sur le canal. Là on ne risque pas les sous-marins ! qui font beaucoup parler d'eux par ailleurs.

Les 4^e et 6^e bataillons vont aux travaux dans le secteur d'attaque ; on sait que pour nous ce sera cette tranchée qui domine la vallée de Craonnelle, en bordure du Chemin des Dames. Les travaux sont durs, de nuit, au loin, dans la boue ; et dès qu'on revient au cantonnement, on est obligé de bien tendre l'oreille pour savoir de quel côté s'écarter lors des bombardements de Cuiry et de Beaurieux. Un soir, Beaurieux encaisse tellement que nous crûmes tués tous les camarades du 4^e bataillon ; on court aux nouvelles, total

des pertes : 1 mulet blessé !!! Mais un 77 avait traversé la chambre où travaillait le capitaine Battet, pour aller éclater derrière la cloison. Si vous croyez que le capitaine s'est arrêté d'écrire ? Ah non, alors !

Pas étonnant que l'ennemi nous canarde ! pas 1 mètre de terrain où l'on ne voit camp, T.C., T.R., batteries, échelons, dépôts de munitions, Décauville, etc.. Au moins, nous serons nombreux à la fête et sûrement « ça va coller ».

Chacun se prépare minutieusement et avec gravité, car on sent que ce sera chaud.

Dans la nuit du 9 au 10, le bataillon Battet vient relever le 73^e régiment d'infanterie dans les tranchées de Belfort, de Corbeil, de Saget et d'Orléans qui, sur la croupe au nord-est de Craonnelle, en avant de la côte 124,7, font face à notre premier objectif de demain. Cet objectif, l'orgueilleuse tranchée du Ballon, est formidablement établie dans le roc, en avant du Chemin des Dames et parallèlement à lui. Elle est puissamment flanquée à l'ouest par le plateau de Vauclerc, à l'est par le redoutable saillant de Jutland, c'est une citadelle plantée au bord d'une falaise presque à pic. Pour arriver jusqu'à elle, il nous faudra traverser le ravin Sans Nom ; où s'élèvent, au bord du ruisseau, les deux maisons Sans Nom, maisons du Mystère, point de rencontre des patrouilles. Il y a bien 800 à 900 mètres de nos tranchées au bord abrupt de la falaise, et ce ravin nous paraît plein de promesses... Mais, nous l'aurons vite franchi, car c'est l'ordre et dès que la tranchée sera prise, nous passerons à celle de la Sapinière et l'enlèverons, avant de traverser la forêt de Vauclerc et de pousser plus au nord au delà de l'Ailette.

C'est un beau programme ; chacun se doute que son exécution sera laborieuse, car c'est un rude morceau à enlever. Mais nous ne sommes pas seuls à attaquer, puisque le front doit s'allumer de Soissons à Souain. Il y a quantité de divisions, de l'artillerie en masse, des camarades ont même vu des tanks qui passent partout, pilotés par des gaillards qui n'ont pas froid aux yeux... il fait si chaud dans ces machines-là ! Et puis, nos officiers connaissent à fond les mouvements à faire, ils ont des boussoles et des cartes et nous savons qu'avec eux on peut avoir confiance. Nous sommes résolus. Il faut en finir avec les « vilains cocos » qui souillent notre territoire et chacun est décidé à faire de son mieux. Mais ces brigands-là ne cessent de bombarder le bataillon Battet à explosifs et d'empoisonner le bataillon Hennart, à Blanc-Sablou avec des obus à gaz ; les corvées de soupe ne peuvent circuler qu'avec le masque, beaucoup de camarades sont intoxiqués.

Ah ! vivement le jour J. qu'on leur fasse payer tout cela en gros et en détail. Le colonel dans un ordre du jour émouvant, exalte encore notre ardeur.

Il arrive, ce jour J., le 16 avril ; les 5^e et 6^e bataillons se sont placés la nuit dans les tranchées de départ et à 6 heures, s'élancent splendidement à l'assaut ; leur sortie, superbe d'ordre et d'entrain arrache des larmes à ceux qui, provisoirement retenus par leurs fonctions à la tranchée de Corbeil assistent en spectateurs à cet élan.

Mais les cœurs battaient ! Comme il nous tardait d'avoir franchi ce ravin qui nous paraissait interminable, d'avoir atteint cette forteresse qui nous semblait s'élever dans le ciel, au fur et à mesure de notre avance. Celle-ci s'effectue d'abord dans le calme et nous atteignons sans grand mal le ruisseau « Sans Nom ». Mais là quelles réceptions ; les innombrables mitrailleuses allemandes, enfouies sous 3

mètres de roc au Tourillon de Vauclerc, au Jutland et à la tranchée du Balcon, se démasquent et crachent un feu d'enfer sur nos vagues surprises.

Immédiatement les malheureux atteints tombent en grand nombre : les valides se couchent, après une tentative de progression, qui fait de nouvelles victimes ; des éléments du 5^e parviennent au pied de la tranchée du Balcon, mais sont contraints de se terrer.

La situation est extrêmement critique.

Les balles de mitrailleuses constituent une nappe ininterrompue et un bruit plus sourd suivi d'une plainte, marque qu'un camarade vient d'être frappé. Dominant cet incessant piaulement, le fracas de la canonnade, l'éclatement déchirant des fusants. Tout tremble : le sol labouré effroyablement, l'air sillonné de projectiles de tous calibres, les arbres qui à chaque seconde tombent, fracassés, en un bruit sec, définitif.



Pour être vrai, disons que nous tremblons aussi, nous, l'enjeu de cette lutte sans merci, le but des engins homicides ; nous tremblons un peu de peur, mais pleurons aussi de rage ; les plus braves sont frappés ; la mort aveugle s'abat partout. C'est une effroyable sensation de la sentir vous frôler à chaque instant, comme en jouant ; et l'on songe à ceux que l'on aime et que l'on ne reverra certainement plus, on pense, on prie, on songe aussi que la belle attaque sur laquelle on fondait tant d'espairs est manquée ; c'est terrible.

On ne souhaite pas la blessure pépère, puisqu'on ne peut pas bouger de place ; le médecin du 5^e bataillon, le Dr Lebecq, blessé sévèrement déjà a été mortellement frappé tandis qu'on tentait de l'emporter ; celui du 6^e bataillon, le Dr Lorentz,

est obligé de ramper pour aller porter secours aux blessés ; partout des cris, des plaintes, des supplications. C'est l'enfer, ce ravin « Sans Nom », c'est le Val d'enfer. Combien d'heures passent ainsi. On ne le saurait dire ? Et on ne voit pas d'issue humainement prévisible à la situation de ces malheureux tapis au fond de cette cuvette de mort. Et nous restons, cloués au sol, terrés au maximum, nous faisant tout petits. Jusqu'à quand ce supplice durera-t-il ? Qui nous en délivrera ? Personne, c'est impossible.

Eh bien si, camarades ! Reprenez courage et confiance ; tenez encore un peu.

« Mais ils sont fous, ils vont se faire hacher ! » « Ils » ce sont des camarades du 4^e bataillon, qui jusqu'alors en réserve au pied du Jutland, viennent de recevoir l'ordre de se faufiler en arrière de nous pour passer de notre droite à notre gauche et prendre pied dans la tranchée du Balcon en passant par le plateau de Vauclerc.

Le mouvement est d'une audace inouïe et pour l'avoir prescrit, il faut que le colonel Mougin ait mis toute sa confiance et tout son espoir dans le capitaine Battet, qui commande le bataillon. Le général Grégoire a donné son entière approbation aux mesures prises par notre colonel, et son chef d'E.-M., le commandant Boizard, accompagné des lieutenants Nevejans et Robert de Rothschild, est venu au P. C. du 201, à la cote 124,7, dire tous les vœux du général pour la réussite de cette audacieuse opération.

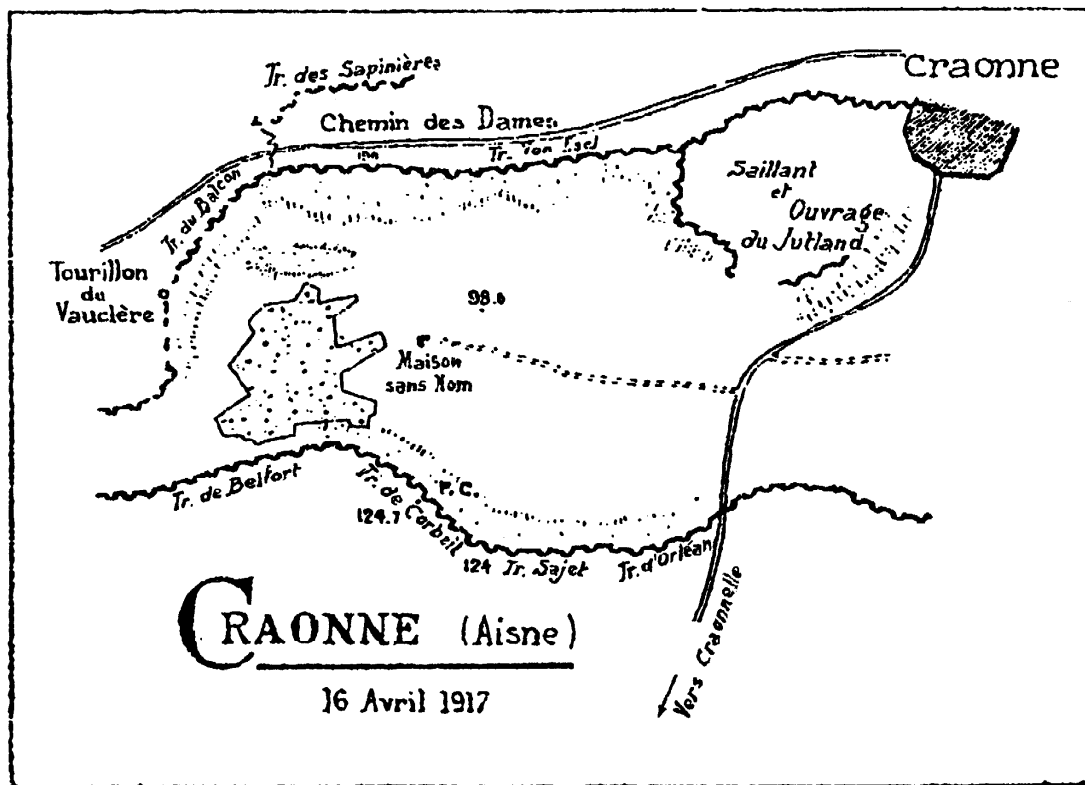
De la confiance du colonel, le capitaine Battet est digne ; il l'a maintes fois prouvé. Ici, il se surpassera. Le premier, il montre le chemin, traverse sans sourciller l'effroyable champ de mort et parvient à escalader l'aride pente du Tourillon de Vauclerc. Il sait que ses hommes le suivront partout. Il ne doute pas plus d'eux qu'eux de lui, bel exemple de solidarité de chef à soldat.

Un par un, ils viennent se courbant, se couchant, se relevant, courant ; ils manœuvrent sous les obus ! Et quand il a une poignée d'hommes avec lui, le capitaine Battet se précipite dans la tranchée du Tourillon, y prend pied, y fait monter tout son monde et, comme un ouragan, déferle dans la tranchée du Balcon qui lui fait suite.

Et c'est de là que nos camarades nous font signe ! Est-ce croyable ? Ah ! les braves gens ! Leur mouvement de flanc a réussi au delà de toute espérance et nous libère du plus grand de tous nos obstacles. Aussi, vers 18 heures, le 6^e bataillon peut-il se hisser à la tranchée du Balcon et l'occuper avec des éléments du 5^e plus à droite.

On tente de remettre un peu d'ordre, la nuit venue, dans les unités, mais combien d'officiers sont tombés ! Et combien de sous-officiers, et combien de camarades !

Et voici que commence le dur labeur des brancardiers, dans une nuit opaque où les flammes des éclatements jettent par instant une rapide lueur, sous la pluie, dans la boue, à travers les balles et les obus. Comment retrouver son chemin, avec des fardeaux précieux et si fragiles !



Les médecins des bataillons qui ont suivi les vagues sont désolés de n'avoir pas trois fois plus de personnel car vingt brancardiers sur quarante-deux ont été frappés. Leurs blessés, rassemblés dans la maison « Sans Nom » ou derrière la croupe voisine, sont impatients et se lamentent ; chacun voudrait être enlevé le premier, afin de fuir au plus vite cet enfer, si douloureux déjà à l'homme valide. De leur mieux, les médecins les consolent, les exhortent à la patience. Que cette tâche est ingrate ! Tous nos médecins, dirigés par le D^r Bonjean, se sont révélés ce jour-là de grands cœurs et de braves gens. Ils ont pour collaborateurs précieux, le Pasteur Nick et l'Abbé Liénard, qui, aux endroits les plus dangereux, assistent et réconfortent les blessés. À la stupéfaction de tous, aucun projectile ne les atteint au cours de leur œuvre de charité.

La matinée du lendemain 17 est grise, mais d'un calme relatif, vers 13 h. 30, nous arrivons l'ordre de prendre la tranchée de la Sapinière. Les éléments du 4^e bataillon à gauche, du 6^e au centre, et du 5^e à droite, parviennent à cette tranchée, nous y faisons des prisonniers ; mais la contre-attaque survient ; les fantassins allemands sont en manche de chemise et ont la supériorité de l'aisance dans leurs mouvements ; nous sommes rejetés dans la tranchée du Balcon que nous conservons malgré tous les efforts de l'ennemi.



La 23^e compagnie qui avait poussé au delà de la Sapinière perd tous ses officiers, blessés et prisonniers et nous avons la douleur de voir tomber mortellement frappé notre brave capitaine Battet, victime de sa bravoure, au moment où il dirigeait la résistance aux alentours de la Carrière. Eh bien, il s'est trouvé, à côté de lui, en ce moment critique, des camarades de tous les bataillons qui avaient été enflammés par son exemple et qui jurèrent de tenir là, tant qu'il faudrait, afin que l'ennemi ne puisse parvenir jusqu'au corps du jeune chef ; il était dit que même tombé frappé à mort, il aurait encore rempli de la sorte sa mission sacrée.

Au régiment on pleura sincèrement ce vaillant soldat, chef consciencieux et juste, hardi dans ses conceptions, impassible au feu, aussi soucieux de la vie de ses soldats que peu ménagé de la sienne. Entraîneur d'hommes merveilleux, il s'était conquis l'admiration respectueuse et l'affection dévouée de ceux qui étaient sous ses ordres.

Officier modèle, le capitaine Battet fut un drapeau vivant, un symbole ; en le saluant bien bas, nous saluons tous ceux qui sont tombés avec lui en ces exténuantes journées des 16 et 17 avril 1917, au cours desquelles, grâce à son opiniâtreté, à son esprit de sacrifice et à son admirable entrain, le régiment, aux prix de pertes extrêmement sévères, avait réussi à s'accrocher aux rebords de cette falaise abrupte, formidablement défendue.

L'effort fourni avait été prodigieux, l'endurance exceptionnelle ; le mérite en fut reconnu par une citation à l'ordre du corps d'armée avec un motif digne de l'ordre de l'armée pour lequel le 201^e avait été proposé.

Dans la nuit du 17 au 18, le régiment était relevé par le 33^e RI., et ramené à Craonnelle et Blanc-Sablou. Avec ses débris on constituait un bataillon de marche ; il n'eut pas à marcher, car le 23 au petit jour, nous revenions à Beaurieux, où,

sous l'œil bien veillant des saucisses ennemies, nous embarquions en camions à destination de Vezilly ; pour gagner la vallée de la Marne et de là, les environs de Montmirail.

CHAPITRE VII

VAUCHAMPS. — LE CAMP DE MAILLY. — GOUAIX.

WEST WLETEREN. — L'YSER. — PITGAM. — SANGATTE.

FORÊT D'HOUTHULST.

(Avril 1917-Décembre 1917)

Le repos qui suivit nos journées d'Avril se passa dans le calme et la tranquillité. Le régiment, perdu dans la campagne, était disséminé par bataillon et même par compagnie. C'est la détente complète et l'on se reprend à aimer, plus que jamais, la vie dont on faisait si bon marché quelques jours plus tôt. Avril finit, Mai va s'ouvrir. C'est le printemps et il fait bon en jouir en toute liberté.

Partout nous recevons un excellent accueil : à Vauchamps, à Bergères, dans les hameaux environnant Montmirail ; nous nous abandonnons à la douceur de vivre.

Après une chaude affaire on peut être absolument tranquille, tant que l'on n'a pas reçu de renforts. L'arrivée de ceux-ci rappelle qu'on n'est pas oublié. L'intérêt qu'on vous porte alors indique que le moment n'est pas loin de retourner dans la mêlée.

C'est ce qui arriva quand la jeune classe 1917 fit son apparition. Finie notre tranquillité, notre place est à nouveau marquée. Pourvu qu'on ne nous ramène pas au Chemin des Dames ! Nous y avons laissé de si bons camarades, nous nous en sommes si bien tiré « qu'il est inutile de tenter le diable ».

Aussi, c'est avec joie que nous apprenons notre départ pour le Camp de Mailly. En quelques étapes, dures parce que par un temps très chaud, nous atteignons le camp et cantonnons : le 6^e bataillon à Saint-Ouen, les 4^e et 5^e bataillons à Le Meix-Tiercelin.



Nous en avons pour quatre semaines, le temps nécessaire à notre instruction ; mais, fait significatif, tout le 1^{er} corps est rassemblé, nous faisons des manœuvres

d'ensemble. Que va-t-il donc se passer ?

Rien pendant de nombreuses semaines, si ce n'est l'exécution de programmes d'instruction intensive. Tout y passe : exercices de détails, tirs, lancement de grenades réelles, travail individuel et surtout manœuvres de bataillon et de régiment. Réveillés avant le jour, on était « éreintés » le soir ; jamais peut-être au cours de nos séjours à l'arrière nous n'avons tant souhaité nous allonger et dormir, la nuit venue. Tout le monde travaille : tous les chefs sont quotidiennement sur le terrain, les critiques marchent ferme, chacun en prend suivant son grade. Toutes les armes sont de la fête « Ça barde ». Et tout se termine par une superbe revue des quatre divisions du corps d'armée au cours de laquelle le général Lacapelle remet la Croix de guerre à notre drapeau, qui seul sort des rangs.

Nous sommes instruits, nous avons de la cohésion, nous sommes donc dès maintenant utilisables.

Nous quittons, le camp le 16 Juin et partons par étapes dans la direction de Meaux. Par petits bonds, sans nous presser, nous nous acheminons sur Gouaix où nous nous arrêtons quelque temps. Quelle charmante réception, quel délicieux séjour ! Rarement le régiment a trouvé repos plus agréable et le séjour de Gouaix restera un de nos meilleurs souvenirs. Aussi, est-ce avec regret que, le 26 Juin, nous quittons la petite ville pour nous embarquer à Provins.

Débarqués à Bergues, le régiment cantonne dans la région de Quœdypre ; tout est nouveau pour nous qui n'avions pas encore, depuis le début des hostilités, dépassé au nord la ligne de la Somme, mais les autos nous prennent le 30 Juin pour nous conduire à Elsendamme en Belgique. Nous avons quelques éclaircissements sur la situation que les civils connaissent très bien, trop bien.



Une grande attaque anglaise doit avoir lieu ; le front anglais doit se rabattre face au nord vers la mer ; c'est la prise d'Ostende et de toute la côte belge. Nous sommes là, à la gauche des Anglais, faisant partie de l'armée Anthoine (1^{er} corps et 36^e corps) pour prendre part aux opérations.

Effectivement, à Elsendamme et Linde nous relevons le 1^{er} régt. d'inf. belge, le beau régiment du colonel Tassier, c'est la première fois que nous nous rencontrons avec nos braves alliés, mais il nous faut peu de temps pour apprécier leur esprit de camaraderie et pour sympathiser avec eux le plus cordialement du monde.

Le 8 juillet, nous montons en secteur pour nous familiariser avec ce terrain si différent de ceux sur lesquels nous avons combattu jusqu'ici.

Et là, au Lion belge, à Hetsas, sur les bords de ce célèbre Yser, où étaient les lignes, nous découvrons les Flandres.

Ceux du Nord qui croyaient les connaître furent stupéfaits de voir ce qu'un terrain pareil peut être une cause de difficultés, de fatigues, de souffrances. Jadis, les drainages soigneusement entretenus asséchaient au moins la surface du sol, mais maintenant, dans le bouleversement de tout ce pays, l'eau ne trouve plus de pente, stagne partout à fleur de terre et sourd au premier coup de pioche.

L'ennemi, sur la rive nord du canal, est installé dans d'énormes cubes de béton qu'on devine nombreux et bien armés. Les bois à la crête doivent en receler qui sont autant de forteresses bien défendues. Et tandis que, de sa première ligne où il est soigneusement abrité, il nous lance d'un bord du canal à l'autre toute sa gamme de projectiles de tranchées, nous n'avons « pour encaisser ses coups », que de rares et légers abris.

La plus grosse difficulté dans l'attaque sera probablement le passage du canal où une vase liquide croupit. Les dangers d'enlèvement sont à craindre, on aura recours pour y remédier à d'ingénieux moyens : tapis roulants, cordes de sauvetage. À notre droite sont les Anglais ; nous les avons vus dans la Somme, il y a un an. Ils nous paraissent aujourd'hui tels que nous les avons connus alors : confiants dans le succès, pleins d'ardeur dans le travail, d'une bravoure folle, d'une superbe crânerie.

On travaille ferme pour équiper tout le secteur, le transformer en secteur d'attaque. Les plus grandes précautions sont prises pour donner le change à l'ennemi. Les camoufleurs font des prodiges, mais le secret est mal gardé, le pays est d'ailleurs pourri d'espions.

L'ennemi, s'il n'a pas l'intention d'empêcher nos préparatifs, nous gêne du moins énormément et il nous souvient que c'est là que nous souffrons pour la première fois de son Ypérite, vilain produit dont les vapeurs causeront de vives souffrances aux camarades qui n'auront pas su ou voulu s'en garer.

Le régiment est relevé pour aller se reposer avant le grand jour. Nous laissons sur place le groupe franc du sous-lieutenant Delplanche et les pionniers du lieutenant Péchabrier qui doivent suivre et préparer les détails de l'opération future. Nous nous regroupons dans la région de West Wléteren où nous passons le 14 Juillet. Pas de fête, notre drapeau est à Paris avec une délégation, c'est là que nous sommes fêtés. Avec un regret nouveau nous pensons qu'aucune fourragère ne le décore, alors que nous avons le droit d'espérer la voir accrochée après le 16 Avril.

Le 17 Juillet, nous prenons les autos. Direction l'Ouest, la mer.

Pitgam ! Tout le monde descend. Village charmant, nous y sommes reçus d'une gracieuse façon. Nous y retrouvons nos bons amis du 1^{er} régiment d'inf. belge et nous fraternisons une fois de plus avec eux.

C'est la période d'achèvement de la préparation morale. Si nous avons encore pu douter de ce qui nous attendait, le nombre et la qualité des visites que nous eûmes alors l'honneur de recevoir nous auraient bien vite fixés. À tour de rôle arrivaient en effet : le général Lacapelle, le général Anthoine, le général Pétain et le Président de la République.

Rien ne manquait à la gamme, comme vous voyez et nous en étions très heureux, cela prouvait qu'on prenait soin de nous et qu'il se préparait quelque chose de très grand.

La préparation, là-haut, nous était annoncée comme formidable. Tout devait être bouleversé avant notre arrivée, les canons en nombre incalculable tiraient à pleine gueule et sans compter. Les nouvelles nous arrivaient par nos soldats d'élite et nos pionniers qui déployaient en notre absence une grande activité sur le front de notre secteur d'attaque.

Tout cela est de bon augure. Nous apprenons que l'attaque est fixée au 31 Juillet, nous quittons Pitgam le 29 Juillet pour les lignes où tout le monde est en place dans la nuit du 30 au 31. Les dernières journées de préparation ayant été employées à achever de nettoyer la rive opposée du canal, le problème du franchissement du canal est beaucoup simplifié et c'est de la rive est que débouche l'attaque.

Elle se fait le matin du 31 Juillet à l'heure H = 3 h. 30, une formidable artillerie crache de toutes ses pièces. Le vacarme est épouvantable, on n'entend aucun commandement des chefs, le jour n'est pas levé, seul les départs des pièces nous éclairent. Le « tac tac » des mitrailleuses qui font du tir indirect achèvent de donner une note nerveuse à ce spectacle qui tient vraiment du grandiose.

La ligne est franchie, lentement, dans ce terrain où il faut aller chercher des paysages entre ces trous d'obus jointifs et pleins d'eau : glisser sur les lèvres des entonnoirs, ce serait s'enliser, se noyer, disparaître.

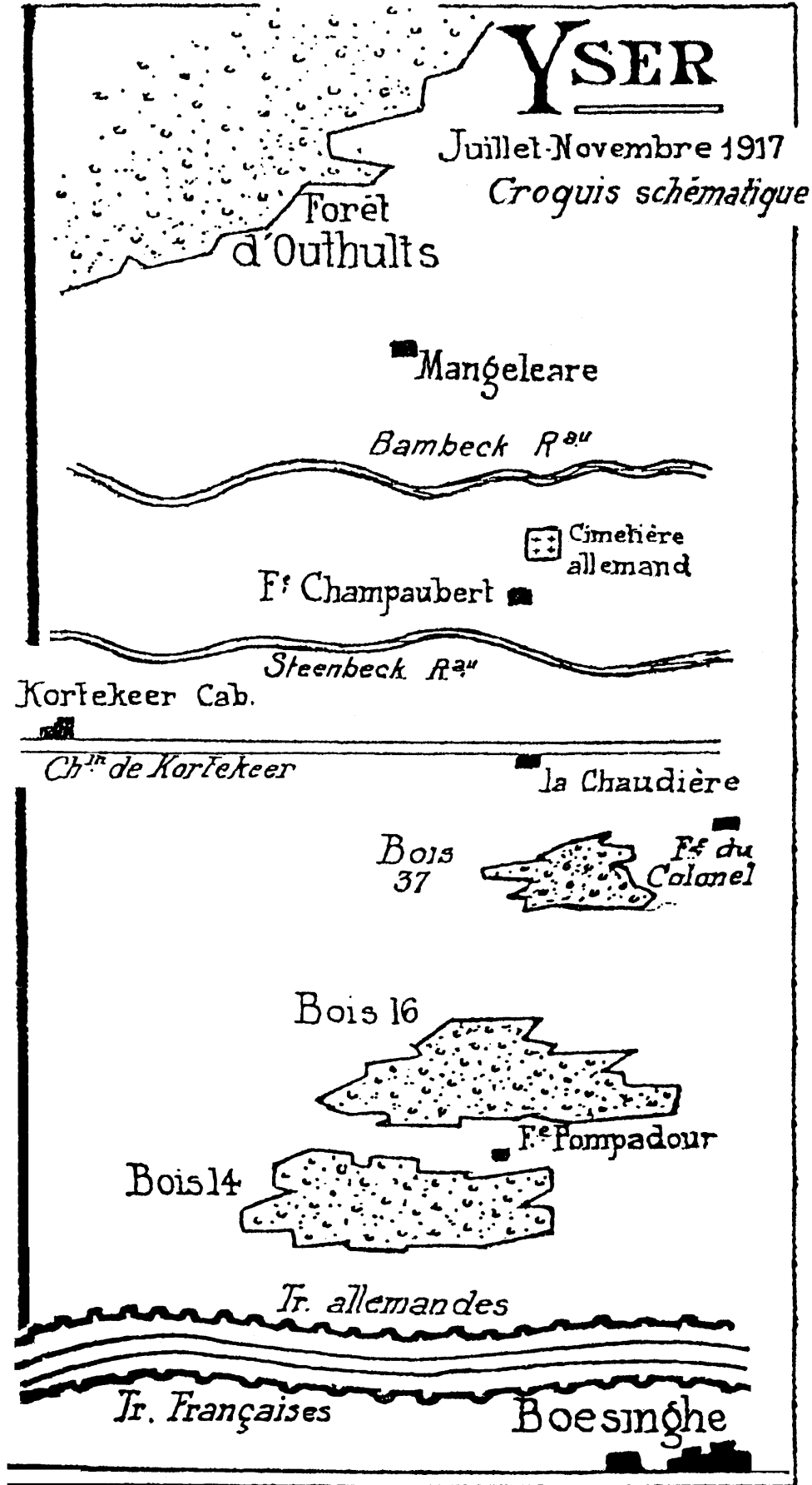
Le 5^e bataillon, est en tête, derrière lui marche le 6^e bataillon. Le 4^e bataillon, est à droite, il a la mission de tenir la liaison avec l'armée anglaise.

Le jour commence à se lever lorsque nous abordons le Bois 14 et la tranchée Pompadour. Tout y est dévasté, retourné, seuls quelques cubes de béton désaxés restent debout, branlants. L'artillerie a vraiment fait un travail merveilleux et la dimension de certains trous d'obus tient du prodige.

L'horaire prévoit un premier arrêt avant d'aborder le Bois 16. Le 6^e bataillon dépasse le 5^e. Jusqu'ici nos pertes n'ont pas été très dures, l'ennemi a surtout réagi par des barrages sur le Canal où nous n'avions que peu de monde. Au Bois 16, nous nous heurtons à des mitrailleuses qui demandent à être réduites par la manœuvre ? Nous les enlevons et le Bois 16 est lui-même bientôt dépassé. Les mitrailleuses ennemies crachent, mais les vagues de nos 4^e et 5^e bataillons, avancent toujours avec une régularité que rien n'émeut.

Notre objectif : la ligne des blockhaus en avant du Bois 37 est enfin atteinte et bien vite les hommes du capitaine Daillencourt s'y installent pendant que ceux du capitaine Dupont, blessé devant la ferme du Colonel, prennent ce point d'appui en liaison avec la Garde britannique.

La progression a cessé, c'est alors que l'ennemi règle son tir sur nos nouvelles premières lignes. Nos pertes deviennent sensibles, surtout dans la zone de contact avec les Anglais, zone particulièrement battue.



Le canon appelle-t-il la pluie ? Il faut le croire. Dans la journée l'eau se met à tomber, transformant en un véritable marécage le terrain conquis. Ah ! les vilains jours que ceux qui ont suivi ce brillant 31 juillet et combien nos souffrances ont dépassé les affres de l'attaque. Sans abri, sous la pluie continue, les pieds gelés dans une boue inconsistante, les effets maculés, nos hommes font preuve d'une farouche énergie pour conserver intacte et rendre imprenable la position qu'ils avaient enlevée. La « grinche » allait son train et c'est compréhensible. On aspirait ferme à la relève qui ne s'annonçait pas. Les félicitations affluaient. Le général Seymour, commandant la 3^e brigade de la Garde, nous disait sa fierté d'avoir combattu à nos côtés. Le général Anthoine, le général Lacapelle nous disaient leur fierté de nous commander. Tout cela nous aller droit au cœur, mais combien nous aurions aimé être relevés.

Enfin elle arrive cette relève et le 6 Août le 8^e reg. d'inf. vient nous remplacer dans le secteur. Nous allons nous reposer dans la région de Westcapelle Quœdypre où nous apprenons le 13 Août que le général Pétain viendrait le lendemain à Bergues pour remettre la Fourragère. —

La récompense désirée était enfin venue. La fourragère ! nous allions donc l'avoir, après l'avoir dix fois gagnée.

Sur le terrain d'aviation de Bergues eut lieu la cérémonie, grande par sa simplicité. Lecture de notre nouvelle citation à l'Ordre de l'armée, félicitations du général Pétain à notre régiment, accolade à notre drapeau et au lieutenant-colonel Mougins qui le portait, la fourragère nouée. Tout cela devant nos braves du 201^e, les anciens qui avaient vu Verdun, la Somme et Craonne, les nouveaux qui avaient fait l'Yser ; tout cela devant nos officiers qui avaient conduit leurs hommes à la bataille.

Et tous nous avions les larmes aux yeux d'émotion, en pensant aux camarades qui n'étaient plus là, de joie en voyant enfin arriver la récompense tant de fois promise.

Le 19 Août, le maréchal Douglas Haig, au cours d'une revue passée sur le même terrain d'aviation de Bergues, accrochait sur la poitrine de quelques-uns d'entre nous des décorations anglaises, en souvenir des services rendus par le régiment aux troupes anglaises depuis le début des opérations.

Le 26 Août, nous reprenons, le secteur relevant le 8^e R. I. sur la ligne de la ferme Champaubert. Nous y restons jusqu'au 14 Septembre, organisant la position que nous repassons au 165^e R. I.

Relevés, nous sommes transportés à Sangatte, sur le bord de la mer. Avons-nous jamais eu pareil repos ? Le repos, ne vous semble-t-il pas que c'est toujours celui dont on parle qui vous rappelle les plus doux souvenirs. — À Sangatte nous avons trouvé bon gîte, belle plage, excellentes baignades, proximité de la ville agréable : Calais, théâtre aux armées. Rien ne manquait et on se serait laissé vivre.

Mais une nouvelle tâche nous appelait, nos camarades Anglais n'avaient pas dit leur dernier mot et l'attaque de la forêt d'Houthulst nous demandait un nouvel effort, nous devions être appelés à le donner.

Le 17 Octobre nous remontons une fois de plus dans ce secteur que la saison déjà très avancée rendait très pénible.

Nous y avons souffert en Août, qu'allions-nous y trouver au commencement de l'hiver ?

Dieu, quel terrain ! de la boue plus que jamais, des marécages dépassant tout ce que l'on peut imaginer. Pourrait-on vivre dans tels cloaques ? Non seulement on y vivra mais on s'y battra et on progressera.

Le 22 Octobre, on attaque dans la direction de la forêt d'Houthulst, en liaison avec l'armée anglaise.

Les 4^e et 5^e bataillons menèrent l'attaque dans un terrain épouvantable. Notre objectif est déterminé par les lisières sud de la forêt d'Houthulst, la manœuvre consiste à pivoter sur la gauche où nous sommes en liaison avec le vaillant 233^e régiment d'infanterie.

« Tout colle » malgré les difficultés de terrain, malgré les rafales de mitrailleuses ennemies bien installées dans les bétons de la forêt, malgré les tirs de barrage, nos vagues progressent sans à-coup et nos objectifs vite atteints. Nos pertes elles-mêmes ont été légères. Tout est bien qui finit bien, et nous finissons à la satisfaction de tous nos chefs et des Anglais qui ne jurent aujourd'hui que par le 201^e. Nous avons d'ailleurs encore une fois les remerciements de leur chef le général Marindin.

L'opération terminée, le 6^e bataillon relève les camarades et organise la nouvelle position. Il devait y rester jusqu'au 28 Octobre.

Enfin nous partons, heureux de quitter ce vilain pays où nous avons inscrit à notre livre d'or une de nos plus belles pages, mais où nous avons souffert comme nulle part ailleurs.

CHAPITRE VIII

DES FLANDRES À L'OURCQ. — CROUY-SUR-OURCQ.

— SECTEUR DE CORBENY. —

ARCIS-LE-PONSART. — NOYON-OURSCAMP.

(Décembre 1917-Mai 1918)

Le 8 Décembre, nous quittions pour n'y plus revenir la région des Flandres et nous entreprenions un voyage qui devait durer vingt jours. Ce jour-là, nous prîmes le train à Bergues pour aller jusqu'à Lillers, mais ensuite nous fîmes route à pied, traversant le département du Pas-de-Calais, puis la Somme où, le 15 Décembre nous fîmes à travers la ville d'Amiens un défilé solennel. Dès le lendemain la neige se mit à tomber en abondance et rendit plus pénible la suite de nos étapes. Cependant nous traversâmes encore le département de l'Oise sans oublier de fêter Noël à Pontpoint où nous fîmes séjour. Et enfin, le 28 Décembre, toujours sous la neige nous nous arrêtâmes en Seine-et-Marne, à Crouy-sur-Ourcq où nous devions séjourner quelque temps.

À Crouy-sur-Ourcq et dans les communes voisines Varinfroy, Gesvres, Fussy, nous commençâmes dans le calme l'année 1918. Que nous réservait-elle ?" Des épreuves assurément car l'« effondrement » total de la Russie et par suite de la Roumanie nous faisait prévoir le choc de toutes les armées allemandes et autrichiennes sur le front anglo-français et sur le front italien avant que le puissant effort américain dont nous parlaient les journaux ait pu donner toute sa mesure. Il nous faudrait tenir encore et « encaisser », jusqu'à ce que nous soyons assez forts pour prendre l'avantage, et les plus optimistes n'osaient pas affirmer que ce pourrait être cette année.

En tous cas, il fallait le plus possible renforcer notre front surtout dans les secteurs récemment conquis et encore insuffisamment organisés. C'était le cas de toute notre nouvelle position sur l'Ailette au nord du Chemin-des-Dames.

Dès le 18 Janvier, nous étions transportés en chemin de fer de Betz à Fismes, et de là nous montions en secteur à droite de Craonne, face au village de Corbeny. L'aspect du terrain rappelait encore d'une manière saisissante l'âpreté de la lutte qui s'était livrée là le 16 avril et qui s'était poursuivie si longtemps, jusqu'à la conquête définitive du plateau de Californie. Les tanks désarmés restaient échoués sur le terrain. Un peu partout des tombes étaient disséminées, il en res-

tait encore à faire. Et surtout, il fallait créer des positions de résistance solides sur les anciennes lignes allemandes que nous avons seulement retournées. Pendant six semaines, le régiment tout en assurant la garde de ce secteur, y fournit une énorme besogne de terrassement, de pose de fils de fer et de travaux de tous genres. Et quand nous quittâmes ce secteur, le 8 Mars, il avait notablement changé d'aspect. Nous avons combattu davantage avec nos pelles et nos pioches qu'avec nos fusils.



Maintenant l'offensive allemande était attendue d'un moment à l'autre et pour nous entraîner au combat, nous allâmes au camp d'Arcis-le-Ponsart faire une période d'exercices et nous tenir prêts à intervenir.

Nous n'attendîmes pas longtemps. Le 21 Mars sur un front de 80 kilomètres une puissante attaque allemande enfonçait l'armée britannique et la rejetait sur la Somme, en essayant de séparer son aile droite d'avec la gauche française. Le choc avait été si sévère, que les jours suivants l'armée an-

glaise parut hors d'état de se ressaisir et qu'à tous les yeux la situation sembla grave. Aussitôt l'armée française intervint et nous fûmes des premiers à accourir.

Le 24, les camions vinrent nous prendre à Fismes, et à toute vitesse nous emmenèrent vers le nord-ouest par la grande route de Soissons. Ce n'était pas le champ de bataille mais tout y révélait déjà l'ardeur du combat. Braine que nous devons traverser était bombardé et les camions durent régler leur passage sur la cadence du tir, heureusement pour nous parfaitement méthodique.

À Soissons, nouvelle stupéfiante : Paris est bombardé par une pièce à longue portée qui envoie ses obus à 130 kilomètres ! C'est un automobiliste qui l'a dit. « Il va un peu fort, le camarade ». On n'en fait pas croire de pareilles à des fantassins. Pourtant voici des journaux avec un communiqué officiel, de vrais obus sont tombés sur Paris hier. Reconnaissons que c'est colossal et... ne nous frappons pas : ce canon n'est pas la victoire.

Du reste de tous côtés voici des troupes, de l'artillerie, des camions qui, par la route de Vic-sur-Aisne, montent vers la brèche. À la tombée du jour nous débarquons à Blérancourdelle en cantonnement d'alerte. On s'installe, on s'endort, et soudain l'ordre arrive d'aller sur là grand' route à la sortie de Gournay attendre des camions qui doivent nous prendre et nous emmener vers Noyon. Nous partons à pied, la nuit est claire et froide, sur nos têtes passent des avions de bombardement qu'on entend sans les voir et qui sans doute s'en vont porter des bombes sur Paris, car ils ne s'occupent pas de nous. Au point marqué nous attendons nos camions pendant trois heures, il fait froid, on tombe de sommeil et pourtant aucune plainte ne se fait entendre dans les rangs. Est-ce que par hasard le soldat français aurait perdu l'habitude de « grogner » ? Non certes, mais il y a

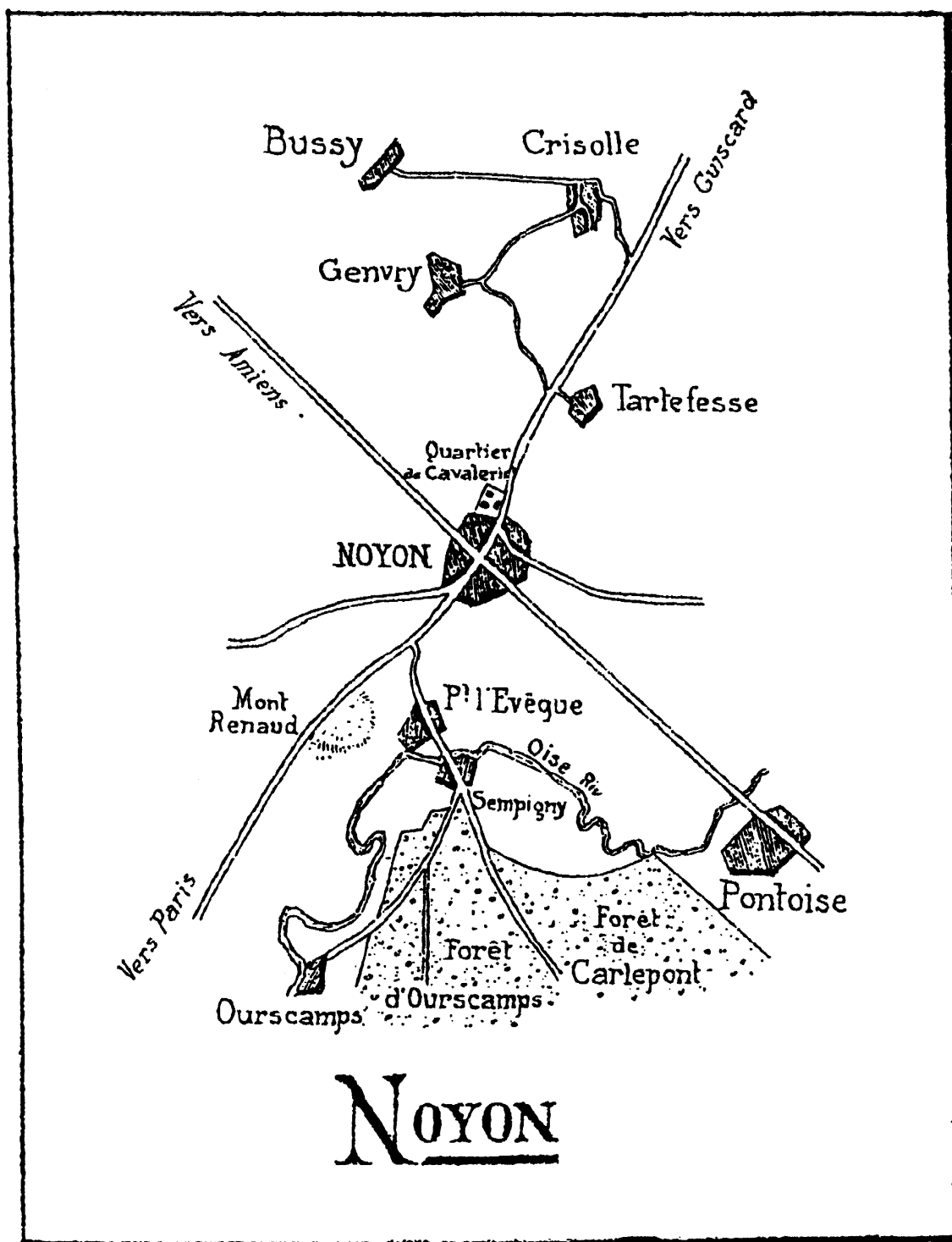
des moments où malgré la souffrance, la fatigue, l'ennui, il ne « rouspète » jamais ; c'est quand il sent que l'heure est grave, qu'on va compter sur lui, qu'il va falloir se sacrifier parce que les circonstances le demandent. Alors instinctivement semble-t-il, il monte à la hauteur de ces circonstances, il est grave, il ne récrimine pas et de son silence qui recèle la gravité de ses pensées, se dégage une impression de force résolue et de calme courage qui se communique et qui vous étreint. Nous étions à l'une de ces heures-là.

Enfin nous partîmes, et le jour commençait à poindre quand, le 25 Mars, nous débarquâmes à l'entrée de Pontoise devant Noyon. Aussitôt nous prîmes la route de la ville. À la gare, des trains sous pression et une foule de civils chargés de paquets qui se hâtaient de partir. En ville, le branle-bas de combat ; les services qui refluaient, les combattants qui gagnaient leur poste. Arrivés au quartier de cavalerie nous prîmes aussitôt la formation de bataille. L'ennemi s'était emparé de Guiscard et devait être en train de descendre vers Noyon par la route nationale. Nous devions avancer jusqu'au contact et forcer l'adversaire à s'arrêter, à se déployer et à combattre. Le 4^e bataillon remplit cette première mission et s'avancant en petites colonnes précédées de patrouilles à l'ouest de la route de Guiscard atteignit le village de Grisolles. Au delà, nos patrouilles se heurtèrent presque aussitôt aux avant-gardes allemandes et, dans cette rencontre, le sous-lieutenant Duvierre de la 15^e C^{ie} fut tué. Sur place la ligne fut immédiatement organisée. Elle couvrait tout le village de Grisolles depuis la route de Guiscard à droite jusque vers la station de Bussy à gauche. C'était un front de 3 kilomètres, sans tranchées, sans points d'appui, sans même le moindre trou d'obus pour s'abriter et le 4^e bataillon qui en avait la garde, en s'y déployant ne formait qu'un mince rideau. Pour étayer sa gauche, une compagnie du 6^e bataillon, la 22^e, fut envoyée à la station de Bussy, et nous reçûmes l'ordre de tenir sur cette ligne comme sur une ligne de résistance et de la reprendre par contre-attaque immédiate si elle venait à être enfoncée. À cet effet, les deux autres compagnies du 6^e bataillon, furent placées à environ un kilomètre en arrière, sur la crête de Genvry, tandis que le 5^e bataillon demeurait en réserve aux lisières nord de Noyon, près du quartier de cavalerie.

Tout fut tranquille jusque vers trois heures de l'après-midi et chacun s'empressa au moyen des outils portatifs de creuser rapidement une petite tranchée. Pendant ce temps l'ennemi, qui s'était rendu compte qu'il n'entrerait pas à Noyon par la route, en colonne par quatre, avait pris ses dispositions de combat et toute la matinée par petits groupes successifs on l'avait vu des hauteurs de Grisolles s'infiltrer par les ravins surtout vers notre gauche. Tous ces mouvements avaient été signalés et nous aurions voulu nous y opposer par des tirs d'artillerie. Mais nos canons n'étaient pas là et nous sentions bien que nous étions totalement laissés à nous-mêmes.

À 3 heures, ce furent les canons ennemis qui tonnèrent et se mirent à battre sérieusement notre ligne, pendant que l'infanterie allemande avec ses engins d'accompagnement, nous arrosait de ses torpilles. Au bout d'une heure, il ne restait rien de notre ligne improvisée et l'ennemi déclenchait sur le village de Grisolles une attaque à gros effectifs. La 13^e C^{ie} d'abord rejetée du village le reprenait elle-même de haute lutte. Renouvelant son attaque l'ennemi prenait pied sur une hauteur au nord-ouest du village, sans parvenir à y entrer. Pour l'en chasser, la 21^e C^{ie} traversant le village de Grisolles s'engageait à fond quand malheureusement l'ordre de repli fut donné aux régiments de la division voisine, établie à droite de la route de Guiscard, devant le village de Tarlefesse. Aussitôt à l'est de la route,

l'ennemi suivit les régiments qui se retiraient, notre droite fut débordée. Nous étions dans l'obligation de nous replier sur la côte de Genvry où le 5^e bataillon avait pris position.



Il est 6 heures du soir, la 22^e compagnie toujours à la station de Bussy, est séparée de la côte de Genvry par des groupes ennemis qui s'infiltrèrent sans arrêt dans le ravin de la Mewe. Pour s'opposer à cette infiltration qui nous menace à gauche, la C. H. R. avec environ 80 fusils prend position. Un de nos pionniers, Baptiste Cestier, capture à lui seul deux Allemands envoyés en reconnaissance et les amène joyeusement à son lieutenant en lui disant : « Voyez les deux jolis oiseaux que je

viens de prendre. » Est-ce la disparition de ces deux éclaireurs qui inquiète l'ennemi ? En tous cas, il arrête de ce côté la poussée.

Malheureusement, à l'est de la route de Guiscard, le recul continue toujours, les Allemands sont à Tarlefesse et débordent déjà la côte de Genvry. En même temps à 20 heures, parvenus à distance d'assaut de la côte elle-même, ils la pressent de tous côtés et l'arrosent à profusion de balles de mitrailleuses. Nos munitions à nous sont épuisées. On se défend comme on peut au corps à corps. Le capitaine Bar abat d'un coup de revolver à bout portant un soldat allemand qui, croyant sans doute avoir à faire à des Anglais criait : « Camarade English... pas capout ! » Le commandant Dailencourt en allant lui-même reconnaître ce qui se passait à droite sur la route, se trouve soudain entouré d'ennemis et tombe la mâchoire fracassée et le côté ouvert d'une large plaie par deux balles tirées de très près. Il refuse le pansement que lui offre un soldat allemand et rassemblant ses forces il arrive à se dérober et à retrouver deux de ses hommes qui l'emportent. Le commandant Kreiser est tué par des balles de mitrailleuses tandis que le capitaine Zollikofler son adjoint atteint de quatre blessures est laissé pour mort sur le champ de bataille. Nos éléments ne pouvaient plus conserver le terrain mais seulement le faire payer cher en prolongeant la résistance. L'ordre de repli fut donné et s'effectua en combattant jusque sous les murs de Noyon, où nos débris rentraient à 11 heures du soir, à la lueur des incendies. Un régiment frais était là pour en assurer la défense notre mission était finie et par le pont de Sampigny nous allions nous reconstituer de l'autre côté de l'Oise.

Nous avons perdu 19 officiers et 468 hommes dans cette seule journée de combat, mais du moins notre résistance avait permis de procéder dans des conditions satisfaisantes à l'évacuation des services qui se trouvaient à Noyon. Elle avait forcé l'ennemi, à se déployer et à combattre au lieu d'accélérer sa marche en avant et avait permis de préparer sur l'Oise une barrière plus solide qu'il ne franchirait plus. Notre tâche avait été obscure et ingrate mais non pas inutile et la journée du 25 Mars est à mettre au nombre de celles dont le régiment peut être fier.

Mais nous n'avions pas quitté le champ de bataille. L'Oise franchie nous nous étions immédiatement arrêtés et dès le matin du 26 nous en organisions toute la rive gauche depuis le pont d'Ourscamp jusqu'à celui de Sampigny, prêts à nous opposer de toute notre énergie aux tentatives que l'ennemi pourrait faire pour la franchir. Nous l'attendions, et à sa place, nous eûmes la joie dans la matinée du 27, de voir se présenter devant le pont d'Ourscamp notre 22^e compagnie ramenée presque au complet par le capitaine Pommerie. Isolée le soir du 25 à la station de Bussy et dépassée de tous côtés par l'ennemi, elle avait réussi à se dérober à son étreinte en traversant un marais et à nous rejoindre en contournant Noyon par l'ouest.

Sur l'Oise tout demeurait relativement tranquille et grâce à ce répit inespéré nous eûmes vite fait de créer, tant sur la rive que dans la forêt d'Ourscamp une double ligne de défense, munies de réseaux et de tranchées, où nous pourrions s'il le fallait fournir une sérieuse résistance. Mais après la chute de Noyon, les efforts de l'ennemi s'étaient portés plus au nord et maintenant qu'il appuyait sa gauche à la rivière il poussait sa pointe dans la région de Lassigny, Roye, Montdidier et jusque devant Amiens. Partout cependant, dès la fin du mois de mars, ses attaques sur tout ce front se trouvaient bloquées et s'usaient sur place sans parvenir à

nous arracher la victoire. Sous nos yeux se déroulaient de furieux combats autour du Mont Renaud qui constituait sur la rive nord de l'Oise la clef de toute la vallée. Contre lui l'ennemi multipliait ses bombardements et ses assauts sans parvenir à l'emporter. Nous y assistions certes en spectateurs passionnés et en connaisseurs capables d'apprécier la belle ténacité de nos camarades du 18^e Corps qui gardaient cette position. Nous les aidions de notre mieux. Et le 30 avril en particulier, comme l'ennemi en un suprême effort tentait de faire tomber le Mont Renaud au moyen de groupes légers engagés dans le terrain marécageux et non occupé situé entre le canal et la rivière à l'embouchure de la Divette, le lieutenant-colonel Mougin jeta spontanément, sur ce point, une compagnie appuyée par des mitrailleuses. Ce secours inopiné découragea la tentative de l'ennemi, apportant à nos camarades si rudement engagés, un secours moral et matériel très précieux ; il nous valut de la part du lieutenant-colonel Rouchon, commandant le 123^e R. I., des remerciements élogieux.

Avril passait. Maintenant le front actif de combat bloqué devant Amiens s'était étendu jusqu'aux Flandres. Et là encore des divisions françaises avaient dû venir prêter main forte aux troupes anglaises qui pliaient dans la région de Bailleul. On se battait avec fureur au Kemmel. Devant l'imminence du péril les Alliés s'étaient enfin mis d'accord pour donner à un chef unique la direction de toutes les opérations militaires et nous avons été heureux d'apprendre que le chef était le général Foch. Notre espoir en fut affermi.

Du reste nous ne demeurions pas inactifs. Nous avons reçu nos renforts sur place et tout en continuant à fournir le travail intense que demande la création d'un nouveau secteur, nous nous livrions fréquemment à de vraies opérations offensives. Sans pouvoir entreprendre la conquête de positions allemandes de l'autre côté de la rivière, puisque notre mission consistait avant tout à nous opposer au passage de l'ennemi sur la rive sud, nos patrouilles s'en allaient la nuit inquiéter l'adversaire, lui tendre des embuscades et essayer de lui faire quelques prisonniers. Souvent elles ne rencontraient personne car l'ennemi se montrait défiant et se contentait de faire bonne garde. Deux fois pourtant il y eut rencontre et combat, et la deuxième fois dans la soirée du 3 Mai la patrouille de volontaires conduite par le sous-lieutenant Delaroche-Vernet réussit à blesser et à ramener après une lutte rapide et vive, un des patrouilleurs allemands. Nous restâmes dans ce secteur de l'Oise quelques jours encore et nous y fûmes relevés par le 4^e zouaves les 8 et 9 Mai. Les attaques allemandes depuis l'Oise jusqu'aux Flandres s'étaient calmées, elles n'avaient atteint ni Amiens, ni Hazebrouck, ni Dunkerque, et si elles avaient pu accumuler de nouvelles ruines et de douloureux sacrifices, elles n'avaient pas abouti à un résultat décisif : un nouveau front s'était consolidé devant elles. Le ralentissement des opérations laissait prévoir que l'ennemi méditait maintenant autre chose. Et si noué quitions le secteur c'était sans doute moins pour nous reposer qu'en prévision de nouveaux combats.

CHAPITRE IX

PLESSIS BRION. — L' AISNE — VIERZY — VILLERS HÉLON.

— VERTES FEUILLES. — FORÊT DE RETZ. —

FERME CHAVIGNY. — LA GRILLE. — LONGPONT.

(Mai 1918-Juillet 1918)

Quinze jours de répit dans la région de Compiègne, au Plessis-Brion et soudain une nouvelle stupéfiante parvient jusqu'à nous.

En une journée, avec un succès foudroyant, l'ennemi, submergeant les plateaux au nord de l'Aisne et le fameux Chemin des Dames, a franchi la rivière et atteint Fismes sur la Vesle.

Au sud, il descend vers la Marne et Château-Thierry, tandis que vers l'ouest il s'avance sur les deux rives de l'Aisne.

Le 27 mai, les camions viennent nous prendre à Choisy-au-Bac, nous savons ce que cela veut dire. On pense : « Encore nous ! ». « Et les réserves de Foch ? ». On grogne un peu, cela soulage, n'empêche point de marcher, et puis c'était bien permis sous l'Empire !...

La nuit même nous sommes à Venizel, à 5 kilomètres à l'est de Soissons. Il s'agit pour le régiment d'aller prêter main-forte à toute une division, la 74^e qui, durement éprouvée déjà, s'accroche aux derniers contreforts du plateau nord-est de Soissons entre Vregny et Vuillery.

La dislocation commence, le régiment déjà enlevé à la 1^{re} division va voir ses bataillons combattre séparément.

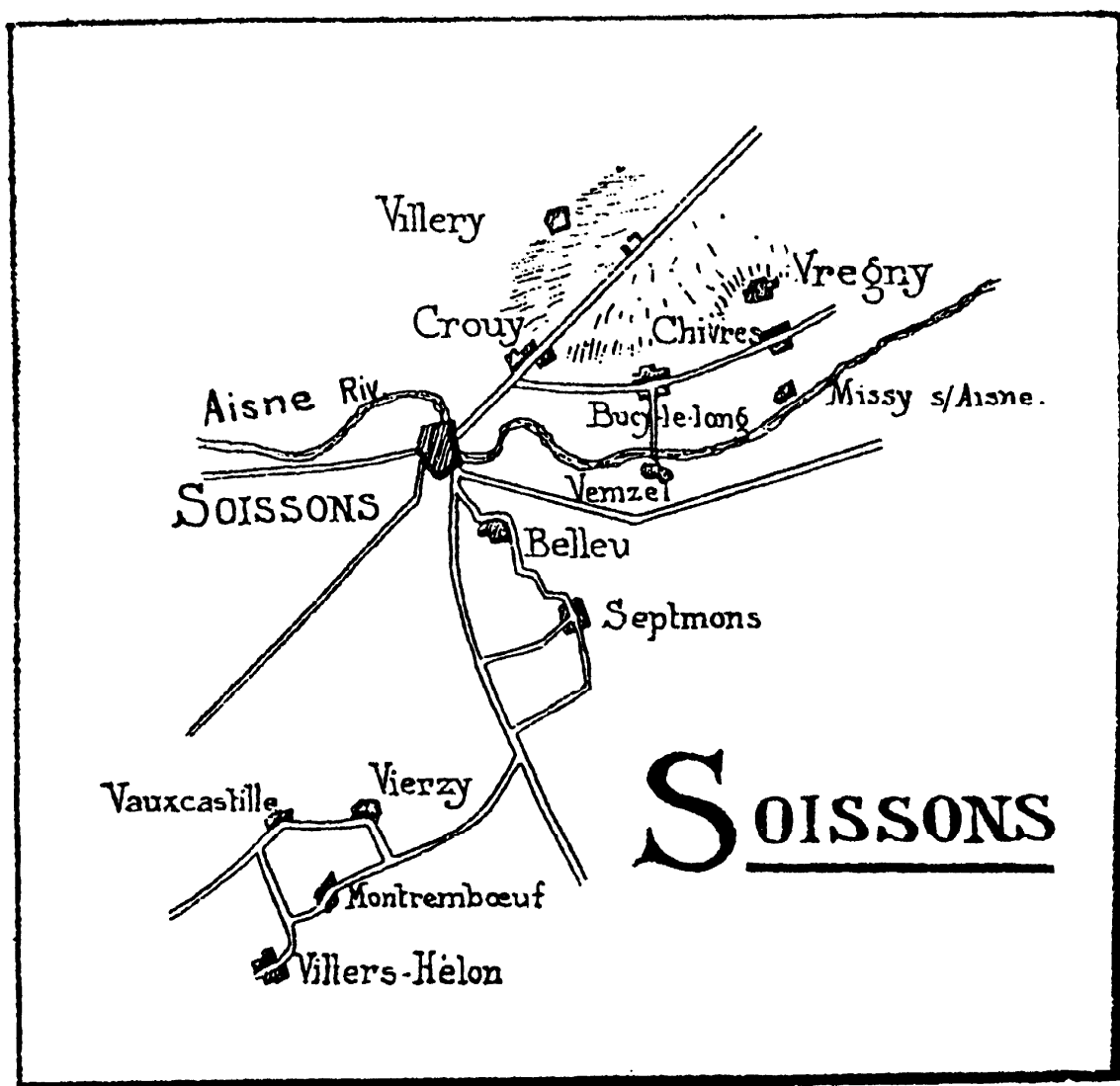
Le 4^e bataillon, sous les ordres du chef de bataillon Wattebled, part aussitôt au secours du 299^e R. I., établi à cheval sur la route de Maubeuge, près du Pont Rouge. Il doit, pour gagner la position, traverser à découvert un terrain fortement battu par le tir ennemi. On passe par petits paquets et, à 8 h. 30 du matin, tout le monde est à sa place.

Le 6^e bataillon, commandé par le capitaine Balmelle, est envoyé à Vregny avec mission de couvrir la droite du 230^e R. I. contre la menace qui se dessine du côté du Fort de Condé.

Et le 5^e bataillon, sous les ordres du capitaine Trinquand, garde le passage de la vallée entre Chivres et la Rivière.

C'est sur cette position précaire, avec l'Aisne derrière nous et disséminés au milieu d'éléments déjà ébranlés que nous allons avoir à soutenir le choc. Les conditions sont mauvaises, que pouvons-nous faire ? Nous sacrifier une fois de plus, puisqu'on nous le demande.

L'attaque allemande se déclenche au début de l'après-midi. Elle est menée par de petits groupes de tirailleurs, surgissant de partout, s'infiltrant là où ils ne rencontrent pas de résistance, s'arrêtant dès qu'ils se heurtent à un obstacle un peu sérieux, inondant littéralement le terrain de leurs balles de mitrailleuses, appuyés par une forte artillerie.



On tient deux heures sans fléchir, mais bientôt un vide se creuse au centre, l'infiltration ennemie s'accroît. Notre 6^e bataillon, attaqué de deux côtés à la fois ne peut se dégager qu'en rompant par échelons, mais rompre c'est descendre du plateau dans la vallée de l'Aisne, c'est céder à l'ennemi les hauteurs, et cependant il le faut.

Le repli s'organise, manœuvre difficile, le terrain est chaudement disputé. Mais les lisières sud du plateau évacuées, nos éléments tombent sous le feu de toute la ligne ennemie qui les domine. Impossible de se maintenir dans la plaine basse et découverte qui s'étend entre les hauteurs et la rivière. Celle-ci pourra seule offrir une nouvelle ligne de résistance.

Il faut, sous un feu terrible, gagner au plus tôt le pont de Venizel qui est l'unique point de passage dans toute cette zone. Les débris du bataillon (180 hommes environ) y parviennent, s'arrêtent et, prenant immédiatement position, mitraillent jusqu'à épuisement des munitions, l'ennemi qui maintenant dévale les pentes du plateau et débouche déjà du village de Bucy-le-Long.

Il est cinq heures du soir, le 4^e bataillon tient encore sur la route de Maubeuge. Sa droite à présent est complètement découverte, la retraite vers Venizel lui est coupée par l'occupation de Bucy-le-Long, seule la route de Soissons par Crouy lui demeure ouverte. L'ennemi la bombarde à outrance. Le repli s'exécute cependant dans un ordre parfait, en combattant. Le sous-lieutenant Metge, de la 13^e compagnie, est tué d'une balle en plein cœur, en faisant tête avec sa section à un parti ennemi qui menaçait notre ligne de repli.

Il est sept heures du soir quand les survivants parviennent à rentrer dans Soissons, juste au moment où le commandement s'apprêtait à faire sauter les ponts.

Déjà hélas ! celui de Venizel avait sauté, tandis que notre 5^e bataillon opérait à son tour sa retraite. Si bien que, lorsque ses éléments arrivèrent au bord de la rivière, aucun pont n'existait plus. Ceux qui le purent, un petit nombre, passèrent à la nage, quelques-uns réussirent à traverser sur de fragiles radeaux. Les autres fatalement tombèrent aux mains de l'ennemi.

Journée sans gloire pour nous, mais toute de sacrifice. Journée qui nous coûtait de lourdes pertes et qui nous acheminait déjà tout meurtris, vers une série de nouveaux et durs combats !

Il était à prévoir, en effet, que l'ennemi qui avait atteint Soissons par le nord et gagnait toujours plus à l'ouest sur la rive gauche de la rivière allait essayer de déborder largement la ville. Nous devions tout faire pour le retarder et l'affaiblir, jusqu'à ce qu'il fut possible de l'arrêter.

La nuit, a lieu à Septmonts, à quelques kilomètres au sud de Soissons, un premier rassemblement pour la C. H. R. et le 6^e bataillon. Et le 29, dès huit heures du matin, ce groupe reçoit l'ordre d'aller occuper Vierzy. À peine sommes-nous en route que les avant-gardes allemandes paraissent et nous mitraillent sans cesser de nous poursuivre. Nous sommes donc obligés, dès notre arrivée à Vierzy, et sans prendre un instant de repos, d'occuper la position et de nous préparer à combattre. Heureusement l'ennemi, fatigué lui aussi sans doute, n'attaque pas ce jour-là et, vers le soir, nous avons la joie de voir revenir notre 4^e bataillon ; des amis qu'on croyait perdus et du renfort ! En un pareil moment, les deux font plaisir !...

Le 30, cédant la place au 41^e de ligne, nous glissons un peu plus à droite et prenons position, face à l'est, devant la ferme de Montrembeuf entre Vierzy et Blanzay, couvrant ainsi le village de Villers-Hélon.

Le 31, l'ennemi attaque en force de Vierzy à Blanzay. Les fluctuations du combat nous obligent à faire face tantôt au nord, tantôt à l'est, enfin au sud-est, mais les contre-attaques réussissent chaque fois à rétablir la situation.

C'est seulement le 1^{er} Juin au petit jour que l'attaque ennemie réussit au sud, nous déborde par la droite et atteint Villers-Hélon, tandis que nous tenons toujours la ferme Montrembeuf, en faisant face maintenant au sud. Le régiment reçoit l'ordre de se replier vers Vaux-Castille, sur la rive est de la Savières, pour y organiser une nouvelle résistance.

Il y a bien sur cette crête une position préparée d'avance avec tranchées, réseaux de fils de fer et goubis creusés sous bois, mais elle fait face au nord vers Soissons et nous la tenons à rebours, goubis devant nous, réseau derrière.

Nos hommes n'hésitent pas à s'établir sous bois, et chacun se retranche à la hâte.

À ce moment, le régiment est réduit à un effectif de 260 combattants environ, il tient près de 2 kilomètres de front, depuis Vaux-Castille à gauche jusqu'à la ferme la Grange à droite.

La digue est bien faible pour soutenir la prochaine poussée ! Évidemment, mais nos hommes comprennent ce qu'on veut d'eux : ralentir la marche de l'ennemi, lui causer des pertes, tenir surtout jusqu'à ce que les camarades arrivent à la ressource. Le rôle est ingrat, c'est vrai, mais chacun le remplit comme il doit, en soldat français.



Le 2 Juin, vers 6 heures du matin, nous subissons le choc. D'abord, préparation d'artillerie brève mais très violente sur les pentes boisées que nous tenons. L'ennemi en profite pour passer le ravin tandis que ses mitrailleuses, tirant par-dessus, arrosent littéralement le terrain. On ne voit rien, la fumée aveugle, les éclate-

ments font baisser les têtes, bientôt on voit surgir de petits groupes ennemis armés de mitrailleuses. Les duels s'engagent, la « méthode » allemande aux prises avec la « spontanéité » française : une mitrailleuse ennemie paraît, se met en batterie et, comme à l'exercice, prend le soin de se camoufler avant d'ouvrir le feu. Résultat : avant la fin du camouflage, tous les servants sont tombés sous le tir rapide et précis d'un de nos fusiliers mitrailleurs, le brave Bithonneau.

Les incidents se multiplient, mais la vague monte, pénètre par les points faibles de la ligne et la déborde.

Les îlots de résistance qui tiennent se trouvent vite assaillis de toutes parts et finissent par tomber. Le repli s'effectue difficilement en traversant le glacis large de près de 3 kilomètres, qui sépare Vaux-Castille des lisières de la forêt de Retz, sous le tir violent de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies.

Il est dix heures du matin, le commandant Tassel qui a réussi à s'échapper, tandis que les deux officiers qui l'accompagnaient ont été pris, réunit autour de lui à Vivières, 150 hommes du régiment que la division marocaine ravitaille et rééquipe le 3.

Nous avons bien peur à ce moment d'être dissous... mais non : le 4, nous allons à Coyolles pour y recevoir des renforts. Nous y retrouvons d'abord quelques éléments de la C.H.R. et des bataillons qui, après avoir défendu Villers-Hélon le 1^{er} Juin ont, avec le lieutenant-colonel Mougin, qui commandait le groupement 201^e-233^e, continué à combattre toute la journée du 2 et celle du 3 à la lisière de la Forêt.

Et c'est dans cette journée du 3 Juin que se déroule l'épisode de la ferme de Vertes Feuilles : 12 hommes du régiment commandés par le lieutenant Breillat n'hésitent pas à aider les camarades du 73^e R. I. dans la défense de la ferme de Vertes Feuilles, infligeant à l'ennemi des pertes extrêmement lourdes. Ils rentrent exténués mais enthousiastes. Le lieutenant Breillat rapporte un billet du commandant Schaepleynck du 73^e R. I., attestant que lui et ses hommes se sont comportés en héros ! Leur brillante conduite est récompensée sur le champ par le lieutenant-colonel qui remet la Croix de la Légion d'honneur au lieutenant Breillat et la Croix de Guerre à nos douze camarades. Un régiment qui a encore de si beaux éléments ne peut pas disparaître, — le 201^e survivra.

Un renfort permet de remettre sur pied deux bataillons et demi : le 5^e n'aura que deux compagnies. Et, dès le 6 Juin nous sommes à Vauciennes, au travail, pour créer autour de Villers-Cotterets une position défensive. Cela nous donne un total de six jours de répit !

Dès le 12 Juin, le régiment remonte en ligne dans la forêt de Retz en face de Longpont. Il va fournir pendant un mois encore toute une série de nouveaux efforts et de nouveaux combats.

Il est vrai que contrairement aux choses de ce monde, plus il va, plus il rajeunit. Ce sont les jeunes de la classe 18 qui sont venus refaire le régiment. Ils y ont apporté le regain de bonne humeur et d'entrain que, malgré toute leur bonne volonté, nos anciens ne pouvaient guère retrouver d'eux-mêmes au sortir de si dures journées. Ces braves jeunes ont été mis de suite à rude épreuve.

La relève se fait dans des conditions difficiles. La marche en forêt est d'autant plus pénible que l'ennemi a fortement bombardé la nuit précédente par obus à gaz.

Les avions nous survolent très bas et nous mitraillent, le capitaine Balmelle qui commande le 6^e bataillon a la poitrine traversée par une balle alors qu'il donnait ses ordres. Ce n'est qu'à 8 heures du soir que la relève est terminée.

Le lendemain 13 Juin vers 9 heures, nos lignes sont attaquées, elles tiennent bon et rétablissent la situation par des contre-attaques vigoureusement menées. La nuit tombe à peine que l'ennemi revient à la charge, mais on fait bonne garde et l'Allemand est obligé de regagner vivement ses lignes, laissant des morts sur le terrain.

Depuis ce jour l'ennemi qui, sur toute la lisière de la forêt de Retz a rencontré une énergique résistance, semble avoir renoncé à y pénétrer de front. Ses attaques se portent plus au nord dans la région de Cœuvres et surtout plus au sud, sur la Marne, où l'on se bat avec acharnement. La vie de secteur reprend alors normale dans la zone du régiment et nous activons les travaux de défense : fils de fer sont posés, tranchées creusées, gourbis construits, P. C. organisés. Va-t-on revivre l'habituelle vie sous terre après avoir connu les combats en rase campagne ?

Enfin, nous étions résolus à tenir, mais on nous aurait bien surpris alors si l'on nous avait dit qu'avant un mois nous aurions repris l'offensive et l'avantage, comme nous aurions crié : « Au bourreur de crâne ! » Et cependant, on préparait quelque chose, il fallait bien l'avouer.

D'abord les préliminaires :

Le 22 Juin, petite opération sur le carrefour de la Croix du Pain Tendre à l'ouest de la ferme la Grille, elle échoua complètement devant les mitrailleuses ennemies.

Le 8 Juillet, la 23^e compagnie sous les ordres du lieutenant Ragot entame contre la ferme la Grille une opération combinée avec le 233^e R. I., notre voisin de gauche, qui attaque la ferme de Chavigny. Il s'agit de rejeter l'ennemi hors de la lisière est de la forêt qu'il tient sur une profondeur de 200 mètres seulement.

Les deux sections qui attaquent de front par le Bois sont immédiatement arrêtées par les mitrailleuses et ramenées dans leurs tranchées de départ. Le 233^e R. I. qui avance au nord, est lui-même très gêné par le tir intense des mitrailleuses postées à l'extrême pointe nord-est de la forêt, près de nous. C'est cette pointe qu'il faut prendre ; malgré de vives attaques, l'Allemand y résiste et c'est en la tournant par le nord que le lieutenant Ragot peut en venir à bout. Avec une opiniâtreté remarquable, il poursuit son plan, ne réussit pas le 8, continue son harcèlement le 9, ébranle la position qui cependant tient toujours. Pourtant c'est le 10, que nous devons passer le secteur au 1^{er} zouaves, le régiment ne peut passer qu'une situation nette, les ordres du lieutenant-colonel sont donnés, le 6^e bataillon et notamment la 23^e compagnie qui s'est montrée superbe les 8 et 9 Juillet ont à cœur d'en vouloir l'exécution en tous points.

Toute l'après-midi du 9 se passe à battre la Corne nord-est de la forêt avec des mortiers stokes. Enfin, le 10 Juillet à 8 h. 45, la compagnie repart à l'assaut et a l'heureuse surprise de recueillir en quelques instants dans un magnifique succès

les fruits de son tenace effort de deux jours. La Corne du Bois est prise et dépassée, l'ennemi s'enfuit, lâchant toute la position, le lieutenant Ragot le talonne, entre dans la ferme La Grille et pousse vers le sud jusqu'au Carrefour de Corcy en passant derrière toute l'ancienne première ligne Allemande. Devant ce coup d'audace, l'ennemi abandonne tout le terrain et repasse la Savières. Nos patrouilles vont jusqu'à Longpont sans rencontrer de résistance et notre ligne s'établit aussitôt sur le long de la route Longpont-Corcy.

Dès 6 heures du soir, la relève par le 1^{er} régiment de zouaves pouvait commencer dans de très bonnes conditions.

La 23^e compagnie avait fourni le plus gros de l'effort de ces trois journées. Elle avait eu la presque totalité des pertes, mais à aucun moment, grâce à l'attitude de son chef, à l'énergique bravoure de ses cadres et au bel entrain de tous, elle n'avait douté du succès. Le reste du 6^e bataillon avait aidé puissamment au maintien des lignes d'abord, à la progression ensuite et le 201^e pouvait passer, ainsi que le lui avait demandé son chef « une situation nette et bien assise » à ses successeurs.

La base de départ pour une offensive qu'on sentait proche était constituée sur le front de la 1^{re} division, son chef le général Grégoire faisait part de toute sa satisfaction, accordait sans tarder au lieutenant Ragot la Croix de la Légion d'honneur si brillamment gagnée, croix que le lieutenant-colonel Mougin lui remit sur-le-champ.



Le régiment allait donc pouvoir se reposer, on le lui devait bien après ces quatre mois d'un si dur labeur, après ces étapes de Noyon, de l'Aisne, de la Forêt de Retz.

Et de fait, nous recevions l'ordre de nous porter au nord de Paris, dans la vallée de l'Oise, à Noisy-sur-Oise, où des cantonnements ravissants devaient nous attendre.

CHAPITRE X

NOISY-SUR-OISE. – SAINT-RÉMY BLANZY.

LE PLESSIER-HULEU – LA STATION. – GRAND ROSOY.

(Juillet 1918)

À quoi bon dissimuler le soulagement que nous éprouvons le matin du 11 Juillet, en quittant cette forêt de Retz où nous avons combattu et souffert si longtemps ? Nous avons noblement achevé notre tâche, nous partons dans la direction de Paris ! nos rêves remplissaient l'avenir !

C'est à pied en quatre étapes, par Vauciennes, Nanteuil-le-Haudoin et Plailly que nous gagnons la zone de Noisy-sur-Oise. Chaque bataillon a son cantonnement autour de Noisy : Asnières, Viarmes et Saint-Martin-du-Tertre. Nos hommes sont groupés, ils se sentent à l'aise au milieu d'une population accueillante, pleine de reconnaissance pour ceux qui avaient éloigné d'elle la menace si grave de l'invasion. On arrive dans la zone de repos le 14 juillet, un dimanche, et tout semble se mettre à l'unisson de nos pensées et de nos rêves...

Hélas ! c'était évidemment trop beau ! Dès le lendemain soir un nuage apparaît : les voitures du T. C. sont chargées, prêtes au départ. Elles partent la nuit même. Nous ne pouvons manquer de suivre. Le 16, en effet, nous revoyons les camions... Adieu repos, fêtes, permissions, adieu Paris, adieu même la messe que nous avons demandé à notre brave aumônier, l'abbé Liénart, de célébrer, à Viarmes, pour nos camarades défunts : ceux de Noyon, de Venizol, de Vaux-Castille et de la Forêt. La musique, en un geste symbolique, échange ses instruments contre des brancards. Nous retournons au combat.

Il est entendu que dans la vie militaire « on ne doit jamais chercher à comprendre » et cependant, dès qu'on est embarqué pour une « destination inconnue » les suppositions vont leur train, aiguillées sur de fausses pistes et parfois sur la vraie, par les moindres observations.

Ici, nous ne pouvons pas prévoir ce qui va arriver, les « tuyaux des cuisiniers » ne courent même pas, et cependant, nous aurions pu remarquer que, partis le 11 Juillet en plein jour et sans précautions aucunes, nous cheminons maintenant sur la même route mais à la faveur de la nuit.

Embarqués le 16 à la tombée du jour, nous débarquons, la nuit même, à Cré-

py-en-Valois et regagnons aussitôt Vauciennes avec la consigne de demeurer toute la journée dans nos cantonnements sans nous montrer. La nuit venue, nous nous remettons en route, après avoir incorporé, à la hâte, un renfort : des braves territoriaux du 16^e et des jeunes de la classe 18.

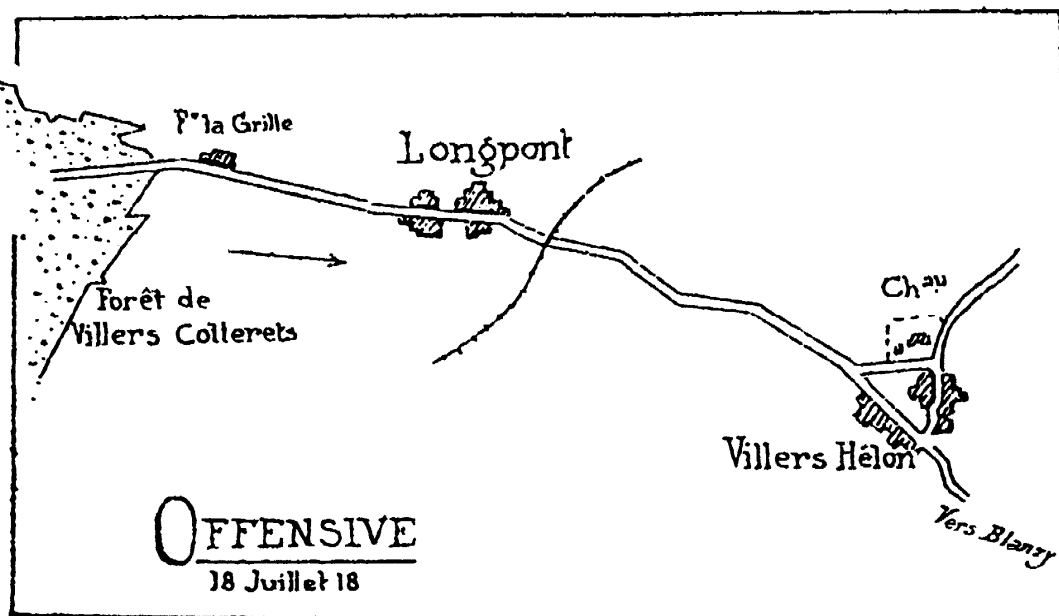
Il fait une nuit très sombre. Bientôt une lourde pluie d'orage s'abat sur nous. Les éclairs en sillonnant le ciel nous montrent un instant la route puis nous laissent tous éblouis dans l'obscurité la plus complète.

Ah ! quelle pénible marche à travers la Forêt d'un noir d'encre, dans une boue qui nous collait au sol, par des routes encombrées de camions, de voitures et de chars d'assaut.

Il se prépare certainement quelque chose de formidable, l'ennemi va avoir une désagréable surprise, car les colonnes se multiplient : artillerie, infanterie, cavalerie même, se massent incessamment sur les lisières de la Forêt que nous connaissons si bien.

L'aurore commence à poindre, nous faisons halte au Rond d'Orléans, notre fatigue est telle qu'à peine à terre, à même le sol, dans la boue, tout le monde dort à poings fermés.

Soudain, un bruit formidable déchire l'air, tandis que la terre tremble et que réveillés en sursaut, nous avons l'illusion de nous trouver soumis à un terrible bombardement. Mais non, ce sont nos pièces qui tirent à pleines gueules, — l'ennemi, médusé sans doute, ne répond rien. Dix minutes après, à 4 h. 45, oubliant notre fatigue, nous reprenons le chemin connu de nos anciennes positions et, le silence de l'ennemi nous assurant que tout allait bien devant nous, la joie déjà reparait sur les visages.



Nous faisons halte toute la matinée à La lisière est de la Forêt ; cette Forêt, elle nous semblait devenue charmante. Puis au début de l'après-midi l'ordre arrive d'aller occuper Villers-Hélon. Quelle revanche ! et quelle joie de revoir en passant : la Grille, Longpont et sa vieille Abbaye, la tranchée du Chemin de fer. le

château de Viliers-Hélon. Que de souvenirs ! Mais nous sommes sur le champ de bataille et les obus arrivent pour nous en convaincre et troubler le cours de nos pensées !

Deux jours encore, les 19 et 20 Juillet, le régiment reste en réserve de corps d'armée, suivant pas à pas les mouvements des divisions d'attaque qui enlèvent successivement devant nous le bois de Mauloy et les villages de Blanzly et de Saint-Rémy-Blanzly.

Nous occupons Blanzly et les petits bois à l'est du bois de Mauloy dans la soirée du 19, puis, dans la nuit du 20 au 21, nous venons nous concentrer autour de Saint-Rémy-Blanzly, dans le bois de la Folie et dans la garenne Manet, face au village de Plessier-Huleu. Devant nous, droit à l'est, l'ennemi tient fortement ce village établi sur un léger pli de terrain qui lui permet de dominer tout le plateau découvert. Au nord-est, légèrement sur notre gauche, il tient plus fortement encore le bois du Plessier, véritable nid de mitrailleuses qu'il a fortement organisé.

Nous recevons pour notre part l'ordre d'enlever le village.

La tâche qui nous échoit sera dure, car la position est trop belle pour que l'ennemi ne la défende pas avec acharnement.

Le 21 à dix heures du matin, le 4^e bataillon, suivi du 5^e bataillon, doit sortir de la garenne Manet et par la garenne de Fronteny atteindre le sud du village. Déjà le mouvement commence quand un contre-ordre arrive : l'attaque est suspendue.

Le 5^e bataillon peut revenir sans trop de mal sur son ancien emplacement, mais le 4^e bataillon, engagé déjà sous le barrage ennemi, ne peut que se terrer sur place.

On procède à une nouvelle répartition des forces. Au lieu d'attaquer le Plessier-Huleu par le sud à droite de la route, nous devons nous concentrer dans la garenne du Plessier, à gauche de la route, à 600 mètres de la lisière ouest du village. Impossible d'y mener de jour notre 4^e bataillon ; aussi reste-t-il où il est, à la disposition du 1^{er} R. I., qui nous donne en échange un de ses bataillons commandé par le capitaine Lemay.

La préparation du combat est souvent plus pénible que la bataille elle-même. Malgré les précautions prises, la concentration du bataillon Trinquand et du bataillon Lemay dans cette garenne du Plessier, qui n'a pas 500 mètres carrés de surface, attire l'attention de l'ennemi qui soumet nos lignes à un tir de contre-préparation offensive très sévère. Ce tir pendant deux heures, ne faiblit point. On attend presque comme une délivrance l'heure qui permettra de sortir de cette fournaise pour courir à l'assaut.

À 16 h. 30, le signal est donné et, sous le tir ennemi qui n'a pas cessé et qui se double aussitôt d'un barrage roulant et d'un feu très nourri de mitrailleuses, la ligne entière s'ébranle et surgit du bois, appuyée par onze chars Renaud.

Au centre, nous ne parvenons pas à atteindre la lisière ouest du village ; mais, par les deux ailes, nous l'abordons.

Au sud, c'est une compagnie du bataillon Lemay qui, bien appuyée par ses Chars d'assaut et aussi par la progression des éléments qui sont à sa droite, réussit à entrer dans les premières maisons et à s'y maintenir.

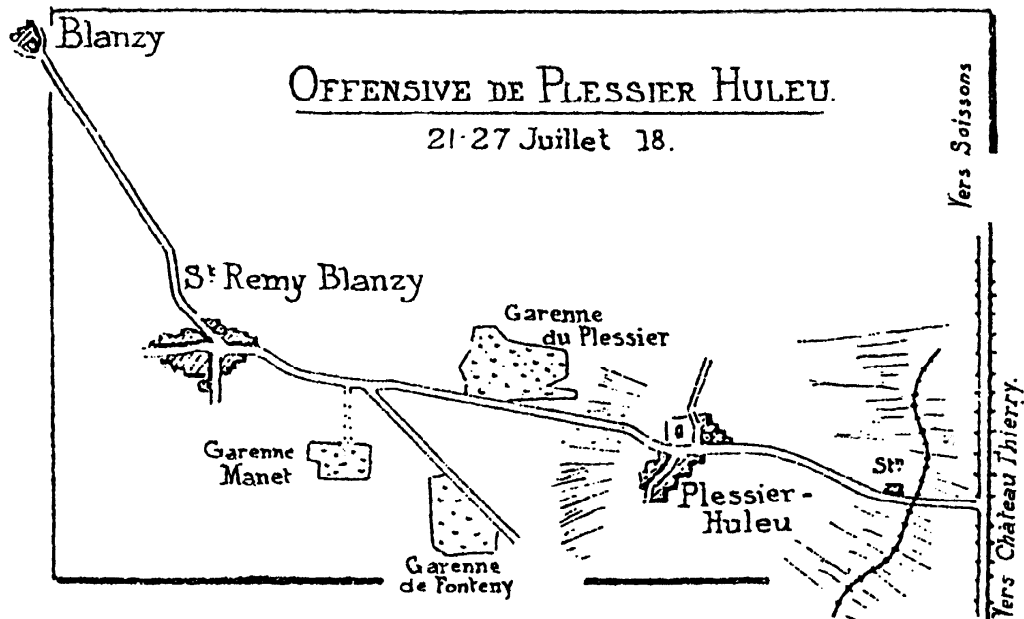


Au nord, c'est un véritable exploit : Le capitaine Aimé, commandant la 18^e compagnie, pousse droit devant lui, atteint et dépasse la lisière nord du parc du Château, malgré les lourdes pertes qu'il éprouve. Une contre-attaque ennemie se dessine, il la soutient et fait prisonniers au cours de l'action un commandant de bataillon, un commandant de compagnie et huit hommes. À ce moment, des six chars d'assaut qui l'appuyaient avec la plus belle bravoure quatre sont détruits et il ne lui reste plus que quinze hommes valides, isolés entre le village et le bois du Plessier, qui tiennent toujours très fortement. Trop peu nombreux pour tenir la position si brillamment conquise, ces braves sont obligés de se replier au nord-ouest du village, non sans amener avec eux, un nombre de prisonniers égal au leur.

Pendant un résultat est acquis : nous tenons au sud les premières maisons de Plessier-Huleu, les communications du village ont été sérieusement menacées au nord par l'incursion du capitaine Aimé, l'ennemi ne doit plus s'y sentir en sécurité et l'on pourra sans doute faire plier sa résistance. Précédés de patrouilles de combat les éléments qui restent au capitaine Trinquand et au capitaine Lemay élargissent notre zone d'occupation au sud du village. L'ennemi cède la place aux reconnaissances envoyées un peu partout, abandonnant des prisonniers et un matériel considérable. À minuit, l'occupation du village est complète.

À force de ténacité, nous avons conquis le Plessier-Huleu, rempli notre mission, enlevé à l'ennemi un de ses meilleurs points d'appui, à l'ouest de la grand' route Soissons-Château-Thierry, et enfoncé, un peu plus profondément dans le flanc de son attaque sur la Marne, le coin que la 10^e Armée y a placé depuis le 18 Juillet et qui contraindra bientôt l'Allemand à lâcher pied.

Mais nos pertes ont été lourdes. Pour tenir solidement le village des renforts sont nécessaires ; un bataillon du 233^e R. I., sous les ordres du commandant Pons, vient en constituer la garnison et en assurer la défense. L'ennemi n'y reviendra plus.



Le 23 Juillet nous reprenons l'offensive. Il s'agit cette fois de dépasser le Plessier-Huleu, d'atteindre le chemin de fer, puis la route de Soissons et enfin le village de Grand-Rozoy. Le 6^e bataillon mène l'attaque en partant des lisières sud du Plessier-Huleu. Il serre de près le barrage roulant de notre artillerie et appuyé par quinze chars d'assaut, franchit dans un élan magnifique la route de Soissons. De tous côtés, mais surtout des lisières sud du bois du Plessier qui menacent de flanc toute notre ligne d'attaque, un feu très intense de mitrailleuses et d'artillerie essaie d'arrêter notre progression. Mais nos hommes sont splendides et ils atteignent à l'heure marquée, la crête qui s'allonge entre la route de Soissons et le village de Grand-Rozoy, et qui est notre premier objectif. Malheureusement notre gauche reste découverte, car le bataillon du 48^e qui devait masquer le bois du Plessier ne parvient pas à le faire ; à droite d'ailleurs, le 1^{er} d'infanterie se trouve lui aussi arrêté par un bois qu'il ne peut traverser.

Complètement découverts sur nos ailes, nous ne pouvons donc plus avancer. L'ennemi contre-attaque, ses batteries spéciales atteignent huit de nos chars d'assaut, tandis que son feu fait éprouver à nos compagnies des pertes très lourdes.

Nos hommes font des prodiges de valeur et donnent de beaux exemples de la fraternité d'armes au combat. Tandis que l'équipage d'un char d'assaut s'efforce de réparer une avarie, un jeune de la classe 1918 qui n'a pas perdu son sang-froid monte dans la tourelle, actionne la mitrailleuse, éloigne l'ennemi et sauve le char.

Malgré tout, il faut revenir jusqu'à la route où le 4^e bataillon arrive aussitôt en renfort, il n'est encore que 7 heures du matin. Vers 9 heures l'ennemi essaie de nous rejeter plus loin et de nous enlever le chemin de fer, mais déjà la ligne est solide. Il est obligé de s'établir devant nous, sur la route de Soissons à Château-Thierry.

Toute la journée ses avions viennent jalonner notre nouvelle position et régler sur elle le tir incessant des batteries. Les mitrailleuses du bois du Plessier nous prennent d'enfilade et rendent particulièrement périlleuses les communications

entre le village du Plessier et la station du chemin de fer.



On tient bon cependant, et la 13^e Cie, réussit à abattre à coups de fusil un avion d'observation dont le pilote est tué et l'observateur capturé. On se fortifie comme on peut, afin de conserver ce terrain que nous avons eu tant de peine à gagner et le soir quand on se compte il reste au 6^e bataillon : 4 officiers et 80 hommes, au 4^e bataillon, 5 officiers, et 112 hommes et au 5^e bataillon 6 officiers et 130 hommes. Ces chiffres disent assez l'âpreté de la lutte.

Sept nuits sans dormir, deux jours de grand combat pendant lesquels on a conquis de haute lutte un village fortifié et progressé de 2 km. 500 dans un terrain pris d'enfilade par l'ennemi, cinq journées de marche et de déplacements continuels, ont mis nos survivants dans un état de fatigue inouï. On leur demande cependant détenir encore et à tout prix cette station de chemin de fer qui est leur conquête. Ils la tiennent toute la journée du 24.

Et quand, la nuit suivante vers 2 heures du matin, l'ennemi s'insinuant dans les bois et se glissant dans le ravin qui descend du bois du Plessier veut à toute force la reprendre, ils la défendent sans reculer. Malheureusement ils se trouvent bientôt submergés, entourés de toutes parts et 25 hommes seulement avec trois officiers réussissent à se frayer un passage au revolver et à la baïonnette à travers le cercle qui les étreint. Ils rejoignent la 15^e Cie qui se trouvait en soutien et se joignent à elle. Ils sont en tout soixante !

Contre-attaquer avec un pareil effectif est impossible mieux vaut tenir cette position-là, empêcher tout progrès ultérieur de l'ennemi et c'est le parti que l'on prend. On s'installe à 250 mètres environ à l'ouest de la station du chemin de fer, bien décidé à y rester, et l'on y reste encore toute la journée du 25 et celle du 26.

La relève s'impose : le 105^e R. I. prend notre place le 27.

Pour la troisième fois en quatre mois le régiment sans cesse sur la brèche avait été employé jusqu'à usure complète. Et l'excès de fatigue que nous éprouvions, nous empêchait de voir encore toute la grandeur de l'œuvre accomplie. Elle était magnifique.

Engagés dès les premiers jours dans la grande bataille décisive qui a rempli toute l'année 1918 depuis le 21 Mars jusqu'au 11 Novembre et qui s'est terminée pour nous en une magnifique victoire nous avons eu la plus rude part.

Devant un ennemi puissant, exalté par ses succès, heureux jusqu'alors dans toutes ses entreprises et qui reprenait comme en 1914 la route de Paris, notre régiment ne s'est pas laissé abattre. Malgré les terribles coups portés, malgré les plus dures épreuves, malgré les pertes sanglantes subies, nos hommes ne se sont jamais considérés comme battus et ont toujours eu la volonté d'arrêter l'ennemi. Et c'est grâce à ces braves que les succès de l'Allemand ont été sans lendemain et que même en les multipliant, jamais il n'a obtenu la Victoire.

Et quand le jour venu, on a demandé à nos hommes un nouveau sacrifice, pleins d'espoir, avec la « foi du charbonnier » ancrée dans leur cœur, ils sont repartis pour l'offensive, forçant la chance à revenir dans nos rangs, arrachant à l'ennemi dès le 8 Juillet, les premiers lambeaux de sa conquête, l'affrontant sur ses positions vitales dans les glorieux combats du Plessier-Huleu.

Trop de nos camarades hélas ! ont péri dans cet effort, mais ils ne sont pas morts en vain, et leurs noms rendent encore plus belle l'auréole de gloire de leur 201^e.

Le déclanchement de la Débâcle allemande est dès lors assuré et déjà on peut prévoir de belles journées pour nos armes. Nous allons forcer la Victoire.

CHAPITRE XI

GRAND FRESNOY. — RÉMY. — LIANCOURT.

LE BALLON DE GUEBWILER — ROPPE. — DARNEY.

L'ARMISTICE. — LA LORRAINE. — LE RHIN.

L'OCCUPATION.

(Juillet 1918-Février 1919)

Nous avons un impérieux besoin de repos. Le meilleur régiment ne peut rester lui-même, garder son esprit et ses traditions en dépit de ses pertes et de ses transformations que si, de temps en temps, dans un calme relatif, il se reprend et se refond. Depuis Noyon nous ne l'avions pas fait, et cette fois encore nous n'étions pas très sûrs d'en avoir le loisir, puisque partout sur notre front, le combat reprenait avec une intensité nouvelle.

Pourtant, relevés le 27 Juillet, nous arrivions au repos le 29 à Grand-Fresnoy et Sacy-le-Petit, dans l'Oise, et nous y passions onze jours dans la paix. Les journaux nous apportaient d'heureuses nouvelles et nous permettaient d'apprécier la répercussion lointaine de nos efforts. Nos armées rentraient à Soissons et l'ennemi, lâchant la Marne, retraits vivement sur la Vesle.

Le 10 Août, nous remontâmes plus au Nord, jusqu'à Remy, en position d'alerte. La bataille s'était maintenant étendue dans le secteur de la Somme et nos troupes avaient repris Montdidier. Trop faibles pour mener l'attaque, nous devions rester prêts à la suivre et au besoin l'appuyer dans la région du Matz et le massif de Thiescourt.

Un jour, c'était le 20 Août, nous reçûmes l'ordre de nous avancer jusqu'à Elicourt-Sainte-Marguerite et Marest-sur-Matz. Mais le soir même, nous revenions en arrière jusqu'à Grand-Fresnoy sans avoir été engagés, et le lendemain dans la nuit les camions nous conduisaient jusqu'à Liancourt près de Creil. Nous allions vraisemblablement être embarqués en chemin de fer, où irions-nous ?

Depuis longtemps l'Alsace passait à nos yeux pour être le secteur idéal. Si les communiqués en parlaient rarement, les lettres que nous écrivaient de là-bas des amis d'autres régiments, nous la dépeignait sous des couleurs attrayantes. Et puis nous ne connaissions pas encore ce coin du front, aucun pourtant ne piquait da-

vantage notre curiosité. Le bruit courut, né peut-être de nos désirs, que nous allions y partir. En attendant nous reçûmes en renfort tout un bataillon du 216^e d'infanterie qui venait d'être dissous et nos vides se trouvant quelque peu comblés par cet apport, nous attendîmes l'Alsace ou le combat.

Ce fut l'Alsace ! Le train nous emmena jusqu'à Cornimont dans les Vosges, à quelques kilomètres de l'ancienne frontière et là, les uns à pied, les autres en camions, franchissant le col d'Oderen où la Prusse avait dressé son poteau-frontière aux couleurs de deuil, nous gagnâmes dans la vallée de la Thur le joli village de Saint-Amarin.

Nous arrivions au pays de nos rêves, et chose étrange, nous ne fûmes pas déçus. Saint-Amarin nous fit le meilleur accueil. Nos yeux habitués aux paysages dénudés des champs de bataille ou aux cantonnements dépeuplés, s'égayaient à voir dans le cadre de la vallée verdoyante et fraîche ce gros bourg plein de vie que les habitants n'avaient pas déserté et où tout le monde jusqu'aux enfants parlaient français, parce que telle était la langue maternelle. Sans doute dans l'expression de leur attachement à la France, les habitants mettaient quelque réserve, on venait d'avoir si peur de redevenir allemand, quand jusqu'au mois dernier la France avait reçu tant de coups ! Mais le cœur y était sans qu'il fut besoin de le dire et les bonnes nouvelles de chaque jour rendaient l'invincible espoir.

Le 30 et le 31 Août, nos bataillons prirent possession de leur nouveau secteur sur la pente est du ballon de Guebwiller et plus au sud sur la célèbre crête du Sudelkopf ; nous allions y rester, jusqu'au 16 Octobre.

Quelque chose eût manqué vraiment à notre expérience de la guerre si nous n'avions point connu l'organisation toute spéciale de ce secteur de montagne. Elle ne ressemblait en rien à ce que nous avions vu ailleurs. Ici point de ligne continue mais des groupes de combat isolés, tantôt sous bois et tantôt comme des nids d'aigle établis sur des positions dominantes, constitués en fortins, complètement entourés de réseaux de fils de fer, n'ayant pour toute garnison qu'une poignée d'hommes livrés à eux-mêmes et devant pourvoir, par une vigilance active, à leur propre sécurité.

Le 201^e R. I. quoiqu'il ne fut pas montagnard sut si bien s'accommoder à cette guerre d'un genre tout nouveau pour lui que l'ennemi ni par embuscade, ni par attaque de vive force, ne put lui prendre un seul homme. Et nous eûmes la preuve de l'efficacité de notre résistance quand le 4 Octobre, à la suite d'un combat corps à corps livré par une patrouille de la 21^e compagnie, à un groupe d'assaut ennemi qui nous attaquait, nous pûmes relever sur le terrain les corps de quatre soldats allemands tombés sous nos coups. Le sergent Chaumont montra au cours de cette action un superbe esprit de sacrifice en allant au secours d'un de ses hommes terrassé par un Allemand qu'il abattit au cours d'un brillant corps à corps.

Le général de Boissoudy, commandant la 7^e Armée, nous exprima sa satisfaction et proclama dans son ordre du 5 Octobre, qu'il était heureux de constater une fois de plus les brillantes et solides qualités de notre vaillant régiment.

Du haut de nos montagnes nous apercevions quand le temps était clair la plaine d'Alsace avec ses villages encore pleins d'habitants, ses toits rouges qui brillaient au soleil, ses larges forêts au-dessus desquelles émergeaient la charpente des puits de potasse. Dans le lointain, vers le sud, on voyait Mulhouse et vers l'est par

endroits, comme un filet d'argent, le Rhin. Nous nous sentions devant la terre promise et de plus en plus à mesure que le temps passait nous la regardions avec espoir car de toutes parts les bonnes nouvelles affluaient. De proche en proche depuis Cambrai jusqu'à l'Argonne tout le front s'allumait, s'ébranlait et du côté allemand tout commençait à craquer. Les Américains d'un seul coup avaient réduit la hernie de Saint-Mihiel, les Anglais, lambeaux par lambeaux, arrachaient la ligne Hindenbourg, et prenaient Cambrai. Les Belges enlevaient la Forêt d'Houthulst et les nôtres de l'Argonne à Saint-Quentin, avançaient et reprenaient Vouziers et Laon.



En Orient, c'était plus surprenant encore ; l'armée de Salonique conduite par le général Franchet d'Esperey avait disloqué le front bulgare et mis en déroute toute l'armée ennemie qui, avant la fin de Septembre, avait signé l'armistice. En Palestine, les Anglais conduits par le général Allenby, avaient complètement battu les Turcs et délivré Palestine et Syrie. Nous allions à grands pas sur tous les champs de bataille à la victoire décisive.

Sortis de la fournaise depuis deux mois et demi nous comprenions que notre tour d'y rentrer ne pouvait plus tarder et nous nous y préparions. Aussi ne fûmes-nous pas très surpris quand l'ordre nous parvint le 16 Octobre de quitter ce secteur d'Alsace pour reprendre les grandes étapes et nous acheminer vers une direction nouvelle. Le but ne nous apparut pas de suite. D'abord nous allions vers Belfort et du 20 au 23 nous séjournâmes à Roppe. Puis nous, partîmes nettement vers l'Ouest et demeurâmes à Darney du 29 Octobre au 8 Novembre.

Les événements allaient beaucoup plus vite que nous. Nous avons appris la délivrance de Lille, de la côte belge, de Vervins et de Reims. L'armée américaine était aux portes de Sedan.

Les Autrichiens, laissés à eux-mêmes et cédant devant l'attaque italienne, s'effondraient et demandaient l'Armistice.

Nous n'avions plus devant nous que l'Allemagne et le 8 Novembre, au moment

où nous quittions Darney, elle envoyait au maréchal Foch ses parlementaires pour demander aux Alliés leurs conditions d'armistice.

Il était temps pour elle, car nous devions attaquer à nouveau sur le front de Lorraine.

Nous étions des troupes qui allaient être engagées et c'était pour cela que nous avions quitté Darney dans la direction de Nancy. Par Vittel et Domjulien nous étions arrivés le 10 Novembre à Diarville et nous avions l'ordre de nous porter le 11 à 9 heures du matin vers le front de combat. C'était le jour fixé à l'Allemagne pour souscrire à nos conditions.

Elle les accepta toutes.

Aussi quelle joie lorsque vers 7 heures du matin nous eûmes par radio la première nouvelle de la conclusion de l'accord. Ce n'était pas encore l'annonce officielle, mais la source était sûre et bientôt notre certitude se confirmait du fait que les mouvements prescrits pour 9 heures étaient suspendus. Enfin à 11 heures, la nouvelle officielle parvint jusqu'à nous, elle fut affichée à la Mairie, en un clin d'œil tout le village fut pavoisé, les cloches sonnèrent à toute volée, se répondant joyeusement d'un village à l'autre, par-dessus la campagne. La musique du régiment vint sur la Place jouer les Hymnes nationaux des Pays Alliés et la gaité rayonnant sur tous les visages, civils et militaires, fêtèrent avec entrain la grande victoire finale. Nous avons gagné la Grande Guerre !

Impossible de décrire les sentiments que, ce jour là, s'agitèrent dans nos cœurs de soldats. Habités aux grandes émotions nous ne les traduisons guère au dehors et chez nous des joies de ce genre au lieu d'être exubérantes gardent quelque chose de grave et de profond. Heureux ceux qui ont vécu cette inoubliable journée !

Elle eut du reste les plus beaux lendemains, car si nous n'eûmes pas l'honneur de traverser triomphalement Nancy, ni Metz nous reçûmes en Lorraine un accueil qui dépassât tout ce que nous avons pu prévoir. Dès le 15 Novembre, nous avons quitté Diarville et le 18, musique en tête, au milieu d'un paysage désolé, hérissé de fils barbelés, semé de ruines, nous avons franchi la Seille, la frontière de 71, sur le pont de la « Victoire » et foulé, non sans émotion, le sol de la Lorraine. Nous ne connaissions pas encore son cœur. Le soir même nous cantonnions au tout petit village de Gerbecourt et nous y étions reçus en libérateurs. Partout, des drapeaux" français, sur tous les visages une joie franche et ouverte, sur toutes les lèvres notre belle langue française. Et tout de suite une preuve poignante de l'attachement de tout ce peuple à la France. Au moment où le régiment faisait son entrée solennelle et où nous rendions les honneurs au Drapeau, avant de le déposer au logement du lieutenant-colonel, un soldat français qui nous avait suivi, se jetait en pleurant de joie dans les bras de sa vieille mère. C'était un Lorrain de Gerbecourt. En 1914 sa mère lui avait dit : « Pars en France et fais ton devoir ». Il l'avait fait et maintenant il y rapportait la victoire et la délivrance.

Le lendemain, à l'issue du concert où tout le village assistait en habits de fête, heureux d'entendre vibrer les clairons français, la municipalité offrit aux soldats sur de grandes tables installées dans la rue, un excellent petit vin d'honneur. Elle invitait ensuite les officiers à assister à la Mairie à une séance extraordinaire du Conseil municipal. Le Maire y donna lecture d'une délibération aux termes de

laquelle la commune « pria le Colonel de transmettre au Gouvernement Français le vœu unanime de toute la population de faire retour à la France qu'elle n'avait jamais cessé de considérer comme sa Patrie légitime ». C'était le plébiscite spontané et sur le registre des délibérations tous les officiers signèrent. Puis se laissant aller à la joie saine et ouverte qui présidait à tout, au son d'un accordéon trouvé très à propos, la salle de la Mairie, envahie petit à petit par les demoiselles du pays, se transforma pour un moment en salle de bal et l'on dansa au son des vieux airs français que personne n'avait oublié.

Le lendemain on s'était promis de recommencer, mais l'ordre nous parvint de gagner Baronville, à deux kilomètres de Morhange.



L'étape nous fit traverser tout le champ de bataille de 1914 où nos troupes, après avoir brillamment poussé de l'avant et tenté de délivrer la Lorraine, étaient venues se briser sur des défenses formidables et avaient dû céder momentanément.

ment la place pour aller d'abord sur la Marne sauver la France menacée. Partout dans la campagne de nouveau cultivée, les croix de pierre qui surmontaient les grandes tombes allemandes et les croix de bois des tombes françaises, attestaient l'ardeur de la lutte qui s'était engagée sur ce point.

À Baronville aussi, tout était en fête pour nous recevoir. Tout était pavoisé et nous y étions à peine arrivés que la musique sur la place donnait concert. À l'église, M. le Curé avait convié sa paroisse à un salut solennel pour fêter l'arrivée des troupes françaises, notre musique contribua à cette solennité. À l'issue de la cérémonie, le brave curé de Baronville, au cœur si français composa une ode à notre drapeau du 201^e, drapeau qu'il avait embrassé en pleurant dès notre arrivée.

Dans chacun de ces villages on aurait voulu s'arrêter et goûter à l'aise la joie d'être fêté, mais nous ne pouvions la cueillir qu'en courant. Arrivés à Baronville, à 2 heures de l'après-midi, nous en repartions le lendemain matin dès 7 heures et par une longue route de près de 30 kilomètres par un vent glacial qui nous soufflait au visage, nous nous acheminions vers la petite ville de Saint-Avold. Nous y étions attendus et nous devions y être l'objet d'une réception officielle. Sur toute la route, chaque fois que nous traversions un village nous étions acclamés par une foule en fête et nous croisions tantôt des groupes de soldats Lorrains libérés de l'armée allemande dont beaucoup portaient la cocarde rouge et tantôt des prisonniers français, anglais, italiens, roumains qui, les traits fatigués et les vêtements usés, portaient cependant dans les yeux une flamme de joie. Et tout cela nous disait mieux que nous n'avions pas souffert en vain, mais que vraiment nous apportions avec nous la liberté.

À 2 h. 1/2 le régiment pénétra dans Saint-Avold. Nous passons sous un Arc de Triomphe, tout est pavoisé de drapeaux français, la foule massée sur notre passage acclame notre défilé et les cris de « Vive la France » s'élèvent en une telle clameur qu'elle couvre les accents de notre musique militaire.

Sur la Place, une tribune a été dressée où ont pris place les autorités municipales. Nous défilons superbement devant le Général Grégoire qui commande la 1^{re} division, ne sentant plus la fatigue, mais tout transportés d'émotions, par l'enthousiasme de cette foule aux yeux de laquelle nous représentons la France.

Beaucoup de femmes et de jeunes filles du pays ont revêtu le costume lorrain, le joli bonnet de dentelles blanches et le tablier si gracieux d'étoffes multicolores. Elles jettent, dans ce spectacle militaire déjà si poignant, une note de fraîcheur et de gaieté qui l'embellit singulièrement.

Et quand le défilé terminé, sur la tribune officielle envahie par la foule, les organisateurs de la fête souhaitent la bienvenue au Général Grégoire, d'immenses acclamations de joie s'élèvent de toutes parts. Vraiment si nous ne l'avions pas encore compris, nous avons eu ce jour-là la preuve directe que nous avons été pendant cette longue guerre les soldats du Droit, que vraiment la Lorraine était un morceau de France, injustement arraché à notre patrie et maintenu de force sous le joug : nous sentions sa reconnaissance.

Puis tandis que les soldats gagnaient leurs cantonnements, M. l'Archiprêtre de Saint-Avold adressait à son tour sur le porche de l'église, le salut de bienvenue aux autorités militaires : la Lorraine catholique à la France libératrice. Et il entra suivi d'un grand nombre d'officiers et d'une foule immense dans la magnifique

église, brillamment illuminée pour y chanter le *Te Deum*. En un clin d'œil toutes les places étaient prises et notre aumônier, toujours brillant orateur, « emballait » ses « bien chers frères de Lorraine », par des paroles du plus pur patriotisme.

Le soir à 7 heures, un grand banquet réunissait familièrement aux côtés des notables de la ville tous les officiers du régiment sous la présidence du général Dauvé. Rien ne manquait de ce qui fait complète une fête de famille : la fraternisation était toute simple, toute cordiale et toute franche.

Il ne lui manqua que de durer. Nous passions et le lendemain déjà nous devions pénétrer en Prusse. Le contraste fut on ne peut plus saisissant. Jusqu'à Forbach ce ne fut encore que gens en fête, maisons pavoisées, accueil chaleureux. On nous attendait à l'entrée des villages et parfois quand nous faisons halte, sur la route même pendant les dix minutes de pause, nos soldats dansaient avec des Lorraines au son du piston.



Mais nous finîmes par arriver à un village sans drapeau, aux maisons closes, aux rues désertes. Ici nous n'étions plus des libérateurs, nous étions des vainqueurs redoutés, on disait même des barbares... Nous avons mis le pied en Allemagne, dans la région de Sarrebruck.



Les conditions de l'armistice nous fixaient en cet endroit pour quelque temps, nous aurions préféré qu'elles nous eussent retenus en Lorraine.

Cependant nous n'étions pas tellement fâchés de voir d'un peu plus près cette Allemagne si ambitieuse qui prétendait à l'empire du monde et que nous avions eu tant de peine à arrêter dans ses entreprises de violence. Elle nous apparut bien plate.

Jamais nous n'avions eu tant de serviteurs, ni de plus empressés. C'était à qui nous allumerait du feu, nettoierait nos cantonnements et témoignerait à notre égard d'une obséquiosité servile. La première impression de crainte vite dissipée parce que nous ne faisons pas aux habitants le mal qu'on leur avait dit, nous eûmes la surprise de les voir devenir presque familiers, assister à nos concerts et s'étonner presque que nous nous tenions sur la réserve. Nous nous aperçûmes très vite qu'ils ne savaient rien de la guerre, de la manière atroce dont ils l'avaient menée chez nous et qu'en somme ils ne nous en voulaient pas du tout... de tout le mal qu'ils nous avaient fait !

Nous avons nos raisons pour garder une autre attitude, et leur montrer que si nous n'étions point les barbares qu'ils croyaient nous étions des soldats vainqueurs, chargés de garantir par la fermeté de leurs consignes, les fruits de tant de sacrifices et d'efforts.

De Sarrebruck au Rhin, nous fîmes un voyage de dix jours, traversant d'abord tout le pays houiller de la Sarre avec ses grosses agglomérations et ses innombrables usines, puis les régions agricoles de la Prusse et de la Bavière Rhénanes en direction de Mayence. C'est là que nous prîmes davantage conscience de la force immense qui s'était dressée contre nous et que nous avons eu le bonheur d'abattre. Développement industriel et production agricole extrêmement intenses, population très dense, bien logée, vigoureuse avec partout une nuée d'enfants : il y avait de quoi nous faire pour le présent et l'avenir terriblement réfléchir.

Mais tout en réfléchissant nous marchions toujours, et c'est ainsi que le 10 Décembre en fin d'étape nous fîmes musique en tête et drapeau déployé notre entrée solennelle dans la petite ville hessoise de Nierstein, à 15 kilomètres au sud de Mayence. En avons-nous fait de ces entrées claironnantes, dans le moindre petit cantonnement ! Mais ce jour-là ce ne fut pas comme les autres. Au bout de la rue, qui descend en serpentant au milieu des maisons, soudain l'horizon s'élargit, la musique se fit plus vibrante, le pas du régiment plus alerte, nous étions sur le quai du Rhin ! Alors devant ces eaux majestueuses qui emportent avec elles et qui gardent tant de souvenirs de nos gloires, le bataillon se masse tout entier pour saluer notre drapeau, nos clairons sonnèrent « Au Drapeau », la musique joua notre *Marseillaise*. Et nous ne savions plus très bien, en cette minute pleine d'émotion, si nous rendions les honneurs au Rhin ou bien au Drapeau de la France !

Nous sommes restés deux jours à Nierstein et nous en avons profité pour chanter de bon cœur, dans une église allemande, le *Te Deum* de la Victoire. Et quand la messe finie, la musique du régiment fit vibrer la *Marseillaise*, tous debout, nous l'avons écoutée en proie à une profonde émotion comme si nous entendions la voix de la France célébrant ici la Victoire.

Il ne nous restait plus qu'à franchir le Rhin pour aller sur sa rive droite assurer la liberté de nos passages. Le drapeau du 201^e précédé de son bataillon d'avant-garde, l'a traversé le 13 Décembre à 7 heures du matin, tambours battant

et clairons sonnans. Puis dès que nous avons eu mis pied sur l'autre rive, en un geste tout militaire qui a dû réveiller en cet endroit presque désert de très vieux échos de victoires françaises, baïonnette au canon, l'arme dressée pour le salut, nous avons rendu les honneurs au Drapeau, lavé désormais des outrages de 70 et paré d'une gloire nouvelle.

Aujourd'hui, comme toujours, le soldat de France devant la force brutale qu'il écrase, vibre et s'émeut à la voix de l'honneur. Il est resté le même. Il semble seulement qu'il a quelque peu grandi sans le savoir. Peut-être le Rhin, dans son langage mystérieux, l'a-t-il murmuré tout bas ce jour-là dans le cœur du plus petit soldat du 201^e ?



Sur la rive droite nous nous installâmes à Gross-Gerau pour organiser jusqu'aux lisières même de Darmstadt et de Francfort, une zone d'occupation. Et nous l'avons tenue pendant un mois sans incident.

C'est là sur le sol allemand que s'est ouvert pour nous l'année 1919 messagère de paix et d'heureux retour au foyer. Dès les premiers jours, les plus âgés de nos camarades nous quittaient, mais bientôt ce fut le tour du régiment lui-même de changer de situation et de s'acheminer visiblement vers la dissolution à laquelle le condamnaient ses origines elles-mêmes et son numéro de régiment de réserve.

À la date du 15 Janvier 1919 le 201^e cessait d'appartenir à la 1^{re} division où depuis Juin 1915 il avait si noblement tenu la place du 84^e R. I. et s'en allait rejoindre à la 51^e D. I. les trois autres régiments de réserve du C. A. qui seuls avec lui avaient survécu jusque-là : le 208^e, le 233^e et le 327^e.

Ce ne fut pas sans un regret profond que le 201^e quitta sa division de combat où il laissait de si glorieux souvenirs. Le général Grégoire en lui faisant ses adieux lui adressa un magnifique ordre du jour qui est notre couronnement. Et quand le 14 Janvier le 201^e, quittant Gross-Gerau pour rejoindre sur le Main sa nouvelle division, rencontra sur la route le brillant 1^{er} R.I. dont il avait été l'inséparable compagnon d'armes, les deux régiments s'adressèrent un mutuel et suprême salut, et devant leurs deux drapeaux réunis défilèrent une dernière fois.

La démobilisation continua, et la dissolution prévue s'effectua le 13 Février à l'issue d'une revue passée par le lieutenant colonel Mougin qui fit paraître cet ordre :

ORDRE DU RÉGIMENT N° 965

Par décision du Maréchal de France commandant en chef, le 201^e est dissous aujourd'hui 13 Février 1919.

Jour de deuil puisqu'il est celui de la séparation : les amis avec lesquels on a souffert s'éloignent, les camarades près desquels on a combattu disparaissent.

Jour d'allégresse puisqu'il marque la libération prochaine, le retour au loyer, la victoire définitive.

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS,

CAPORAUX ET SOLDATS

En votre nom, je m'incline bien bas devant nos camarades tombés au Champ d'Honneur et je salue avec fierté notre Drapeau qui doit toute sa gloire, à votre bravoure, à votre courage, à votre esprit de sacrifice, à tous vos mérites.

Vous avez été partout au cours de cette dure campagne, et partout vous vous êtes dignement signalés. Jamais une faute, pas une défaillance, mais le Devoir toujours noblement accompli.

Soyez fiers de votre régiment, vous n'en trouverez pas de plus beau.

En ce qui me concerne, je vous suis à tous reconnaissant de m'avoir fait vivre, pendant mes deux ans de commandement, les plus belles heures de ma carrière militaire déjà longue.

Fier d'avoir été votre chef, je serai fier aussi de rester votre ami.

Le 13 février 1919

Le Lieutenant-Colonel C^t le 201^e régiment d'inf.

Signé : Mougin

1^{re} DIVISION D'INFANTERIE

ÉTAT-MAJOR

ANNEXE N° I

HISTORIQUE RÉSUMÉ DU 201^e RÉGIMENT
D'INFANTERIE

(Tiré de l'historique de la 1^{re} Division d'Infanterie).

Le 201^e Régiment d'infanterie, unité de réserve du 1^{er} Régiment, est composé à la mobilisation des 5^e et 6^e Bataillons. Ces deux unités ont le même recrutement que leur formation mère, le 1^{er}, et comprennent des gars du Nord.

Arrivé dans la zone de concentration d'Hirson le 9 août 1914, le 201^e est scindé aussitôt. Le 5^e Bataillon forme avec deux bataillons du 284^e R. I. sous le commandement du lieutenant-colonel Fonssagrives, le régiment de marche du 1^{er} Corps d'Armée. Le 6^e Bataillon est affecté à l'escorte des parcs et convois.

Dès la mi-août 1914, le régiment de marche est en réserve des troupes en contact. Peu après, il est mis en ligne, et notre bataillon du 201^e enlève à l'ennemi, par une brillante charge à la baïonnette, le village d'Onhaye (Belgique). Puis, au même titre que les autres corps, le régiment de marche participe à la bataille de la Marne.

Les deux bataillons du 201^e sont regroupés le 16 octobre, et le régiment est reformé sous les ordres du lieutenant-colonel de Nerciat, puis placé sous le commandement du lieutenant-colonel Baston.

Il occupe aussitôt le secteur du Cholera au nord de Berry-au-Bac, envoyé ensuite à Souain, au début de 1915, et mis à la disposition de la 60^e D. I., le 201^e attaque le moulin de Souain, le 7 mars, après l'explosion d'un fourneau de mine. C'est avec un brio remarquable que sont conquises les lèvres de l'entonnoir ; le combat dure trois jours et trois nuits. Aux premières contre-attaques boches succèdent bientôt les corps à corps et nos gars du Nord font des merveilles. Combien de faits d'année demeureront inconnus, perdus dans l'action de la masse ! On peut cependant citer dans cette opération le soldat Bocquillon, se portant seul, armé d'une hache, à l'attaque d'une mitrailleuse boche qui le gêne, et pourfendant successivement les trois servants. Le Grand-Ferré n'a pas mieux fait !

En mars 1915, le 201^e rejoint le 1^{er} Corps d'Armée et participe en avril aux attaques de la Wœvre, sous le commandement du lieutenant-colonel Hebmann, chef énergique et intègre.

Au moins de juin, le 201^e est augmenté d'un bataillon et affecté à la 1^{re} Division d'infanterie, où il prend la place du 84^e Régiment envoyé en Orient.

Nous retrouvons Le 201^e en septembre à Sapigneul dans la boucle du canal de la Marne à l'Aisne. Là, en vue d'attaques ultérieures, il traverse le canal desséché, flanqué de mitrailleuses et s'empare de la rive ennemie, la dépasse et installe au delà une solide organisation.

Mais le Boche, résolu à frapper un grand coup, se rue avec des moyens d'une puissance inconnue jusqu'alors, à l'assaut de Verdun. Le 201^e est envoyé à la rescousse le 26 février 1916. Placé en ligne à Fleury-sous-Douaumont, il garde le flanc du secteur du 1^{er} Corps d'Armée. Le 9 mars, en particulier, le 6^e Bataillon, commandé par le chef de bataillon Hennart, grâce à une organisation de tranchées creusées hâtivement sous les obus, résiste à plusieurs attaques et se fait un parapet des cadavres allemands qui tombent sous ses coups.

De quelle énergie, de quelle ténacité ces hommes font preuve dans le travail et dans la lutte.

C'est en faisant allusion à cette journée que le Général Guillaumat, qui commandait alors le 1^{er} Corps d'Armée, put dire : « Ce jour-là le 201^e a sauvé Verdun ». Pour honorer le Régiment, il demanda à son Chef de lui en laisser prendre le commandement, et commanda lui-même le défilé devant le Chef de corps.

Après avoir tenu sur la côte du Poivre avec les autres régiments de la D. I., le 201^e occupe le secteur du Plateau de Vauclerc.

Ce n'est là qu'une veillée d'armes, qui précède les glorieux combats de la Somme. Le 201^e relève en effet le 18 août les troupes qui avaient commencé l'attaque. C'est ce noble Régiment qui entame la conquête de Maurepas et le déborde au nord, permettant à ses frères d'armes du 1^{er} d'achever le lendemain la prise des dernières maisons.

Quelques jours plus tard, le 201^e est mis à la disposition d'une division voisine, et coopère dans des conditions particulièrement difficiles à la prise de Rancourt.

Une citation à l'ordre de la VI^e Armée vient récompenser le Régiment :

« Le 201^o R. I. qui, depuis le début de la campagne, s'est signalé en toutes circonstances par sa belle tenue au feu, sa ténacité dans la défensive, son ardeur dans l'attaque. Le 24 août 1916, sous l'énergique impulsion de son chef le lieutenant-colonel Hebmann, a d'un seul et magnifique élan enlevé les tranchées qui constituaient son objectif et s'est immédiatement et remarquablement organisé sur le terrain conquis, sous un bombardement des plus intenses et malgré tous les efforts de l'ennemi pour l'en repousser ».

Le Régiment, relevé de la Somme, reprend aussitôt le secteur de la ferme Navarin et s'y séjourne jusqu'à fin janvier 1917. Le lieutenant-colonel Hebmann quitte le 201^e pour commander une infanterie divisionnaire. Le lieutenant-colonel Mougin lui succède.

Ramené dans la région de Châlons-sur-Marne, le 201^e est envoyé en toute hâte prêter la main aux troupes attaquées à la butte du Mesnil, puis dirigé sur le secteur de Craonne pour participer aux opérations du 16 avril.

Le Régiment doit attaquer de face la portion du Plateau de Californie, se trouvant à l'ouest du village de Craonne. Elle dresse son sommet à pic à un kilomètre des bases de départ, mais les difficultés du terrain ne sont pas pour effrayer nos poilus qui partent à l'assaut plein d'enthousiasme, le 16 à 6 heures. Arrivées au pied des pentes abruptes, les vagues sont clouées sur place par le feu des mitrailleuses ennemies, dissimulées, à flanc de coteau, dans des abris en béton qui ont résisté à nos tirs d'artillerie. Mais la position doit tomber ! Un mouvement tour-

nant est entrepris par le Plateau de Vaclerc, l'organisation prise à revers, des combats à la grenade s'engagent et l'objectif est atteint. La situation était ainsi rétablie et on tenait en main la base indispensable aux opérations ultérieures.

Le 201^e est relevé aussitôt et mis au repos dans la zone de Provins, avant de se diriger sur les Flandres, où il attaque le 31 juillet. Là, en liaison avec nos alliés Britanniques, il vole à la conquête de ses objectifs et réalise une avance de trois kilomètres en profondeur. Rien ne résiste à l'enthousiasme de ces gars du 1^{er} corps qui sentent, nettement cette fois, le Boche plier, décoller, sous leur poussée victorieuse.

Le 201^e est cité l'ordre de la 1^{re} Armée — Seconde citation — et reçoit la fourragère des mains du Général Pétain, sur le terrain d'aviation de Bergues.

« Déjà cité à l'ordre de l'Armée et à l'Ordre du Corps d'Armée, le 201^e R. I., sous le commandement du lieutenant-colonel Mougin, s'est acquis une gloire nouvelle en enlevant brillamment, à l'attaque du 31 juillet 1917, en liaison parfaite avec l'Armée Britannique, plusieurs tranchées fortement organisées et en pénétrant dans les lignes allemandes jusqu'à trois kilomètres de profondeur. S'est maintenu ensuite pendant plusieurs jours dans des trous remplis d'eau et malgré la tempête et un bombardement violent a réussi à étendre sa conquête, faisant ainsi preuve d'un mordant et d'une vigueur admirables. »

Les Anglais sont émerveillés d'avoir vu nos braves fantassins à l'œuvre ainsi qu'en témoigne cette lettre :

MON CHER COLONEL,

« Veuillez me permettre de vous offrir mes plus grands remerciements pour l'aide donné par le 201^e R.I. à la 3^e Brigade de la Garde le 31 juillet dernier.

« Les officiers commandants du 2^e Btn Scots Guards et du 1^{er} Btn. Welsh Guards, qui avaient l'honneur de combattre à côté de votre magnifique régiment, m'ont demandé de vous exprimer leur admiration pour le courage et l'élan dont tous vos subordonnés ont fait preuve. Ce sera toujours un des souvenirs les plus fiers de la 3^e Brigade de la Garde d'avoir eu l'honneur d'être engagée dans la bataille avec le 201^e R. I.

« Croyez-moi votre tout dévoué ».

Signe : Henry Seymouk, Brigadier
Général commandant la 3^e Brigade.

Relevé des Flandres en décembre 1917, le Régiment descend par étapes sur Crouy-sur-Ourcq et de là gagne le secteur de Corbeny-Chevreux, où il demeure jusqu'au début de mars 1918.

Le 201^e était au repos à Arcis-le-Ponsart depuis une dizaine de jours quand se déclenchèrent les attaques allemandes qui devaient, selon le Boche, le conduire à brève échéance à Paris, à la Victoire !

Le 24 mars le Régiment est transporté en camions autos dans la zone de Noyon. Il s'oppose le 25 à l'avance du boche, par un opiniâtre combat de rues dans la ville même. L'ennemi avoue ce retard imprévu dans son communiqué. Puis, le 201^e,

s'établissant solidement sur des positions au bord de l'Oise entre Ourscamp et Sempigny ; enraye définitivement la menace allemande.

Relevé le 9 mai et envoyé à Choisy-au-Bac, le 201^e est embarqué à nouveau en camions autos le 27 mai et jeté dans la bataille sur la rive droite de l'Aisne en amont de Soissons.

Le courage des hommes ne suffit pas pour arrêter le flot brutal de l'ennemi. En défendant le terrain pied à pied, le régiment se replie jusqu'à la lisière, de la Forêt de Villers-Cotterets, l'organise dans les premiers jours de juin, et en interdit l'accès aux Boches stupéfaits, leur enlevant à jamais tout espoir, toute énergie.

Peu à peu, la situation se rétablit et le 201^e participe aux attaques préparatoires de la ferme Chavigny, le 8 juillet, et de la ferme La Grille le 10, envoyant des patrouilles dans Longpont.

Le Régiment est relevé de ce secteur le 11 juillet.

Si la rivière de la Marne est, ainsi qu'on le dit, miraculeuse, la forêt de Villers-Gotterets, — Forêt de Retz-l'Arret — est incroyable et mystérieuse. Après avoir brisé le flot de l'assaillant, ne permet-elle pas, en effet, de masser les troupes d'attaque du 18 juillet, sous le secret de ses arbres feuillus.

C'est encore là que nous retrouvons le 201^e, ce grand jour qui marque pour les Boches le commencement de la débâcle.

Après avoir gagné le 14 juillet la zone de Noisy-sur-Oise, le régiment est enlevé le 16 en camions autos et débarqué dans la région de Crépy-en-Vallois, d'où il se rend par étapes de nuit, sur la forêt. Le 18 au petit jour, il est massé, suit la Division d'attaque, est engagé le soir même. Par des attaques successives, il enlève, jusqu'au 26, la crête de Plessier-Huleu, puis le village, conservant tout le terrain conquis, malgré les contre-attaques ennemies.

Depuis quatre mois, le régiment est engagé sans arrêt ; les hommes sont exténués. Placé momentanément en réserve derrière les troupes d'attaque, à l'ouest de Compiègne, il est bientôt envoyé dans la vallée de la Thur, où il tient le secteur du Ballon d'Alsace. C'est un véritable paradis pour ces poilus qui sortent de la grande bataille. Des avant-postes, on aperçoit toute la Terre Promise, les villages et la plaine d'Alsace, au loin la vallée du Rhin. De là, les poilus suivent passionnément l'action ; elle s'étend maintenant sur tout le front Français ; elle est la suite logique de l'attaque du 18 juillet, dont ils furent les artisans. Chaque jour libère leurs villages, leurs familles, la France !

Enlevé de ce pays enchanteur, propice aux rêves, à la fin d'octobre, le 201^e est ramené dans la zone de Mirecourt et fait partie des troupes d'élite qui vont attaquer dans la région de Nancy et amener la guerre sur le territoire ennemi.

Mais l'Allemagne ne l'entend pas ainsi. La Révolution sévit à l'intérieur ; l'armée se désagrège. Afin d'éviter ce désastre, le Boche signe l'Armistice du 11 novembre à la veille de la débâcle.

Néanmoins, placé en tête de colonne, le 201^e traverse la Lorraine aux acclamations d'une foule enthousiaste, puis le Palatinat, et enfin enfonce au delà du Rhin le coin de la tête de pont de Mayence. Depuis le 15 décembre, il monte la nouvelle

garde du Rhin et fait respecter les volontés de la France à l'Allemagne vaincue.

Gross-Gerau, le 27 janvier 1919.

ANNEXE II

CITATIONS COLLECTIVES OBTENUES PAR LE 201^e RÉGIMENT D'INFANTERIE AU COURS DE LA CAMPAGNE CONTRE L'ALLEMAGNE.

(1914-1918)

1^o Citations à l'Ordre de l'Armée

Extrait de l'Ordre n^o 393 de la VI^e Armée en date du 14 septembre 1916.

Le 201^e régiment d'infanterie

« Régiment qui depuis le début de la campagne s'est signalé en toutes circonstances par sa belle tenue au feu, sa ténacité dans la défensive, son ardeur dans l'attaque.

« Le 24 août 1916, sous l'énergique impulsion de son chef le lieutenant-colonel Hebmann, a, d'un, seul et magnifique élan, enlevé les tranchées qui constituaient ses objectifs et s'est immédiatement et remarquablement organisé sur le terrain conquis sous un bombardement des plus intenses et malgré tous les efforts de l'ennemi pour l'en repousser. »

Extrait de la décision du général commandant en chef,
en date du 13 août 1913, n^o 14208.

Les unités ci-après désignées seront citées à l'Ordre de l'Armée
avec le motif figurant ci-dessous :

Le 201^e régiment d'infanterie

« Sous le commandement du lieutenant-colonel Mougins, s'est acquis une gloire nouvelle en enlevant brillamment à l'attaque du 31 juillet 1917, en liaison avec l'Armée britannique plusieurs tranchées fortement organisées et en pénétrant dans les lignes allemandes jusqu'à 3 kilomètres de profondeur. S'est maintenu ensuite pendant plusieurs jours dans des trous remplis d'eau et malgré la tempête et un bombardement violent, a réussi à étendre sa conquête, faisant ainsi preuve d'un mordant et d'une vigueur admirables. »

ORDRE GÉNÉRAL n^o 33, du 19 mars 1916.

Le général commandant la II^e Armée cite à l'Ordre de l'Armée :

Le 6^e bataillon du 201^e régiment d'infanterie

« Sous la direction énergique du commandant Hennart, son chef, s'est cramponné pendant six jours au terrain qu'il avait mission de défendre, y a creusé des tranchées, malgré un effroyable bombardement d'artillerie lourde, et, attaqué le 9 mars par des forces supérieures, leur a opposé une résistance héroïque, témoignant que chacun était décidé à faire son devoir. A découragé ainsi l'ennemi dans ses tentatives, et a été relevé n'ayant pas perdu un pouce de terrain qui lui avait été confié. »

La 1^{re} compagnie de mitrailleuses du 201^e R. I.

« Sous le commandement du lieutenant Deledalle, après avoir supporté six jours de bombardement le plus intense, s'est mise tout entière en batterie sur les ruines de ses tranchées démolies et a arrêté net l'attaque d'infanterie déclenchée par l'ennemi. »

ORDRE GÉNÉRAL n° 61 de la I^{re} Armée en date du 25-11-1917.
Le général commandant la I^{re} Armée cite à l'Ordre de l'Armée :

Le 4^e bataillon du 201^e régiment d'infanterie

« Sous les ordres du commandant Dalayrac, a, le 22 octobre 1917, en liaison intime avec l'armée britannique, conquis de haute lutte une ligne de tranchées et un bois fortement organisés, et atteint les objectifs qui lui avaient été assignés malgré le tir meurtrier de mitrailleuses ennemies et les difficultés résultant de l'état du terrain détremé par les pluies et bouleversé par les obus. Au cours de cette opération exécutée avec autant de bravoure et de mordant que d'endurance et d'énergie, a fait des prisonniers et s'est emparé de trois canons et d'un nombreux matériel. »

ORDRE GÉNÉRAL n° 61 de la VI^e Armée en date du 8-8-1918.
Le général commandant la VI^e Armée cite à l'Ordre de l'Armée :

Le 6^e bataillon du 201^e régiment d'infanterie

« Sous les ordres du capitaine Balmelle, a magnifiquement fourni pendant six jours consécutifs d'une lutte très dure, tous les efforts qui lui ont été demandés ; a résisté avec ténacité sur les emplacements assignés, en faisant subir à l'ennemi de lourdes pertes ; ne s'est replié qu'au dernier moment et par ordre à deux reprises, dans des conditions extrêmement difficiles. Malgré ses lourdes pertes, est resté une unité sur qui l'on peut compter, confiante en son chef et prête à de nouveaux combats. »

La 4^e compagnie de mitrailleuses du 201^e R. I.

« Sous les ordres du capitaine Millot, a fait preuve pendant la période du 28 mai au 3 juin 1918, des plus brillantes qualités d'endurance et de sacrifice en s'opposant opiniâtrement à la pression continue de l'ennemi en soutenant de ses feux les unités voisines et en infligeant des pertes sensibles aux troupes d'attaques ennemies. »

2^o Citations à l'Ordre du Corps d'Armée

ORDRE GÉNÉRAL n^o 15 R. du I^{er} C. A. en date du 21-5-1917.
Le général commandant le I^{er} C. A. cite à l'Ordre du I^{er} C. A.

Le 201^e régiment d'infanterie

« Régiment d'élite qui, maintes fois déjà, notamment à Verdun, en Champagne et dans la Somme, a donné les plus belles preuves de sa valeur.

« Le 16 et le 17 avril 1917, sous le commandement du lieutenant-colonel Mougin, a témoigné à nouveau de ses qualités d'endurance, d'énergie et d'allant et de ses aptitudes manœuvrières. Au cours de l'attaque d'un plateau aux pentes abruptes, maintenu de front par le feu intense des mitrailleuses allemandes a, par une manœuvre exécutée avec beaucoup d'à-propos et de hardiesse, su réussir à prendre pied sur ce plateau ; y a peu à peu conquis, par un combat acharné de deux jours, une base solide pour des opérations ultérieures, favorisant en même temps le dégagement d'autres unités dont la situation, sans lui, fût restée très précaire ; a fait de nombreux prisonniers et capturé des mitrailleuses. »

ORDRE GÉNÉRAL du 30^e C. A. en date du 10 août 1918.
Le Général commandant le 30^e C. A. cite à l'Ordre du Corps d'Armée :

Le 201^e régiment d'infanterie

« Régiment plein d'entrain et animé du plus bel esprit offensif, à l'exemple de son chef, le lieutenant-colonel Mougin.

« Le 21 juillet 1918 a enlevé, de haute lutte sous des feux intenses d'artillerie et de mitrailleuses, un village très puissamment défendu et s'est maintenu, malgré des pertes sanglantes et plusieurs contre-attaques sur les positions conquises qu'il a élargies le 23 par une nouvelle progression de 1.200 mètres. »

ORDRE GÉNÉRAL du I^{er} C. A. en date du 17 novembre 1914.
Le Général Cdt le I^{er} C. A. cite à l'ordre du C. A.

La 17^e compagnie du 201^e régiment d'infanterie

« Conduite remarquable pendant l'attaque du 28 octobre sur la ferme du Choléra. Soumise à un feu d'artillerie des plus intense. Cette Compagnie fit subir des pertes nombreuses à une compagnie saxonne. »

ORDRE GÉNÉRAL n° 61 du 36^e C. A. en date du 18-11-1917.
Le Général Cdt le 36^e C. A. cite à l'ordre du C. A.

La 19^e compagnie du 201^e régiment d'infanterie

« Sous le commandement du lieutenant Pecquerie a, le 22 octobre 1917, malgré un tir violent de mitrailleuses ennemies atteint ses objectifs par une infiltration lente et méthodique dans un terrain complètement bouleversé, et rendu impraticable par une pluie continue, et a fait preuve dans l'accomplissement de sa mission des plus belles qualités militaires, de bravoure, d'endurance, et d'énergie. »

*La 1^{re} section de la 5^e compagnie de mitrailleuses
du 201^e régiment d'infanterie*

« Commandée par le sous-lieutenant Carrega, a le 22 octobre 1917 puissamment contribué à la prise d'une position fortement tenue par l'ennemi en n'hésitant pas, bien que soumise elle-même à un tir très violent de mitrailleuses ennemies, à ouvrir le feu pour favoriser la progression à une unité qui ne pouvait avancer qu'au prix de grandes difficultés. Par le dévouement et la bravoure dont elle a fait preuve dans cette circonstance, s'est acquise l'admiration de tout le bataillon. »

3° Citations à l'Ordre de la Division

ORDRE GÉNÉRAL n° 61 de la 1^{re} D. I., en date du 12 mars 1917.
Le Général commandant, la 1^{re} Division, cite à l'ordre de la D. I.

Le 4^e Bataillon du 201^e Régiment d'infanterie.

« Après une marche de plus de 40 kilomètres en moins de 24 heures, marche rendue très pénible par le dégel, sous l'impulsion raisonnée et énergique du capitaine Battet, a pris du 15 au 26 février 1917 un secteur bouleversé et étendu, qu'il a organisé, accomplissant de jour et de nuit un travail considérable, en vue de préparer une attaque.

« N'a pas cessé de faire preuve d'un entrain superbe, continuant à améliorer l'organisation de la position, malgré les grandes difficultés du terrain, un violent bombardement quotidien et des pertes très sensibles. »

ORDRE GÉNÉRAL n° 66 de la 1^{re} D. I., en date du 29 avril 1917.
Le Général commandant la 1^{re} D. I. cite à l'ordre de la D. I.

Le Service de santé du 201^e R. I.

« Sous les ordres du médecin major de 2^e classe Bonjean, chef de Service du 201^e R. I. se montre sur le champ de bataille un organe parfait. Par son courage, son dévouement, sa bonne humeur, contribue puissamment à maintenir l'ordre et l'entrain dans les unités du régiment. S'est particulièrement distingué le 16, le 17 et 18 avril en exécutant avec une énergie infatigable la relève des blessés sur un terrain constamment battu par les balles de mitrailleuses et les obus ennemis. »

ORDRE GÉNÉRAL n° 96 de la 1^{re} D. I., en date du 10 août 1917.
Le Général commandant la 1^{re} D. I. cite à l'ordre de la D. I.

La Section franche du 201^e R. I.

« Sous le commandement du Sous-Lieutenant Delplanche a, du 16 au 31 juillet 1917, accompli de nombreuses reconnaissances dans un secteur d'attaque, préparant le passage d'un canal dont la rive ennemie était fortement organisée, explorant le terrain jusqu'à 600 mètres dans l'intérieur des lignes ennemies, faisant preuve en toutes circonstances d'un cran et d'un élan dignes du plus grand éloge. »

ORDRE GÉNÉRAL n° 125 de la 1^{re} D. I., en date du 28 octobre 1917.
Le Général commandant la 1^{re} D. I. cite à l'ordre de la D. I.

Le 5^e Bataillon du 201^e Régiment d'infanterie.

« Sous les ordres du Commandant Daillencourt, a, le 12 octobre 1917 malgré les plus grandes difficultés, dans un terrain détrempe, sous le feu roulant des mitrailleuses ennemies, réalisé une progression méthodique, continue, et a atteint tous ses objectifs, prouvant ainsi une ténacité et une volonté dignes des plus grands éloges. S'est maintenu sur ses nouvelles positions malgré le feu de l'ennemi et s'est organisé fortement, rendant notre nouvelle ligne inviolable. »

ORDRE GÉNÉRAL n° 150 de la 1^{re} D. I., en date du 7-4-1918.
Le Général commandant la 1^{re} D. I. cite à l'ordre de la D. I.

La 21^e Compagnie du 201^e R. I.

« Sous l'énergique commandement du lieutenant Barbier, puis du sous-lieutenant Cragne, a puissamment contribué au maintien d'une position fortement attaquée par l'ennemi. Chargée, d'une contre-attaque sur un village où des Allemands progressaient s'est élancée à l'assaut avec un allant digne d'admiration, réussissant en partie dans sa mission, malgré de violents tirs de mitrailleuses et un bombardement intense d'obus de gros calibre. »

La 13^e Compagnie du 201^e R. I.

« Sous le commandement du lieutenant Vangehuchten, puis du sous-lieutenant Metge, a résisté pendant toute l'après-midi du 25 mars 1918 à une puissante attaque ennemie, dans un village non organisé. Malgré des pertes sensibles ne s'est repliée que lorsque le village fut presque entièrement encerclé. A continué par son attitude au cours de son repli à en imposer à l'ennemi lui tenant tête à plusieurs reprises. »

La 15^e Compagnie du 201^e R. I.

« Le 25 mars 1918 sous le commandement du lieutenant Bourgogne, ayant à tenir un point important du terrain, s'est maintenue pendant plus de neuf heures à l'emplacement qui lui avait été assigné, malgré des pertes sérieuses causées par

le tir des mitrailleuses et le bombardement ennemi, se cramponnant avec la plus grande énergie, en terrain non organisé. Ayant fléchi un instant sous la ruée ennemie, a repoussé l'attaque et a réussi à reprendre ses blessés et le corps d'un de ses officiers tué. Ne s'est repliée que contrainte par le mouvement des unités voisines ».

ORDRE GÉNÉRAL n° 196 de la 1^{re} D. I., en date du 4-8-1918.

Le Général commandant la 1^{re} D. I. cite à l'ordre de la D. I.

Le service de santé du 6^e bataillon du 201^e R. I.

« Sous le commandement du médecin sous-aide major Bellanger Henri, matricule 210, n'a pas cessé, au cours des dures journées du 21 au 26 juillet 1918 de montrer le dévouement le plus entier, le plus inlassable, le plus indifférent à la fatigue et au danger. A forcé l'admiration de tous les combattants. »

La 18^e Compagnie du 201^e Régiment d'Infanterie.

« Le 21 juillet 1918 a été magnifiquement enlevée par ses gradés à l'assaut d'un village fortement organisé par l'ennemi. Sous des feux violents de mitrailleuses et de forts bombardements par obus, malgré des pertes très sérieuses, est parvenue à dépasser ce village au Nord, a subi une contre-attaque qui a d'abord été repoussée avec les chars d'assaut. Ne s'est repliée que sous le nombre et a ramené un chef de bataillon, un commandant de compagnie et 8 hommes faits prisonniers au cours de l'action ».

4^o Citation à l'ordre de l'infanterie de la 1^{re} D. I.

ORDRE GÉNÉRAL n° 58 de l'I. D. I., en date du 28 juillet 1917.

Le colonel commandant l'I. D. I. cite à l'ordre de la Brigade

La Section des pionniers et bombardiers du 201^e R. I.

« Les 16 et 17 avril 1917 a fait partie, sous le commandement des adjudants Dupré et Pépin, de l'attaque des positions allemandes marchant avec les vagues et contribua pour une grande part à la prise de possession des tranchées ennemies qu'elle a aidé à nettoyer, à aménager et à rendre inviolables. Après le 1^{er} juillet 1917 a préparé un terrain d'attaques sous les bombardements ennemis les plus violents. »

5° Citations à l'ordre du Régiment

ORDRE DU RÉGIMENT n° 428, en date du 16 mai 1917

*La 13^e Compagnie du 201^e Régiment d'infanterie
commandée par le Capitaine Richez*

*La 14^e Compagnie du 201^e Régiment d'infanterie
commandée par le Capitaine Bar*

« Sous l'énergique impulsion du capitaine adjudant-major Battet, ont, le 16 avril par un mouvement débordant exécuté en terrain découvert battu par de nombreuses mitrailleuses ennemies conquis de haute lutte, une forte position allemande y faisant de nombreux prisonniers. Se sont maintenues sur la position malgré de violentes contre-attaques qu'elles ont repoussées avec succès. »

*La 22^e Compagnie du 201^e Régiment d'infanterie
commandée par le lieutenant Manet puis par le lieutenant Comte*

*La 23^e Compagnie du 201^e Régiment d'infanterie
commandée par le capitaine Merienne*

« Ont, le 16 avril, coopéré à la prise d'assaut d'une tranchée fortement organisée. S'y sont maintenues malgré plusieurs contre-attaques et l'ont rendue inviolable. Le 17 avril, malgré les perles sévères éprouvées la veille ont conquis de haute lutte une importante ligne de tranchées, y ont perdu tous leurs Officiers et Chefs de section, qui ont préféré se faire tuer que de céder la position conquise. »

ORDRE DU RÉGIMENT n° 58, en date du 3 novembre 1917

Le 6^e Bataillon du 201^e Régiment d'infanterie

« A tenu les premières lignes pendant douze jours, du 16 au 29 octobre 1917, préparant le secteur avant l'attaque et organisant aussitôt après la position conquise. A donné le plus bel exemple d'abnégation et d'esprit de sacrifice, conservant son moral très élevé, malgré les circonstances atmosphériques déplorable, sous des bombardements intenses et très nombreux. Malgré des pertes très sérieuses, a maintenu intacte et inviolable notre nouvelle ligne, repoussant en liaison avec l'armée britannique, deux contre-attaques et faisant des prisonniers. »

La 6^e Compagnie de mitrailleuses du 201^e R. I.

« A tenu les premières lignes pendant douze jours, du 16 au 29 octobre 1917, dans un terrain complètement bouleversé, que les pluies avaient changé en une boue liquide. A puissamment contribué au succès de l'attaque du 22 octobre 1917 et au maintien intégral de notre nouvelle ligne, a fait preuve comme toujours d'un esprit de sacrifice digne des plus grands éloges. »

ORDRE DU RÉGIMENT n° 830, du 27 juillet 1918

Les tambours et clairons du 201^e Régiment d'infanterie

« Sous les ordres du tambour-major Madelmon ont pendant plusieurs journées d'attaque assuré avec promptitude et dévouement la liaison parfaite, entre les divers éléments du régiment, ne se laissant arrêter par aucun bombardement aussi violent fût-il. Ont toujours depuis le début de la campagne montré leurs belles qualités de bravoure et de cran. »

ORDRE DU RÉGIMENT n° 935, du 3 décembre 1918

La 5^e Compagnie de mitrailleuses du 201^e R. I.

« Belle unité qui sous le commandement de son chef, le lieutenant Concasty, s'est distinguée depuis le début des hostilités par sa belle tenue au feu, tant dans la défensive que dans l'offensive. »

Le Service de liaisons du 201^e Régiment d'infanterie

« Depuis le début des hostilités, notamment à Verdun, sur l'Aisne, dans les Flandres, et en dernier lieu au cours de l'offensive de juillet 1918, à l'est de Villers-Cotterets, a sous l'énergique impulsion de son chef le sous-lieutenant Loridan toujours été à hauteur de la tâche qui lui incombait et fait preuve des plus belles qualités d'allant et de cran dans les circonstances les plus difficiles et sous les marmitages les plus violents. »

ANNEXE III

NOMS DES OFFICIERS DU 201^e R. I. TUÉS À L'ENNEMI.

NOMS	GRADE	LIEU où l'officier est tombé	DATE
	1914		
PANIEN Gaston	Sous-lieutenant	F. du Choléra	20 oct. 1914
BELVAL Aimé	Capitaine	F. du Choléra	22 oct. 1914
	1915		
SAUTAI Maurice	Capitaine	M. de Souain	7 mars 1915
DUBRON Marius	Sous-lieutenant	M. de Souain	7 mars 1915
MILON Jean	Sous-lieutenant	M. de Souain	7 mars 1915
MORELLE Marcel	Sous-lieutenant	M. de Souain	8 mars 1915
LE MARIE Gaston	Lieutenant	M. de Souain	9 mars 1915
AUROY Antoine	Lieutenant	Sapigneul	13 sept. 1915
GAMARD Léon	Sous-lieutenant	Sapigneul	14 sept. 1915
DUBUS Jean	Capitaine	Sapigneul	25 sept. 1915
	1916		
PILLON Numa	Capitaine	Froideterre	3 mars 1916
BRANCOURT Hector	Sous-lieutenant	Douaumont	9 mars 1916
LELEU Adolphe	Sous-lieutenant	Douaumont	9 mars 1916
LEGRAND Émilien	Sous-lieutenant	Cr. Vassogne	13 juillet 1916
ROSTEM André	M. A. M. 1 ^{re} cl.	Maurepas	22 août 1916
DE PARSEVAL Jacques	Capitaine	Maurepas	24 août 1916
VANDEVELDE Henri	Sous-lieutenant	Maurepas	24 août 1916
DE SAINT-JEAN J.-B.	Sous-lieutenant	Maurepas	24 août 1916
DESEILLE André	Sous-lieutenant	Maurepas	24 août 1916
HUGON Louis	Capitaine	Maurepas	3 sept. 1916
DUMORTIER Pierre	Capitaine	Rancourt	13 sept. 1916
VIOLE Louis	Sous-lieutenant	Rancourt	14 sept. 1916
AGASSE Valentin	Sous-lieutenant	Rancourt	14 sept. 1916
BOULLET Adrien	Sous-lieutenant	Rancourt	15 sept. 1916
ROBERT Gabriel	Sous-lieutenant	Souain	30 oct. 1916
	1917		
DUBREUIL Jean	Sous-lieutenant	M. de Champagne	16 février 1917
JACQUETTE Henri	Sous-lieutenant	M. de Champagne	16 février 1917
DEMANEST Gaston	Sous-lieutenant	Beaumarais	4 avril 1917
LEROY Jean	Sous-lieutenant	Craonne	16 avril 1917
LEVEQUE René	Sous-lieutenant	Craonne	16 avril 1917
DECAUDIN Paul	Sous-lieutenant	Craonne	16 avril 1917
ROLLIN Léon	Sous-lieutenant	Craonne	16 avril 1917
CROS Jean	Sous-lieutenant	Craonne	16 avril 1917
BOURGUELLE Pierre	Sous-lieutenant	Craonne	16 avril 1917
BATTET Georges	Capitaine	Craonne	16 avril 1917
LEBECQ Charles	M. A.-Major	Craonne	16 avril 1917

NOMS	GRADE	LIEU où l'officier est tombé	DATE
LAURENT Pierre	Sous-lieutenant	Craonne	17 avril 1917
DEPERSIN Arthur	Sous-lieutenant	Flandres	13 juillet 1917
GUENOT Armand	Sous-lieutenant	Flandres	31 juillet 1917
NACHTERGAELE Nicolas	Sous-lieutenant	Flandres	31 juillet 1917
LINDAUER Charles	Sous-lieutenant	Flandres	31 juillet 1917
GUILBERT Marcel	Sous-lieutenant	Flandres	22 août 1917
SALVY Guy	Sous-lieutenant	Flandres	22 oct. 1917
1918			
DUVIERRE Louis	Sous-lieutenant	Noyon	25 mars 1918
STRUBE Pierre	Sous-lieutenant	Noyon	25 mars 1918
KREIZER J.-B.	Chef de B ^{on}	Noyon	25 mars 1918
METGE Pierre	Sous-lieutenant	Venizel	28 mai 1918
LAZARE André	Sous-lieutenant	Venizel	28 mai 1918
SPITTLER	Sous-lieutenant	Plessier-Huleu	21 juillet 1918
DUCOMMUN Victor	Sous-lieutenant	Plessier-Huleu	21 juillet 1918
VAN de STENNE Édouard	Sous-lieutenant	Plessier-Huleu	21 juillet 1918
CHAUVIN Maurice	Sous-lieutenant	Plessier-Huleu	21 juillet 1918
DROUILLARD pierre	Sous-lieutenant	Gebwiller	6 sept. 1918

ANNEXE IV

LISTE DES COLONELS
AYANT COMMANDÉ LE 201^e D'INFANTERIE
PENDANT LA CAMPAGNE

M. le Lieutenant-Colonel FONSSAGRIVES, commandant le Régiment de Marche
(1^{er} bataillon, 201^e R. I., 2^e bataillon, 284^e R. I.),
5 août 1914 - 27 septembre 1914.

M. le Lieutenant-Colonel DE NERCIAT,
28 septembre 1914 - 30 octobre 1914

M. le Lieutenant-Colonel BASTON,
9 novembre 1914 - 12 mars 1915.

M. le Lieutenant-Colonel HEBMANN,
14 mars 1915 - 14 janvier 1917

M. le Lieutenant-Colonel MOUGIN,
15 janvier 1917-13 février 1919

Le 201^e Régiment est dissous à Hochheim (tête de pont de Mayence),
le 15 février 1919.

ANNEXE V

ORDRES DU RÉGIMENT AVANT
ET APRÈS L'OFFENSIVE DU CHEMIN DES DAMES

(Avril 1917)

ORDRE DU RÉGIMENT N° 402 :

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS,

Le Régiment va partir à l'attaque.

La manœuvre de la Division est basée sur notre marche en avant... Tous nos chefs vont donc avoir les yeux fixés sur vous. Comme sur l'Aisne, comme à Verdun et dans la Somme, vous saurez montrer votre bravoure et venger nos morts. Restez dignes, en un mot, de la belle réputation que vous doit le 201^e.

Je sais que je puis compter sur vous pour bousculer l'ennemi et aller décrocher sur le Plateau de Craonne et à Sainte-Croix, cette Fourragère que, par vos précédents exploits, vous avez déjà moralement conquise. Que vos pensées soient encore ce jour-là

TOUTES pour la FRANCE !

Le 14 avril 1917

Le Lt-Colonel commandant le 201^e Rég. d'inf.

Signé : Mougin.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 406 :

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS,

Le Régiment, au prix de mille fatigues et de pertes sérieuses, a accompli dans sa zone la tâche que le Commandement lui avait assigné...

Ces fatigues et ces pertes n'auront pas été inutiles. Elles ont permis la conquête de plus d'un kilomètre de terrain en profondeur, la prise, avec l'aide d'un bataillon du 33^e R. I. de plus de 1.500 mètres de tranchées et la possession de la partie sud du Plateau de Craonne.

Le Général commandant la Division m'a exprimé toute sa satisfaction.

Les éloges reviennent à vous seuls qui, par votre allant, votre courage et votre

mépris du danger et de la mort, avez pris et tenu une position qu'il importait au plus haut point de posséder.

Dès aujourd'hui, soyons prêts à marcher de nouveau.

Je suis fier de vous commander et, avec vous, je salue vos officiers et tous nos camarades morts glorieusement au champ d'honneur.

Le 20 avril 1917

Le Lt-Colonel commandant le 201^e R. I.

Signé : Mougin.

ANNEXE VI

1^o Lettre du Général Seymour
Commandant la 3^e Brigade de la Garde britannique
au Lieutenant-Colonel Mougin.

Le 5 août 1917.

MON CHER COLONEL,

Veillez me permettre de vous offrir mes plus grands remerciements pour l'aide donnée par le 201^e R. I. à la 3^e Brigade le 31 juillet dernier.

Les Officiers commandants du 2^e Bataillon Scots Guards et du 1^{er} Bataillon Welsh Guards qui avaient l'honneur de combattre à côté de votre magnifique régiment, m'ont demandé de vous exprimer leur admiration pour le courage et l'élan dont tous vos subordonnés ont fait preuve. Ce sera toujours un des souvenirs les plus fiers de la 3^e Brigade de la Garde, d'avoir eu l'honneur d'être engagée dans la bataille avec le 201^e Régiment d'Infanterie.

Croyez-moi votre tout dévoué.

Signé : Henry SEYMOUR
Brigadier Général, Commandant la 3^e Brigade

2^o Lettre .du Général Marindin,
Commandant, la 105^e Brigade britannique
au Lieutenant-Colonel Mougin.

Le 24 octobre 1917.

MON CHER COLONEL,

Ce fut un très grand honneur pour moi et ma brigade de combattre à côté de la 1^{re} Division, de la 1^{re} Armée française. Ma brigade et moi, nous vous offrons nos félicitations les plus sincères pour les succès que vous et votre Régiment fameux avez obtenus aujourd'hui et nous sommes fiers qu'il nous ait été permis de combattre en intime liaison avec la 201^e Régiment d'Infanterie.

Veillez croire, mon cher Colonel, à mes sentiments les plus distingués.

Signé : A.-H. MARINDIN

ANNEXE VII

« LES MERVEILLEUX SOLDATS D'ANTHOINE »

CHANSON-MARCHE POUR LE 201^e RÉGIMENT D'INFANTERIEParoles et musique de Raoul Lemonier, père d'un caporal
du 201^e régiment d'infanterie)**1**

Sur la route de la Victoire
 Sans cesse pourchassant le Hun
 Nous avons conquis de la gloire
 Nous les poilus du 201
 Mais notre plus beau patrimoine
 C'est d'être appelés depuis peu
 « Les merveilleux soldats d'Anthoine »
 Ça c'est quelque chose, morbleu !...
 C'est dans les Flandres brumeuses
 Où nous avons souffert
 Des supplices d'enfer !
 C'est dans les pleines boueuses
 Que nous avons, mes vieux,
 Bien gagné, ce surnom glorieux
 Qui nous met plein d'entrain
 Pour chanter tous en chœur ce refrain.

2

Lorsque cette Guerre exécrationnelle
 Depuis longtemps aura pris fin,
 On reparlera, c'est probable
 De ceux d'Anthoine et de Pétain
 Dans de chauds et vibrants poèmes,
 Quand parfois on les citera,
 Nous dirons, très fiers, en nous-mêmes
 Nous en étions, nous, de ceux-là
 Et dans nos yeux une flamme
 Splendide flamboiement
 Brillera vivement
 Car, jusqu'au fond de notre âme
 Nous revivrons, mes vieux,
 Ce passé si dur, mais glorieux,
 En fredonnant tout bas
 Ce refrain à nos petits gas.

Refrain

Ceux du 201 à Verdun, aux Boches toujours ont bien tenu tête
 Ce sont des lurons
 Gais et ronds
 Qui jamais n'ont eu peur de rien
 Ceux du 201, à Verdun, dans la Somme et l'Aisne ont mené la fête
 C'est un régiment, oui vraiment que les Boches connaissent bien (bis)

DÉPARTEMENT
DE LORRAINE

ANNEXE VIII

ARRONDISSEMENT
DE CHÂTEAU-SALINS

EXTRAIT DU REGISTRE DES
DÉLIBÉRATIONS
DU CONSEIL MUNICIPAL

COMMUNE
DE GERBECOURT

Le conseil municipal de la commune de Gerbecourt, s'est réuni en séance extraordinaire pour acclamer les Armées françaises et pour fêter le retour des deux provinces volées à la Mère-Patrie.

Il prie Monsieur le Colonel de transmettre au Gouvernement Français le vœu unanime de toute la population d'être rattachée le plus vite possible à la France qu'elle n'a jamais cessé de considérer comme sa Patrie légitime.

La séance est levée aux cris de :

VIVE LA FRANCE !
VIVE le 201^e R. I. !
VIVE la LORRAINE !

Ont signé au registre des délibérations les membres du conseil ainsi que tous les officiers présents.

Pour copie conforme.
Gerbecourt, le 20 novembre 1918

Le Maire :
Signé : SORNETTE

ANNEXE IX

AU DRAPEAU DU 201^e R. I.

À Monsieur le Lieutenant-Colonel Mougin

Sitôt que la Lorraine eut entendu la France
Jeter vers les échos le cri victorieux
« J'accours, ô mes enfants, pour votre délivrance ! »
Soudain nous avons vu, n'osant en croire nos yeux,
Venir à nous la France en son vivant emblème :
Le Drapeau du Deux cent unième.

Tu flottais glorieux, oubliant les rafales
En dominant les fronts du régiment vainqueur
Tu t'avançais au bruit des marches triomphales ;
Et quand tu t'arrêtas près de nous, notre cœur,
Le cœur Lorrain, sautait ; notre face était blême :
O Drapeau du Deux cent unième.

Et lorsque les tambours et les clairons épiques
Lancèrent frémissants le salut au drapeau,
Avec les Officiers, les soldats héroïques,
(Tandis que le frisson hérissait notre peau)
Nous avons salué par toi la France même !
O Drapeau du Deux cent unième.

Fier Drapeau ! Que de fois au fort de la bataille
N'as-tu pas exalté l'âme du régiment !
Tes plis sont déchirés, hachés par la mitraille
Et dans un fascinant et pur rayonnement
Sur tes flancs en lambeaux, luit la Gloire Suprême
O Drapeau du Deux cent unième.

Ton numéro glorieux aux pages de l'histoire
S'inscrit parmi les plus illustres numéros
Tes faits d'armes nombreux, éléments de ta gloire,
Fourniraient au poète, au chantre des héros,
Pour un chant d'épopée un héroïque thème !
Beau Drapeau du Deux cent unième.

Un jour devant le Chef de toutes les Armées
Ton crâne Colonel incline le Drapeau
Pour que fut accroché sur ses couleurs aimées
L'insigne de vaillance ; et ce poignant tableau
Est, sur le front de guerre, à lui seul un poème
Au Drapeau du Deux cent unième.

Emblème glorieux de la France chérie !
De toi nous garderons un vivant souvenir,
Car au retour vers nous de la mère patrie
C'est toi qu'aux premiers jours nous avons vu venir.
Pour accomplir enfin notre rêve, Quand même !
O Drapeau du Deux cent unième !

FRANÇOIS
Curé de Baronville
20 novembre 1918.

1^{re} DIVISION D'INFANTERIE

ANNEXE X

ÉTAT-MAJOR

3^e BUREAU

Q. G., le 10 janvier 1919

N^o 1103/3

ORDRE

Par décision du Maréchal de France, commandant en Chef, les 201^e et 233^e Régiments d'infanterie, sont relevés par les 43^e et 127^e R. I. et passent à la 51^e Division.

Le Général commandant la 1^{re} Division ne laisse pas s'éloigner sans une profonde émotion, ces deux régiments, qui ont écrit des pages si glorieuses dans l'histoire de la Division.

Venu au mois de juillet 1915, en remplacement du 84^e, le 201^e R. I., sous les ordres du Colonel Hebmann, s'affirma de suite comme une unité d'élite, à Sapi-gneul (septembre 1915), à Verdun et à la bataille de la Somme (1916) où sa brillante conduite lui vaut une citation à l'ordre de l'Armée ; puis sous la conduite du Lieutenant-Colonel Mougín d'abord à Maisons-de-Champagne (février 1917), puis au plateau de Craonne (avril 1917), il l'ait preuve de l'héroïsme le plus pur et de l'énergie la plus tenace en conquérant pied à pied, par une habile manœuvre, une position puissante, base de départ précieuse pour les opérations ultérieures (citation à l'ordre du 1^{er} C. A.). Plus tard dans les Flandres, en juillet et en octobre 1917, en liaison intime avec la Division de la Garde anglaise, il mérite par sa valeur une nouvelle citation à l'ordre de l'Armée et la Fourragère. Enfin en 1918, devant Noyon en mars, dans la forêt de Retz en juin, à Plessier-Huleu en juillet, il se couvre de gloire et mérite une quatrième citation à l'ordre du Corps d'Armée.

L'existence glorieuse de ces deux régiments est indissolublement liée à l'histoire de la 1^{re} Division, qui leur doit une grande part de sa belle réputation.

Mobilisés en 1914 ils ont non seulement accompli noblement et jusqu'au bout tout leur devoir, mais ils ont su se classer parmi les plus belles unités et faire preuve des plus hautes vertus militaires.

L'entrée en Allemagne et le passage du Rhin ont définitivement consacré la part qu'ils ont prise à l'effort commun. Quand viendra pour eux, l'heure prochaine de

la dissolution, ils disparaîtront dans une auréole de gloire.

Le Général de Division s'incline avec respect devant les nombreux camarades qui sont tombés sur l'âpre chemin de la victoire, il adresse aux 201^e et 233^e, l'adieu de toutes les troupes de la 1^{re} Division et salue leurs drapeaux, reliques sacrées qui perpétueront le souvenir de ces beaux régiments.

Le général de Division

Signé : GRÉGOIRE

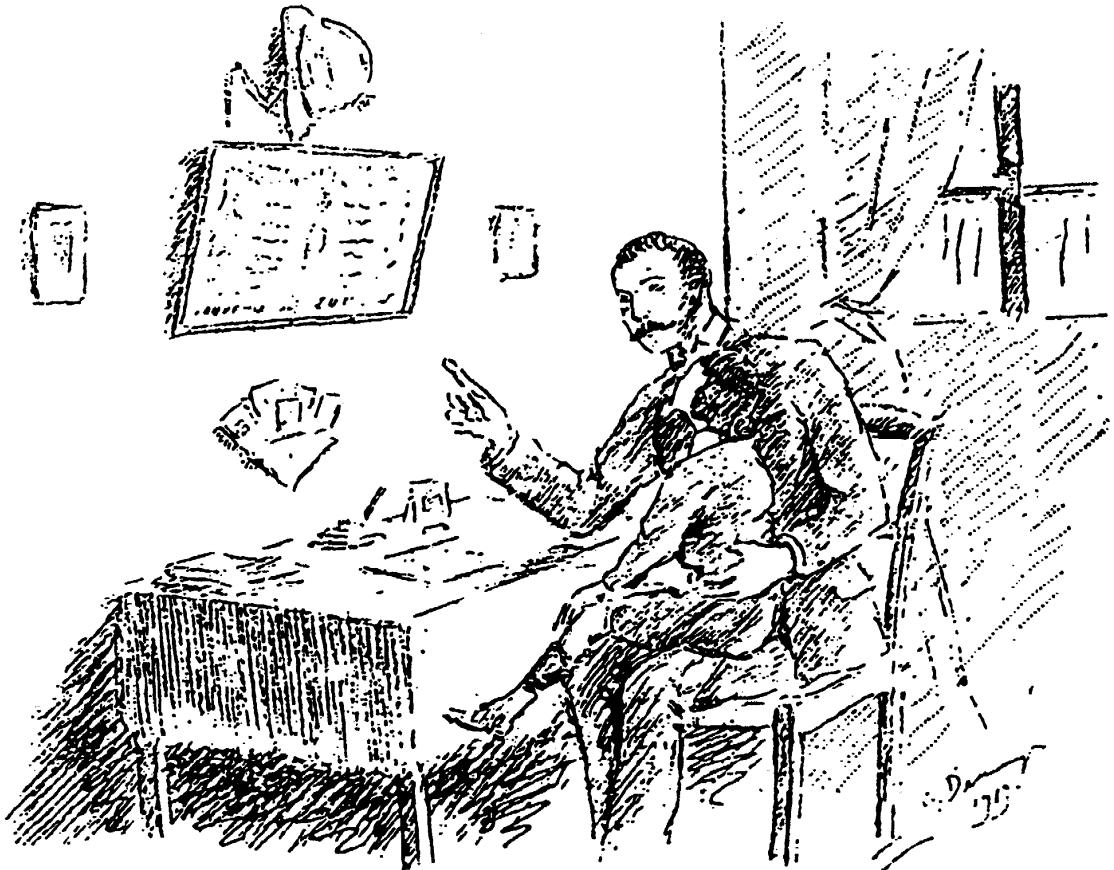


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE PREMIER	
Physionomie du Régiment. — La retraite de Belgique. — Le Choléra. — La Miette. — Le Moulin de Souain (Août 1914-mai 1915)	1
CHAPITRE II	
Le 16 ^e Bataillon de Marche. — Sapigneul. — Pargny. — Les Opérations de septembre 1915. — L'Hivernage. (Juin 1915-février 1916)	11
CHAPITRE III	
Bouvancourt. — Lhéry. — Saint-Lumier. — « Verdun ». — Froideterre. — Douaumont. — La Côte du Poivre. (Février 1916-avril 1916)	19
CHAPITRE IV	
Tréloup. — Paissy. — Le Bois Foulon. — Camp de Crèvecœur. — « La Somme ». — Matirepas. — Rancourt. (Avril 1916-octobre 1916)	27
CHAPITRE V	
Saint-Hilaire-au-Temple. — La Cabane. — La Cheppe. — Piémont. — Maisons-de-Champagne. (Octobre 1916-février 1917)	37
CHAPITRE VI	
Condé-en-Brie. — Beaurieux. — Maizy. — Craonne. (Mars 1917-avril 1917)	41
CHAPITRE VII	
Vauchamps. — Le Camp de Mailly. — Gouaix. — West Wleteren. — L'Yser. — Pitgam. — Sangatte. — Forêt d'Houthuist. (Avril 1917-décembre 1917)	79
CHAPITRE VIII	
Des Flandres à l'Ourcq. — Crouy-sur-Ourcq. — Secteur de Corbeny. — Arcis-le-Ponsart. — Noyon. — Ourscamp. (Décembre 1917-mai 1918)	57
CHAPITRE IX	
Plessis-Brion. — L'Aisne. — Vierzy. — Villers-Hélon. — Vertes Feuilles. — Forêt de Retz. — Ferme Chavigny. — La Grille. — Longpont. (Mai 1918-juillet 1918)	63

CHAPITRE X

Noisy-sur-Oise. — Saint-Remy-Blanzy. — Le Plessier-Huleu. — La Station. — Grand-Rosoy. (Juillet 1918)	71
--	----

CHAPITRE XI

Grand-Fresnoy. — Remy. — Liancourt. — Le Ballon de Guebwiller. — Roppe. — Darney. — « L'Armistice ». — La Lorraine. — Le Rhin. — L'Occupation (Juillet 1918-février 1919)	79
Annexe n° I. — Extrait de l'Historique de la 1 ^{re} Division d'Infanterie.	89
Annexe n° II. — Citations collectives.	95
Annexe n° III. — Noms des officiers tués à l'ennemi.	103
Annexe n° IV. — Liste des Colonels ayant commandé le 201 ^e R. I.	105
Annexe n° V. — Ordres du Chemin des Dames.	106
Annexe n° VI. — Lettres de félicitations des Généraux anglais.	108
Annexe n° VII. — Les Merveilleux soldats d'Anthoine, chanson-marche de Raoul Lemonier.	109
Annexe n° VIII. — Extrait du Registre des délibérations de la Commune de Gerbécourt.	110
Annexe n° IX. — Ode au drapeau du 201 ^e R. I.	111
Annexe n° X. — Ordre d'adieux du général Grégoire.	113

Imp. JOUVE & Cie, 15, rue Racine, Paris — 4023-19

Document numérisé et mis en forme par Hervé Baltenneck en septembre 2006